

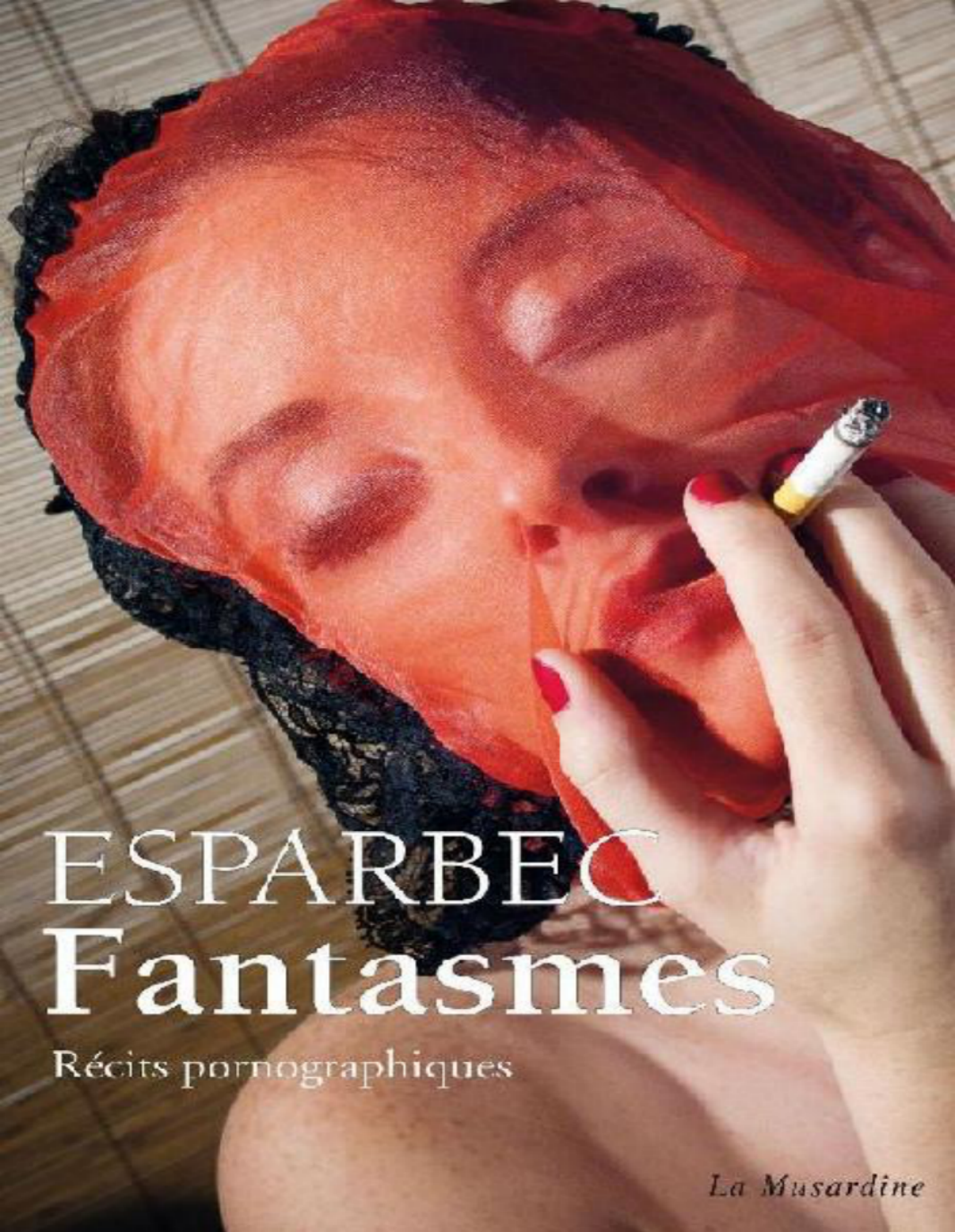


Fantasmès

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ESPARBEC Fantasmes

Récits pornographiques

La Musardine

ESPARBEC

Fantasmes

La Musardine

« Les femmes, voilà près d'un quart de siècle que je collectionne leurs fantasmes – comme d'autres les papillons, les timbres, les affiches de cinéma, les bouchons de radiateur, les grilles d'égout ou les bagues de cigare. En vingt ans, j'en ai recueilli plusieurs centaines. Je les ai classés par rubriques. J'ai ouvert des fichiers. *Pipi des dames, fessées et martinets, exhibitionnisme, lingerie coquine, fétichisme, zoophilie, infantilisme, jeux médicaux, domination, soumission, déformations corporelles*, que sais-je... Pour composer ce livre, je n'ai eu qu'à puiser dans mes stocks, selon mes goûts personnels. Je me suis peut-être étendu trop complaisamment sur les exhibitions du sexe féminin et les plaisirs de Sodome – on a ses faiblesses –, et j'ai peut-être involontairement mis la pédale douce sur certains fantasmes que je goûte peu : *zoophilie, coprophagie, nécrophilie* – personne n'est parfait. En tout cas, voici mon menu, J'espère qu'il vous plaira autant qu'à moi. »

Esparbec

À en croire Wolinski, fin connaisseur, personne n'avait écrit avec un tel talent ce genre de livres qu'on rangeait autrefois dans l'enfer de la bibliothèque. « Je suis stupéfait par son audace ! » s'exclame-t-il. L'iconoclaste Delfeil de Ton n'est pas moins élogieux : « Esparbec sait ce que les hommes attendent des femmes et ce que les femmes attendent des hommes. Il le leur raconte avec tous les détails. » Ce nouvel opus vous le prouvera une fois de plus...

SOMMAIRE

Introduction

Montrer son cul

- Cul nu à vélo
- Cul nu à cheval
- La boîte de Pandore

Montrer son sexe

- La touffe
- Un classique : montrer son sexe au professeur
- Aller le montrer à domicile
- Montrer son sexe en pissant
- Montrer son sexe en nageant
- Ouvrir son sexe au soleil
- Photos d'identité sexuelles
- Cul nu sous un tutu

Comment surgissent les fantasmes

- Nue dans un aquarium
- Baisée dans une piscine (2e variation sur le même thème)
- S'exhiber de façon « crade »
- Prendre son pied chez un chausseur

Et si nous passions du côté du voyeur

- Prendre son pied avec son pédicure
- Petite remarque en passant

L'art de la branlette

- Jeux de collégiennes
- Comment se toucher
- La culotte frotti-frotta
- Le fil à couper la motte
- La corde à sauter
- Le vélo rhinocéros

Quand les femmes prennent le dessus

- Le cousin sucette
- Pénis hochets
- L'homme tinette
- Le mari toutou
- La position du mercenaire
- La vipère lubrique
- L'infirmière et le malade (Classique du genre)
- L'homme poupée

Les grands classiques

La visite médicale
L'examen gynéco
Le fauteuil du dentiste
Le confesseur et la pénitente
Le goût du blasphème
Nue dans une église
Profanation
Le patron et sa secrétaire
La branleuse plâtrée

Le pouvoir des mots

Une séance de lecture à deux
L'amateur de culottes sales
Ne pas voir ce qu'on lui fait
Colin-maillard
Jouer avec le cul des femmes...
Chloé, la chienne au téléphone portable
Le vagin de Chloé
Marie-Catherine et les phrases clefs
L'inspecteur d'académie
Baiser le cul de la Fanny
Parties de dames
L'Épiphanie (les pis de Fanny)
Celle qui voulait qu'on lui dise tout ce qu'on lui faisait

Les adorateurs de la vulve

D'un mouvement maladroit...
Les échanges de fantasmes

Le mot de la fin

INTRODUCTION

Sincèrement, Fred, vous ne trouvez pas que les femmes sont des êtres étranges ? Ces regards absents qu'elles ont par moments...

A quoi peuvent-elles penser ?

Au café, on leur tient la main (ou le genou), on leur conte fleurette, et elles, pendant ce temps, calculent :

« Qu'est-ce que je vais pouvoir tirer de celui-là ? Que faudra-t-il lui donner en échange ? Mon vagin ? Mon trou du cul ? Est-ce qu'avec lui aussi il va falloir que je descende retirer ma culotte aux toilettes ? Est-ce que ça en vaut la peine ? Saura-t-il s'y prendre, lui ? Est-ce un bouffeur de moule ? Me fera-t-il mouiller ? Devrais-je le sucer ? Lui lécher les couilles ? L'anus ? Me laisser fesser ? Faudra-t-il que je lui pisse dessus ? Que je lui chie dans la bouche ? »

Voilà près d'un quart de siècle que je collectionne leurs fantasmes – comme d'autres les papillons, les timbres, les affiches de cinéma, les bouchons de radiateur, les grilles d'égout ou les bagues de cigare. Et je ne suis pas plus avancé pour autant.

Collectionneur de fantasmes ? Et pourquoi pas ? Chacun son dada. Si je suis pornographe, ce n'est pas par hasard : d'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été obsédé par le sexe des femmes. L'objet, oui, la vulve – ou le con si vous préférez ; cette chose étrange, qu'elle soit velue ou glabre, mais fendue, béante, humide, avide. Et par les plaisirs qu'elles en tirent, elles, les « femmes ».

Petit garçon déjà me fascinait ce qu'elles cachaient sous leur robe ; je tremblais de délices chaque fois que j'avais l'occasion d'entrevoir leur culotte. De ce point de vue, je n'ai guère changé, je suis resté le morveux surnois qui rampait sous les tables pour lorgner entre leurs cuisses ce mystérieux triangle des Bermudes. Et qui se faisait oublier pour surprendre les confidences qu'elles échangeaient, me croyant occupé à colorier ou à regarder mes livres d'images. Ce petit garçon voyeur, ce voleur de secrets moites qui cherchait à deviner ce que cachait le nylon, ne m'a jamais quitté. Il me suit partout, perpétuellement aux aguets.

Chaque fois que je vois passer une jolie femme, je me demande : derrière la danseuse, qu'y a-t-il ? Comment est-elle, à poil ? Est-ce que ses nichons tiennent la route ? A-t-elle une grosse moule ? Une fente de tirelire ? Est-ce que son clitoris pointe son nez ? Je cherche à deviner ce qui pourrait bien faire surgir de l'automate policé, de la poupée mondaine, la bête qui s'y cache. Quelle est la clef de l'énigme ? Le mot de passe ? Le sésame, la combinaison secrète, le code pour l'ouvrir ? Qu'est-ce qu'elle aime ? Que faut-il lui dire, lui faire, pour qu'elle consente à retirer sa culotte ?

Car on en vient toujours là ! Vous, Fred, je ne sais pas, mais moi, en tout cas, j'y reviens toujours. Leur culotte ! Blague à part, elles sont inouïes, leurs culottes, non ? Vous ne trouvez pas ? Vous ne ralentissez pas, vous, quand vous passez devant la vitrine d'une lingerie ? Moi, je ne peux pas m'en empêcher. C'est plus fort que moi ! Chaque fois, je tombe en arrêt ! Il m'arrive même de traverser la rue pour aller me planter devant. Toutes ces culottes ! Dieux du ciel ! J'en ai la tête qui tourne ! Je les imagine sur les passantes que je croise. Surtout en fin d'après-midi, l'été, quand il a fait très chaud. Si douces quand on en froisse entre ses doigts la soie ou le nylon pour les décoller de leur fente comme un pansement d'une plaie... Ah ! Ce parfum doux amer de chatte déjà humide...

Tout, en elles, ne nous y ramène-t-il pas ? L'éclair sournois d'un regard entrevu sous une frange de cheveux, la pâleur des tempes, une paupière meurtrie soulignée d'un cerne bleuté, le velouté de l'épiderme sous l'oreille, la tendre veulerie de la bouche, quand la langue passe et repasse dessus, le mouillé à l'intérieur des lèvres, aussi suave que celui de la corolle vaginale à l'instant où elle s'ouvre...

Je sais ce que vous allez dire, Fred : c'est de mes fantasmes, là, que je vous parle, pas des leurs. Des fantasmes de mec. Mais elles, les objets de désir, que désirent-elles ? Qu'on les désire, certes, nous le savons. Mais de quelle façon ? Comment désirent-elles qu'on les désire ? C'est ce que je leur ai demandé : leurs fantasmes, ou si vous préférez, leurs recettes pour s'envoyer en l'air. A quelle cuisine veulent-elles qu'on les accommode avant de passer à la casserole ? Quels rites devons-nous respecter pour avoir le droit de fourrer notre pénis dans leur vagin ou leur anus ?

En vingt ans, j'ai recueilli plusieurs centaines de textes. Je les ai classés par rubriques. J'ai ouvert des fichiers. Pipi des dames, fessées et martinets, exhibitionnisme, lingerie coquine, femmes entre elles, fétichisme, zoophilie, infantilisme, coprophilie, jeux médicaux, domination, soumission, dressages, déformations corporelles, que sais-je...

Pour composer le livre que vous allez vendre, je n'ai eu qu'à puiser dans mes stocks. Il va de soi que c'est moi qui ai puisé. Comme toute

anthologie, celle-ci reflète les goûts personnels de son auteur. Pour certains fantasmes, zoophilie, coprophagie, nécrophilie, n'étant guère porté dessus, j'ai mis la pédale douce. En revanche, je me suis peut-être étendu trop complaisamment sur les exhibitions du sexe féminin et les plaisirs de Sodome... Personne n'est parfait.

Comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, dans ce qu'elles proposaient, j'ai donc choisi mon menu. J'espère, Fred, qu'il vous plaira autant qu'à moi.

Et que les lecteurs partageront nos goûts.

MONTRER SON CUL

Un début est toujours arbitraire. Mais comme il faut bien commencer, je choisis donc de le faire par le cul. Le cul des femmes, oui. Pas le cul en général (les activités sexuelles), non : l'objet concret, la chose en soi, le fessier, la croupe, le postérieur, le derrière, l'arrière-train, le pétard, le popotin...

Et ce n'est pas si arbitraire, au fond, vu qu'il les obsède au moins autant que nous. Du fait même qu'il nous obsède ! Qu'elles savent que la première chose qu'on regarde, quand on se retourne après les avoir croisées, ce n'est pas leurs cheveux. Mais ce qui est toujours derrière elles, qu'elles ne peuvent jamais voir (que dans un miroir, en risquant le torticolis), mais qui est offert en permanence à nos yeux à nous, les voyeurs des trottoirs.

Et là, le paradoxe commence : cette profusion de chair inutile qu'elles traînent comme une malédiction, comment ne seraient-elles pas exaspérées par les bas appétits qu'elle éveille chez nous ? Songez à tous ces yeux qui se jettent dessus comme des mouches. Ne devraient-elles pas faire tout ce qui est en leur pouvoir pour « le » soustraire à notre vue ? Le cacher ? L'envelopper d'étoffes lourdes comme des robes de bure ?

Eh bien non ! Tout au contraire, voyez avec quelle sadique coquetterie elles s'ingénient à « le » mettre en valeur, à le signaler à notre attention, à le faire « ressortir » par tous les artifices de la mode.

Elles s'indignent, certes : « Je ne suis pas qu'un cul quand même ! » Enragées par notre stupide cupidité pour leur double ballot de chair, elles se disent humiliées de voir les hommes les plus intelligents (comme vous et moi) s'intéresser à ces bas morceaux au détriment de leur âme...

Mais elles portent des pantalons collants !!!

Si collants, si moulants qu'on croirait qu'elles ont simplement passé une couche de peinture sur leurs fesses !

Et à la plage ?

Un fil à couper la motte, ces machins diaboliques qui se prétendent « maillot brésilien » ou « string ».

Et comme elles le chouchoutent, comme elles en soignent la forme et la substance ! Musculation, liposuccion, drainages lymphatiques, massages,

lissages, ponçage, que sais-je. A croire que la possession d'un beau cul les flatte autant sinon plus que celle d'une belle voiture. Que c'est un signe extérieur de richesse !

J'exagère ?

*
* *

Cul nu à vélo

Prenons celui de Jeanne. Elle n'arrêtait pas d'y penser chaque fois qu'elle faisait du vélo. Ce qui la titillait était l'importance outrecuidante que prend le fessier en s'épatant sur la selle. Elle trouvait le sien trop joufflu et comme son opulence l'embarrassait, quand elle pédalait dans les rues de Paris, et qu'un cycliste restait dans son sillage, touchant presque sa roue de la sienne, elle entraînait en transe.

« Je sens ses yeux sur mon cul ! Ils le touchent ! Alors, exprès, j'exagère mes contorsions. Pour que ce connard voie bien les fesses s'aplatir sur le cuir, et le sillon qui les sépare s'entrouvrir à chaque coup de pédale. Tout le temps qu'il reste collé à moi, je pense à ce qu'il regarde, à ce qu'il éprouve... J'imagine que j'ai le cul nu sur la selle, et ça me travaille au point que j'en mouille ma culotte ! »

Mis en appétit, le cycliste tente-t-il quelques timides approches, faut entendre comme elle le rabroue.

J'ai un vélo d'appartement (il est surtout là pour la décoration, je trouve ça débile de pédaler sur place), chaque fois qu'elle me rendait visite, Jeanne ne manquait pas de s'y jucher dans le plus simple appareil et, pendant qu'elle pédalait, moi, debout derrière elle, collé à son cul comme un chien à celui d'une chienne, nous faisions ce qu'elle n'aurait jamais pu faire dans la rue. Et ce faisant, nous dissertions sur les étranges pouvoirs des fesses féminines.

Nous étions d'accord pour distinguer deux facteurs essentiels dans l'attrait ambigu qu'elles exercent sur les hommes : leur volume exagéré, cette fade profusion de chair inutile (la redondance de leurs amas graisseux), et la proximité secrète de l'anus, orifice voué aux basses fonctions et aux amours contre-nature.

Est-ce qu'en affichant leur importance, les rondeurs fessières de Jeanne cherchaient à détourner de ce dernier la sale curiosité des regards masculins... ou au contraire étaient-elles une invite, un piège pour les y attirer, leur pente naturelle les incitant à descendre vers le cratère caché ?

Les caleçons collants de Jeanne, à travers lesquels on pouvait voir

jouer les moindres déformations de ses muscles lombaires, et le pantalon moulant des cavalières qu'elle croisait dans les allées du bois de Vincennes, qui dissimulent pour mieux révéler (pour ne rien dire de la posture ouverte qu'elles adoptent pour monter) se nourrissaient du même dilemme, cultivaient la même ambiguïté : montrer son cul ou le cacher ? Le cacher pour le montrer ?

Pendant qu'elle se dandinait sur la bécane et que, la tenant par les hanches, mon gland dans son anus, j'en suivais tant bien que mal le mouvement, nous en débattions longuement. Elle, Jeanne, intellectuelle de gauche si jalouse de sa dignité et de ses prérogatives de (jolie) femme émancipée, devait-elle partir en guerre contre la sordide convoitise des hommes (ces pourceaux !) pour ses bas morceaux, ou laisser la truie qui sommeille en toute femelle s'en réjouir ?

Consentir à n'être qu'une paire de fesses pour mieux régner sur ceux qui les désiraient ou se révolter de ne plus être considérée comme une personne à part entière ? Autrement dit : cacher son cul ou se cacher derrière lui ?

Jeanne faisait partie de celles qui aiment le montrer. Sans cesse, elle cherchait un moyen licite de le faire sans compromettre sa dignité. Mine de rien, dirions-nous. En prenant un air très naturel. Pour cela, rien ne vaut la plage ; avec ou sans string, elle ne se privait pas d'y étaler ses rondeurs.

Mais les montrer ainsi ne la satisfaisait qu'à demi. Autour d'elle, il y en avait trop d'autres, aussi nues que les siennes. La concurrence de tous ces culs faisait pâlir les prestiges du sien. Elle aurait voulu être seule à l'exhiber, son joufflu, afin de monopoliser l'attention des regards masculins. A supposer que toutes les autres baigneuses portassent un maillot, quel plaisir n'aurait-elle pas eu à retirer le sien pour se balader en toute sérénité, ses royaux appas offerts à la vue de tous.

Jouant les distraites, vous voyez le genre ?

« Sotte que je suis, j'ai oublié de mettre mon maillot et je ne m'en rendais pas compte ! Voilà donc pourquoi tous ces imbéciles me reluquent ! »

Pour elle, l'idéal aurait été de le montrer dans un endroit où elle aurait été seule à le faire, en se livrant à une occupation où la nudité ne va pas de soi, aurait été inconvenante. Nous énumérions de telles situations : danser le cul nu, vaquer aux soins du ménage le cul nu, faire de la gymnastique le cul nu, monter à cheval le cul nu...

C'était son rêve !

« Imagine, me disait-elle, cul nu à cheval ! Ce serait pire que sur un vélo : on est beaucoup plus ouverte, on enfourche la bête, on la sent

bougier sous la vulve... »

Ce fantasme, elle le nourrissait depuis l'adolescence, après avoir vu sur des photos d'Helmut Newton, chevaucher en compagnie de cavaliers du Cadre noir de Saumur, des mannequins de mode nues. A l'époque, elle faisait de l'équitation dans un manège, à la sortie d'Agen. Elle y retrouvait son amant, un homme marié, ami de ses parents, qui l'emmenait en forêt pour de longues promenades romantiques à cheval. Jeanne aurait aimé qu'il lui demande de retirer sa jupe. Mais elle n'avait jamais osé lui en parler, de crainte de passer pour une perverse.

*
* *

Je comprenais d'autant mieux son fantasme que je le partageais. Nous sommes certainement nombreux dans ce cas. Qui n'a pas rêvé, en voyant une femme à cheval, qu'elle montait le cul nu ? Les pantalons moulants des écuyères adhèrent si étroitement à leur fessier qu'il est impossible de ne pas y penser. La façon lascive qu'a leur fesse de s'aplatir sur la selle attire invinciblement le regard. On rêve au contact de la peau nue et du cuir, à la fente du sexe qui s'ouvre dessus, qui frotte d'avant en arrière. L'écume qui mousse à la bouche des chevaux, on l'imagine au bas du ventre des cavalières, entre les lèvres de leur vulve, sur le pourtour du vagin, à l'orée de la toison.

Cul nu à cheval

Un été, dans le Var, sur une plage naturiste, Jeanne monta enfin cul nu. Nous étions une demi-douzaine. La promenade avait lieu le long du rivage, puis on traversait une pinède, et on revenait par la colline. Les deux autres cavalières avaient gardé leur string. Jeanne seule avait retiré le sien pour monter à cru.

L'équipée dura une demi-heure.

Nous étions silencieux. D'un commun accord, sans s'être concertés, les hommes avaient galamment laissé les dames passer en tête. Le spectacle valait le coup d'œil. Sous la cambrure du dos, les fesses des cavalières, bien ouvertes, s'écrasaient sur la selle, leur chair et celle des seins sautillant au rythme allègre du petit trot. Dans la croupe de Jeanne, la plus opulente des trois, le heurt des sabots du cheval sur les pierres du chemin produisait par répercussion des mouvements marins très émouvants. Des vaguelettes qu'on voyait se déplacer en remontant vers les reins sous la peau.

Nous mîmes pied à terre sur la plage ; Jeanne et moi nous

éloignâmes dans l'eau jusqu'à ce qu'elle nous arrive à la taille. Les autres couples en firent autant, pour apaiser l'échauffement de la chevauchée. Après avoir vérifié qu'ils ne pouvaient nous voir, Jeanne prit ma main et se la fourra entre les cuisses. Sa fente était béante, pâteuse. Je vois encore, pendant que je la branlais, tourbillonner autour de ma main les alevins qu'attiraient les effluves de son sexe. Je me souviens de ses ongles plantés dans mon bras, de son expression hagarde.

J'étais persuadé que pour elle la cavalcade avait eu des effets très physiques. Que son fantasme s'était incarné. Elle me détrompa. Pas un instant, tandis qu'elle nous donnait son cul en pâture, elle n'avait cessé, en s'aidant du mouvement de sa monture, de se masturber sur des fantasmes qui n'avaient rien à voir avec la situation.

Une branleuse est toujours ailleurs.

*
* *

S'il n'est pas dominé, le fantasme tourne à l'idée fixe ; dévorée par lui, la libido ne peut plus s'assouvir sans son secours. Qu'il vienne à disparaître, il ne reste que le désert.

La boîte de Pandore

Un des amants de Jeanne était passionné de photos cochonnes. Elle posait volontiers pour lui. Les fenêtres de l'appartement donnaient sur un petit parc d'attractions. Ils firent croire au patron qu'ils devaient prendre des photos pour un magazine de charme. *Newlook*, ou *Playboy*. Quand il comprit qu'il s'agissait de photos déshabillées, le forain ne fit aucune difficulté pour leur prêter son manège.

A la surprise de son amant, qui avait dû longuement argumenter pour la convaincre de se prêter à l'expérience, Jeanne demanda à l'homme d'assister à l'opération. Il surveillerait les parages, la préviendrait si quelqu'un venait. Alors, elle s'emmitouflerait pudiquement. Elle venait de réaliser que c'était l'occasion ou jamais de réaliser son fantasme. Dans un endroit qui n'était pas prévu pour ça, un manège pour enfants, montrer son cul à un inconnu serait certainement plus excitant que dans un camp de naturistes.

Ils arrivèrent avant l'aurore. Le parc était désert. Les façades des immeubles qui le surplombaient avaient encore leurs volets clos. Le forain leur offrit du café, alluma les néons. Jeanne retira la cape sous laquelle elle était nue, et déambula parmi les chevaux du manège. C'était en avril, il faisait un petit froid très piquant. L'homme suivait

des yeux ses déplacements. Elle enfourcha successivement diverses montures. Et notamment un cochon, sur lequel elle s'excita sauvagement : son ami photographiait son cul par-derrière ; il lui demanda de se coucher sur sa monture et de « tout montrer » ; le forain s'était approché pour ne rien rater.

Cela dura une éternité, l'ami prenait cliché sur cliché, en gros plan, et l'homme restait derrière, les yeux enfoncés en elle. Jeanne était dans un état second. Les dernières photos furent encore plus indécentes. Comme cela se pratique dans les revues de charme bas de gamme et dans les sites érotiques sur Internet, Jeanne exposait son sexe ouvert. Les temps de pose étaient de plus en plus longs, les indications du photographe de plus en plus explicites.

« Il faut que ça ressemble à une fleur velue, qu'on voie bien le calice ! »

Le forain ne cherchait même plus à jouer la discrétion.

« Je coulais comme une fontaine, me dit Jeanne. Ce fut un des rares moments où le fantasme et la réalité s'épousent presque. (Presque : parce qu'il s'agissait de chevaux de bois, pas de vrais chevaux.) J'ai vu le moment où ils allaient me baiser dans la baraque du type. Je n'aurais pas pu les en empêcher. J'étais littéralement en rut. Le camion des éboueurs m'a sauvé la mise. J'ai remis ma houppe et on a arrêté la séance. Nous avons promis au forain de lui donner des photos. Bien sûr, il les attend toujours. Mais j'ai joui. Cette fois, j'ai vraiment joui. »

Même si elle ne s'était pas branlée mentalement comme pendant notre balade à cheval dans le Var, elle reconnut que la ressemblance de la séance de photos avec son fantasme d'adolescence (la cavalière au cul nu) avait certainement contribué à son plaisir. Ce qui l'avait affolée, ce n'était pas tant d'offrir aux regards du forain sa vulve ouverte que de lui exhiber son anus, qu'elle veillait à bien arrondir.

« Et tu n'as pas eu l'idée d'essayer avec de vrais chevaux ? »

Evidemment qu'elle y avait pensé ! En usant du même subterfuge (reportage bidon pour une revue de charme), son copain photographe et elle firent une séance dans la forêt de Fontainebleau. Le moniteur d'équitation les accompagna. Elle put enfin se faire photographier nue à cheval, comme elle en avait rêvé adolescente. Tous les ingrédients de son fantasme étaient enfin réunis : seule à être nue, en pleine forêt, elle avait exhibé à un inconnu (le moniteur) son cul posé directement sur le cuir de la selle, comme les modèles d'Helmut Newton.

« Et tu as joui ?

— Je ne suis même pas arrivée à m'exciter. »

Elle eut beau adopter les postures les plus impudiques pour offrir aux yeux du moniteur tous ses orifices, elle ne parvenait qu'à se sentir ridicule.

« J'y avais trop pensé. »

Le plus triste de l'affaire, c'est que même l'idée, maintenant, n'agissait plus. Montrer son cul ne lui disait plus rien. Le fantasme sur lequel elle s'était branlée pendant plus de vingt ans avait perdu ses pouvoirs.

En ouvrant la boîte de Pandore, elle avait tué la poule aux œufs d'or. Et maintenant, la boîte était vide.

MONTRER SON SEXE

Quand j'ai commencé à trier les fantasmes féminins de ma collection, je me suis assez vite aperçu que derrière leur apparente diversité, ils avaient presque tous un point commun (je dis bien presque – pas tous) ; dans leur immense majorité, ils sont exhibitionnistes. Alors que les fantasmes masculins sont presque tous (presque) des fantasmes de voyeur. En dernier ressort, une fois dépouillé de ses oripeaux, de ses péripéties, le fantasme de base de la femme semble bien se réduire à l'exhibition du con.

Alors ? Le cul ou le con ? Faux dilemme. Disons que l'un annonce l'autre, que l'exhibition, l'offrande, s'opère en deux étapes. Le cul n'étant jamais que l'Annonciation du con, son héraut, son ambassadeur. La femme ne montre le premier que pour donner envie d'en voir davantage, d'en savoir plus long sur elle, de découvrir ce qu'elle cache.

Et puis c'est facile de montrer son cul : il occupe l'espace, on ne peut pas ne pas le voir, on ne voit même que lui, il trône, il saute aux yeux, c'est le cacher, on l'a vu plus haut, qui pose un problème. Le sexe, lui, est invisible, il se dissimule entre les cuisses, sous les poils, c'est un secret qu'il faut percer. Pour le montrer, la femme doit adopter une posture peu naturelle : il faut vraiment qu'elle le veuille. Cela requiert toute une stratégie chez les hommes pour obtenir qu'elles y consentent. Et mille contorsions rusées (pas seulement physiques) chez ces dernières pour y parvenir.

Car d'y rêver sans cesse ne veut pas dire qu'elles passeront à l'acte. Cette partie d'elles qui est toujours cachée, cette partie « honteuse », si l'idée de la montrer les chatouille tant, elle ne les terrifie pas moins. Comment les hommes vont-ils « le » trouver quand ils le verront au lieu de le rêver ? Ce n'est pas comme le cul, ils ne peuvent pas s'en faire déjà une idée, leur surprise sera totale. Le trouveront-ils à leur goût ?

Est-il « normal », se demandent-elles. N'est-il pas trop ceci, trop cela ?

La touffe

Hélène V., quarante ans, infirmière, éprouve pour le sien une passion maniaque. Elle le traite comme un animal de compagnie. Une sorte de petit chien, yorkshire ou bichon maltais, qui se rappelle sans arrêt à son attention : il ouvre la gueule, tire la langue, aboie, même, jusqu'à ce qu'elle s'occupe de lui, le dorlote, le chouchoute, le nourrisse. Il ne la laisse pas en paix un instant. Elle a même dans son sac un miroir grossissant qu'elle n'utilise que pour le regarder. A l'hôpital où elle travaille (elle est au bureau d'accueil), elle le glisse subrepticement entre ses genoux pour vérifier l'état dans lequel il est.

S'il est trop affamé, elle le nourrit : le gave de saucisses. Elle a tout un assortiment de godes de diamètres croissants, avec lesquels elle lui bourre la gueule, ou se bourre, si vous préférez, pendant les heures creuses. Entre deux rencontres avec ses amants. Juste pour l'empêcher d'aboyer trop fort, et la laisser travailler l'esprit libre.

Son museau est très velu. Une véritable touffe cache entièrement la fente. Il faut y fouiller longuement, « comme pour chercher des poux dans une chevelure », avant de dénicher le clitoris et les petites lèvres. Pourtant, elle refuse de tailler dans son buisson ; elle aime qu'on « farfouille » dans ses poils et jouit de la stupeur des hommes qui découvrent « sa forêt vierge » pour la première fois. Elle adore leur exhiber l'intérieur de sa vulve en tirant latéralement sur les « moustaches » et imagine alors que son vagin, qui est assez large (elle a eu trois enfants), adopte la forme d'une bouche.

J'ai dit que lorsqu'elle était seule, cette bouche aboyait. Avec les hommes, elle parle. Dans la tête d'Hélène, quand elle montre pour la première fois son vagin à un homme, la « bouche » murmure des obscénités pour tenter ou défier l'amant d'un jour (elle en change souvent, dans un hôpital, les occasions sont nombreuses : c'est pour ça qu'elle aime être au contact du public).

« Oui, regarde bien au fond de mon trou, susurre son vagin, c'est un vrai trou de pouffiasse, un garage à bites, donne-moi ta grosse pine que je la suce, que je la bouffe, donne-moi tes couilles, etc. »

C'est en se répétant mentalement ces phrases débiles, en imaginant que c'est son vagin qui les prononce d'une voix pâteuse de femme soûle, qu'Hélène obtient son orgasme, utilisant son partenaire comme un robot ou une des saucisses de son sac.

Elle aime aussi se faire lécher – mais pas superficiellement, en profondeur : l'homme doit enfiler sa langue entièrement, pendant ce temps, elle lui prend une main qu'elle s'enfile dans la bouche et fait coulisser sa langue entre les doigts du lécheur, comme un pénis dans un vagin, afin de lui suggérer le rythme qu'il doit donner à la sienne. Et elle lui parle, toujours dans sa tête, du fond du vagin.

« Donne, donne, aboie la voix mentale. Donne encore, encore, encore... Bouffe, bouffe... Gave-toi ! Gave-moi... Ouah ! Ouah ! Etc. »

*
* *

Bon, assez plaisanté. Voyons plutôt comment fonctionne le fantasme d'exhibition du sexe que partagent de nombreuses femmes... rares étant celles qui osent passer à l'acte. La plupart se contentant de l'utiliser mentalement en se branlant.

Un classique : montrer son sexe au professeur

Prenons Armande. Elle est assise dans une brasserie entre son père et sa mère. Dans la réalité, elle a vingt-deux ans mais, dans son fantasme, elle imagine qu'elle n'en a que quatorze. En face d'eux, un homme lit son journal. Les parents d'Armande parlent sans s'occuper d'elle. Ils mangent une choucroute en buvant de la bière. A un moment donné, le type d'en face baisse son journal, Armande, stupéfaite, reconnaît son prof de maths de quatrième (dans son fantasme, elle est maintenant en seconde).

Deux ans auparavant (toujours dans son fantasme), elle avait repéré, avec sa copine de banc, que ce prof reluquait leurs cuisses sous le pupitre. Elles étaient au premier rang, en face de son bureau. Elles prirent l'habitude, quand elles ne savaient pas leur leçon, d'écarter largement les cuisses, afin qu'il ne les envoie pas au tableau. Quand elles savaient leur leçon, elles gardaient les jambes jointes et il les interrogeait.

C'était devenu comme un accord tacite. Et même, le jeu s'était perfectionné : quand il leur avait donné une note insuffisante, elles gardaient les jambes serrées. Sinon, elles s'ouvraient impudiquement. Armande prétend qu'en lui montrant leur culotte, elles regardaient fixement le prof, avec de grands yeux innocents, à la « Bambi », en suçotant leur crayon bille. Elles en riaient entre elles et se faisaient peur en se promettant de la retirer, un jour, et de lui montrer leur fente « pour voir sa tête ». Mais elles n'osaient jamais. A la fin du troisième trimestre, une dizaine de jours avant les vacances, elles obtinrent des notes excellentes en composition.

Après qu'il eut annoncé les résultats, la copine d'Armande demanda l'autorisation de sortir pour aller aux toilettes. Quand elle revint, très rouge, elle se retenait pour ne pas rire. Sous le pupitre, elle passa quelque chose à Armande. C'était sa culotte. Levant les yeux, Armande remarqua l'air effrayé du prof. Ses yeux virevoltaient puis, comme

malgré eux, revenaient se fixer sur le sexe nu qu'exhibait, cuisses ouvertes, la copine d'Armande. Armande n'eut jamais le courage d'en faire autant. La fin des classes arriva sans qu'elle se décide à suivre l'exemple de sa camarade qui, maintenant, venait au lycée sans culotte et s'exhibait au prof en permanence.

A la brasserie, ce jour-là, Armande se souvenait de ce qu'elle avait éprouvé alors, une frustration envieuse mêlée d'excitation. En la reconnaissant, le prof esquissa un salut et elle lui répondit. Elle apprit à ses parents qu'il s'agissait d'un ancien prof, et ils le saluèrent. Avant le dessert, elle alla retirer sa culotte aux toilettes. Ayant repris sa place entre ses parents, elle fixa le prof avec insistance. Intrigué, il l'interrogea du regard. Alors, sous la table, elle remonta sa jupe en écartant les cuisses. Du fond du passé, une violente bouffée de chaleur monta de son ventre à sa poitrine, les pointes de ses seins s'érigèrent, ses joues s'enflammèrent. Pourtant, elle garda la pose. Le prof regardait son sexe par-dessus son journal. Armande, à quatorze ans, était déjà très velue, son sexe était celui d'une adulte. En mangeant sa glace, elle plongeait la cuiller dans sa bouche comme autrefois sa copine et elle suçait leur crayon en s'exhibant au prof. Elle était si excitée qu'elle sentait son clitoris émerger et la mouille couler entre ses fesses...

*
* *

Soyons précis : en réalité, toute cette partie du récit est pure fabulation. Armande s'est seulement exhibée à son prof, en quatrième, sans quitter sa culotte, et sur ses souvenirs, elle a brodé le fantasme de la brasserie qu'on vient de lire et qu'elle utilise quand elle fait l'amour et que son partenaire ne parvient pas à lui donner du plaisir. Elle vient d'avoir vingt-deux ans et n'a encore jamais montré son sexe en public ; mais il lui arrive de plus en plus souvent d'y penser. Ce qui l'excite (en la terrifiant), c'est l'idée d'écarter volontairement les cuisses devant un inconnu, dans un lieu public. C'est un des fantasmes féminins les plus répandus ; celles qui s'en servent pour se branler ne passent presque jamais à l'acte ; Anne-Sophie Z., dont je vais parler maintenant, est une des rares à l'avoir osé. Et là, il ne s'agit pas d'un fantasme, mais d'un fait, je peux l'affirmer en connaissance de cause puisque j'en ai été le témoin involontaire.

Aller le montrer à domicile

Je travaillais à mon prochain roman, on sonne. Assez surpris, il est six heures du soir et personne ne me dérange jamais sans prévenir, je

branche l'interphone.

Une voix de femme m'annonce :

« Je viens de la part de B. pour vous remettre un manuscrit en mains propres. »

B., un des auteurs maison, est souvent venu travailler chez moi ; comme il est assez fantasque, je ne m'étonne pas trop. Je donne donc le code de la porte de l'immeuble et j'attends. Ascenseur. Sonnette. J'ouvre. Une jeune femme blonde, assez jolie, discrètement maquillée, agréablement parfumée, me tend la main. Aucun manuscrit en vue. Juste une sacoche de femme, en forme de nounours, comme elles s'en accrochent dans le dos.

Intrigué, je la fais entrer. Je suis frappé tout de suite par son expression hagarde. Comme elle reste muette, à fixer ses chaussures, je lui demande où est le manuscrit en question. Elle me regarde fixement et hausse les épaules.

« B. ne vous a pas téléphoné ? »

Je fais signe que non. Sourire amer :

« Quel salaud ! » s'exclame-t-elle.

Puis, dans la lancée :

« Je suis venue pour vous montrer ma vulve, me dit-elle. C'est un pari que j'ai fait avec lui. Bien sûr, rien ne vous oblige à accepter. »

Bien que tenté par sa proposition (elle est charmante), je ne cache pas mon agacement. Je n'aime pas trop être manipulé. Je lui rétorque donc qu'elle n'a qu'à dire à B. qu'elle me l'a montrée, et je me lève. Elle secoue la tête. B. veut une preuve, m'apprend-elle, en sortant un polaroïd de son nounours. Je ne peux m'empêcher de rire, B. est un voyeur invétéré, maniaque des photos à tous crins.

« Ce n'est pas drôle, dit ma visiteuse. Si vous croyez que je m'amuse ! »

Puis, comme malgré elle, elle se met à rire à son tour. Du coup, la glace est brisée. Je prends donc une première photo d'elle, assise sagement sur mon canapé. Jambes croisées, très dame en visite. Cessant de rire nerveusement, elle s'empourpre jusqu'aux oreilles, décroise les jambes, retrousse sa jupe et écarte les cuisses, en s'avançant un peu des fesses pour bien m'exposer toute la boutique.

J'avais beau m'y attendre plus ou moins, je reçois un choc. Pas de culotte. Sexe épilé, très charnu. La position outrée qu'elle adopte fait bâiller les lèvres en accent circonflexe ; un mince filet de mouille pend du vagin entre ses fesses... Je prends le polaroïd et le lui tends.

« Vous pouvez me toucher, murmure-t-elle, sans quitter sa pose, les yeux fixés sur le cliché qui se développe. Le vagin et l'anus... pas le clitoris, je jouirais trop vite. »

Comme je ne réagis pas, elle ajoute :

« Ça m'a excitée, de vous montrer mon sexe. Maintenant, j'ai envie

que vous le touchiez. »

Je fais ce qu'il faut pour la contenter. En un rien de temps, elle obtient un orgasme d'une violence extrême. Nulle comédie. Jouissance prolongée, bruyante, accompagnée de demandes précises (« le doigt... dans le trou du cul... soyez vulgaire... pincez-moi les petites lèvres... tirez dessus... plus fort, etc. ») qui révèlent une érotomane très "libérée". Pourtant, chose curieuse, une fois l'ultime spasme apaisé, elle paraît à nouveau embarrassée. Peignez-vous la scène : elle, renversée sur le dossier, les cuisses en M majuscule, haletante, moi, à genoux entre ses jambes, mes doigts encore enfouis dans sa viande...

« J'ai crié ? Ce n'est pas gênant pour vos voisins ? »

Je la rassure.

« La première fois que je le montre à un homme, c'est toujours très fort. »

Elle repousse gentiment mes mains, rabaisse sa jupe.

« J'ai dû mouiller votre canapé, je le sens sous mes fesses... »

Je lui dis qu'il en a vu d'autres, nous allumons une cigarette. J'aime beaucoup l'odeur que j'ai sur les doigts et lui avoue que tant qu'à faire, pousser l'affaire plus loin me tenterait assez.

« Me baiser ? demande-t-elle. M'enculer ? Ainsi de suite ? »

— Ainsi de suite.

— Je ne jouirai pas aussi fort, me prévient-elle. Peut-être même ne jouirai-je pas du tout. Vous aurez l'impression d'être avec une prostituée. »

J'accepte d'en courir le risque, j'ai très envie de la voir nue. Elle se dépouille de ses vêtements. Son corps, légèrement empâté, est néanmoins très appétissant. Notamment les seins, dont je m'empare aussitôt. Tout en les pétrissant, je la dévore des yeux. Je peux alors voir que sa peau est marquée ; ecchymoses sur les fesses, les reins et les omoplates. Elle m'apprend qu'elle s'est fait fouetter dans un club.

« On m'a payée, ne croyez surtout pas que j'aime ça. Je jouis seulement quand on me déshabille devant les clients, mais dès qu'on me fouette, c'est fini. Je prends mon mal en patience et j'attends que ça se termine. »

Elle me laisse user d'elle à mon gré, et ça ne me déplaît pas du tout, loin de là, mais j'ai beau lui sucer les seins, lui lécher la chatte, la branler, la prendre par le vagin et par l'anus, force m'est de constater qu'elle n'a pas menti. Ses mamelons s'érigent, sa fente mouille, son anus m'accueille, mais elle, elle reste étrangement stoïque. Il y a comme une cloison invisible entre nous. Sa chair est douce au toucher et je ne peux pas dire que l'expérience soit désagréable, mais je pourrais tout aussi bien faire l'amour avec une poupée gonflable perfectionnée ; de son côté, elle me confirme que mes attouchements ne lui déplaisent pas (et je n'ai aucune raison de croire qu'il s'agit de

politesse), mais que les plaisirs qu'ils lui donnent ne sont pas différents de ceux qu'elle obtiendrait en se masturbant.

Nous finissons par renoncer, elle se rhabille, et nous prenons quelques verres en parlant de sa profession. Elle est correctrice et rewriter, exerce dans diverses revues de charme. Ecrit des « lettres de femmes ». Elle me parle des clubs de rendez-vous qu'elle fréquente (pour des raisons professionnelles) et des partouzes auxquelles il lui arrive de participer. Elle n'y jouit jamais. Plaisir purement intellectuel de voir les hommes s'exciter sur elle. Jouir, elle n'y parvient qu'en tête-à-tête. Et toujours de la même façon, en écartant les cuisses devant un homme qui n'a pas encore vu son con. Le plaisir est soudain, brutal, mais s'émousse très vite. Au bout d'une heure de papotage, tout à coup, elle m'arrête d'un geste, en me regardant fixement, et me dit :

« Maintenant, je pourrais. Vous voulez qu'on essaie ? »

Vite, je m'agenouille devant elle, elle pose son verre et s'exhibe comme la première fois, en relevant sa robe, en écartant les cuisses et en se cambrant pour faire s'ouvrir les lèvres de sa vulve. Orgasme violent, qui la fait piailler et trépigner, mais plus bref que le premier. Une crise de larmes lui succède. A peine ai-je eu le temps de la toucher. Je retire donc mes doigts de son anus et de son vagin.

« J'aimerais tant être normale ! sanglote-t-elle. Mais j'ai beau essayer, ça ne marche qu'une fois. La première ! Alors, je suis obligée d'inventer des prétextes pour montrer ma fente à des hommes que je ne connais pas. C'est l'idée de la leur montrer, alors qu'ils ne s'y attendent pas, qui me fait de l'effet. (Elle se mouche, s'essuie les yeux.) Est-ce que vous connaissez quelqu'un chez qui je pourrais aller de votre part ? Même un bossu ! Le tout, c'est que je ne l'aie jamais vu. »

*
* *

Les premières exhibitions du con ont souvent lieu dans l'enfance. Vous avez tous connu ça, non ? Cédant ou feignant de céder à un besoin naturel, la fillette exhibe son zizi au garçon de son choix.

Montrer son sexe en pissant

« J'avais douze ans, dit Emilie, la première fois que j'ai montré le mien à mon cousin. J'étais une fille tout à fait normale, pas spécialement vicieuse, il m'arrivait de me tripoter le clitoris, au cabinet ou dans mon lit, mais sans excès. J'avais ce cousin sous la

main. Un jour où nous étions au jardin, je lui ai demandé de se retourner parce que j'avais envie d'uriner, mais il n'a pas voulu. Alors, par bravade, ou parce que depuis longtemps, sans me l'avouer, ça me trottait dans la tête, je me suis accroupie devant lui. Et là, dès que j'ai commencé à pisser et que ses yeux se sont fixés sur l'endroit d'où sortait le jet, la baguette magique m'a touchée. Je ne dirai pas que j'ai eu un orgasme, j'étais sans doute trop jeune, mais le plaisir qui m'a transpercée fut si vif que j'ai fermé les yeux pour ne pas le trahir. »

Ce premier pas franchi, Emilie s'exhibe à son cousin chaque fois qu'elle en a l'occasion. Très vite, ils en viendront à se passer de prétextes. Quand elle sait qu'il doit venir, elle retire sa culotte à l'avance. Naturellement, tout se passe à l'abri des regards des autres membres de la famille. Ils jouent aux cartes ou aux dames dans l'escalier. Elle s'assied sur une marche du haut et son cousin dessous. Elle écarte les cuisses et fait mine de ne pas se rendre compte qu'il s'intéresse davantage à son sexe qu'au damier. Ou alors, elle sur une chaise, lui à ses pieds, ils bavardent. Elle sait avec quelle impatience il attend le moment où elle va écarter les cuisses. Et il sait qu'elle le sait.

« Il venait pour ça. On avait beau parler de tout et de rien, on ne pensait qu'à ça. Et quand on ne pouvait plus tenir, je le lui montrais. »

Il ne le lui demandait jamais. C'était un pacte tacite. Ils avaient deviné qu'ils ne devaient pas en « parler », que ça gâcherait tout. Souvent, elle faisait durer l'attente si longtemps qu'il croyait que cette fois, elle ne le lui montrerait pas. Elle ne se décidait à ouvrir les cuisses que lorsqu'ils étaient sur le point de se quitter. Le plaisir n'était jamais si intense que lorsqu'elle les écartait très largement et qu'ils se taisaient, en écoutant dans le vestibule les adultes se faire leurs salamalecs.

« Ça ne durait pas longtemps... A peine une minute ou deux ! Et sa mère l'appelait. Mais qu'est-ce que c'était fort ! Je n'ai jamais rien connu d'aussi fort ! Je savais qu'il partait avec cette image dans la tête ! Moi, je me précipitais au cabinet pour pisser et me branler en même temps... »

Les mois, les années passent ; le pubis d'Emilie se couvre de poils, elle a ses règles, elle se forme. Premiers flirts, au collège ; comme ses copines de classe, elle se laisse tripoter les seins et la vulve par les garçons. Avec son cousin, les modalités ont changé. Cela se passe dans la chambre de l'un ou de l'autre ; dès qu'ils sont seuls, elle se déculotte. Elle accepte maintenant qu'il la touche, comme les garçons avec qui elle sort ; et comme à eux, elle lui rend la politesse ; ils se masturbent réciproquement. La vue du sperme ne lui procure aucune excitation, à l'égard du sexe des garçons, elle n'éprouve qu'une curiosité détachée ; son cousin ne fait pas exception à la règle. Elle le branle par acquit de conscience, mais le plaisir ne commence vraiment

que lorsqu'elle se montre à lui. Il n'y a qu'avec lui qu'elle l'ose. Ce qu'elle aime par-dessus tout (jamais elle ne demanderait une chose pareille à ses flirts), c'est qu'il lui ouvre le sexe pour regarder dedans. Tout le temps qu'il regarde, sans rien dire, elle jouit.

Elle grandit encore, devient une jeune fille, un des garçons qu'elle fréquente la dépucelle. Elle n'éprouve qu'un plaisir incomplet et ne parvient à l'orgasme qu'après coup, en se masturbant. Avec son cousin, elle continue à s'exhiber aussi puérilement, y prend toujours des plaisirs aussi aigus. Certains jours, quand elle y a beaucoup pensé avant, il lui arrive d'avoir un orgasme rien qu'en retirant sa culotte sous ses yeux. Elle continue à uriner devant lui dès que c'est possible, éprouve chaque fois un plaisir sexuel.

Elle vient d'avoir vingt ans quand il se tue en moto.

Pendant les années qui suivent, elle renonce presque complètement à mener une vie sexuelle ; ses brèves aventures ne lui donnent que des plaisirs médiocres. A vingt-cinq ans, alors qu'elle joue au volley sur une plage, les seins nus, elle surprend le regard d'un baigneur. Sa poitrine est lourde, chaque fois qu'elle saute, ses seins ballottent, l'homme ne les quitte pas des yeux. Elle est très gênée quand elle constate que ses mamelons sont érigés. Renonçant à jouer, elle va s'étendre sur le ventre pour cacher sa poitrine. L'homme s'assoit un peu plus bas pour avoir son cul sous les yeux. Elle porte un slip brésilien. Ses fesses sont nues. Soudain, sa gorge se serre, une tristesse inexplicable l'opprime. Et tout à coup, ça lui revient : la convoitise qu'elle a lue dans les yeux de l'homme quand ils suivaient les oscillations de ses seins lui fait penser à celle qu'elle lisait dans ceux de son cousin, quand elle s'asseyait sur l'escalier pour lui montrer son sexe. Son cœur s'emballa.

L'instant d'après, elle écarte les cuisses. Elle a l'impression que les yeux de l'homme pénètrent dans son vagin à travers le cordon du string. Là, en plein soleil, parmi les baigneurs qui ne remarquent rien (pas même le voyeur), elle laisse échapper une giclée de pisse, et elle a un orgasme. Après toutes ces années ! Elle fond en larmes, le visage enfoui dans sa serviette. Une fois calmée, elle va se baigner.

Le baigneur la suit, engage la conversation. D'emblée, leur dialogue est explicitement sexuel. Ils deviennent amants le soir même. Comme l'homme est avant tout un voyeur, et ne le lui cache pas, ils s'accordent à merveille. Pour la première fois, elle ose s'inspirer avec un autre des jeux qu'elle avait avec son cousin. Elle urine sous ses yeux, il lui éclaire le sexe avec une lampe de poche, etc.

Après lui, avec tous ses amants, elle s'efforcera de copier le même schéma. N'aura de liaison durable qu'avec ceux qui colleront le mieux au modèle.

Son cousin mort règne en maître absolu sur ses plaisirs.

*
* *

S'il est un endroit propice aux exhibitions, c'est bien la plage. Vous ne vous étonnerez donc pas si bon nombre des fantasmes de ce chapitre s'y déroulent. Pour la Française moyenne, la femme de tous les jours, celle qui lit Elle ou Marie-Claire, les activités sexuelles sont en effet très souvent liées aux vacances au bord de la mer. En hiver, les femmes ne sont pas motivées, les collants ne sont pas pratiques, il fait froid, on s'emmitoufle, mais dès les premiers beaux jours, on met la marchandise en vitrine. La plage en plein été, voilà l'endroit et la période rêvés pour s'exhiber en toute innocence. Il fait si chaud qu'il est naturel d'y montrer ce que l'on cache d'habitude. Et l'on est en vacances, on ne connaît personne, on n'a aucun compte à rendre...autant en profiter.

Montrer son sexe en nageant

A quinze ans, Henriette n'avait encore eu que des expériences sexuelles superficielles. En vacances, au bord de la mer, elle flirtait avec un garçon du pays, de trois ans son aîné. Un jour, il l'entraîna au large, accrochée à une grosse bouée, car elle ne savait pas bien nager. Plusieurs copains les accompagnaient.

Henriette était en monokini. Son flirt lui touchait les seins devant les autres garçons sans qu'elle puisse l'en empêcher, parce qu'elle avait peur de boire la tasse et s'accrochait à la bouée. A un moment, un garçon plongea sous elle et lui enleva son slip par surprise, pendant que le copain d'Henriette lui tenait les mains. Henriette se mit à rire nerveusement. Les jeunes baigneurs avaient des lunettes de plongée, ils descendaient sous la bouée pour regarder son cul et son sexe. A cause des vagues, la bouée oscillait, Henriette était obligée de pédaler dans l'eau pour se maintenir en équilibre ; elle ne pouvait rien dissimuler. Les mains anonymes en profitaient, des doigts entraient en elle.

Voyant sa mère descendre vers l'eau pour venir les rejoindre, elle supplia qu'on lui remette son slip. En échange, elle consentit à écarter les cuisses pour montrer son sexe à tous les plongeurs. Quand sa mère les rejoignit à la nage, tout était rentré dans l'ordre, Henriette s'était reculottée et les garçons se comportaient normalement.

Toute la journée, elle se souvint de l'angoisse et de l'excitation qu'elle avait éprouvées quand elle avait volontairement montré son sexe aux garçons qui plongeaient sous elle, avant l'arrivée de sa mère.

Le soir, elle dansa amoureusement avec son flirt, se comportant comme si de rien n'était. Le lendemain, elle l'accompagna à nouveau avec la bouée et tout recommença. Alors qu'elle écartait les cuisses pour montrer son sexe à un garçon, une envie bizarre lui vient. Sans réfléchir, elle urina dans l'eau. Elle voyait distinctement le halo jaune monter à la surface. Les garçons la touchèrent pendant qu'elle pissait, pour sentir sous leurs doigts la force du jet.

Chaque jour qui suit, Henriette urine dans l'eau et se laisse toucher le sexe et l'anus par tous les garçons de la bande. Ce qui l'excite le plus, c'est de ne pas voir celui qui la touche, ne pas savoir qui c'est. Les jeux se corsent. Des doigts pénètrent dans son cul pendant qu'elle urine. Un jour, son copain l'encule, accrochée à sa bouée. Les autres ne tardent pas à obtenir les mêmes faveurs. Certains jours, ils se succèdent derrière elle. Elle doit deviner de qui il s'agit, etc.

Ils finirent par la dépuceler et elle devint « leur chose » jusqu'à la fin des vacances. Dès qu'ils en avaient l'occasion, ils venaient enfiler leur pénis dans son vagin ou son anus.

« Le plaisir que j'éprouvais n'était pas à proprement parler physique. C'est dans ma tête que ça se passait. C'étaient les vacances, je ne reverrais jamais aucun de ces garçons ; en dehors de nous, personne ne se rendait compte de rien. Tous ces gens sur la plage, ma mère, mes parents, leurs amis, je pouvais les voir, eux aussi me voyaient. Ils voyaient ma tête, mes épaules. Mais tout le reste leur échappait. C'est comme si la mer m'avait coupée en deux. Ce qui se passait dessous, je n'avais pas l'impression que ça comptait " pour de bon ". »

Heureusement, ajoute Henriette, que cet épisode n'a duré que deux semaines. Les autres filles de la plage commençaient à la regarder d'un sale œil. Pour les garçons, elle n'avait plus figure humaine, elle était devenue celle dans laquelle ils se vidaient les couilles. Une « moins que rien ». Une pétasse. Plus tard, quand elle lira dans les journaux des histoires de « tournantes », elle se souviendra de la ronde des garçons autour de la bouée.

Henriette a maintenant trente-huit ans ; l'âge qu'avait sa mère à l'époque de sa « folie ». Sa fille aînée en a quinze, l'âge qu'elle avait alors. Avec son mari, elle n'est jamais arrivée à jouir qu'en imaginant qu'elle montrait son sexe à des inconnus. Ses rapports conjugaux se réduisent à une forme de masturbation ; comme la plupart des femmes, elle utilise le pénis de son mari en s'excitant sur un fantasme.

L'été dernier, dans un club naturiste, le hasard a voulu qu'elle éprouve une émotion sexuelle analogue à celles de ses quinze ans. Elle nageait la brasse, vers le large, et un baigneur qui portait des lunettes de plongée la suivait. Toujours aussi mauvaise nageuse, elle s'étonnait qu'il ne la dépasse pas. Elle finit par réaliser que chaque fois qu'elle

écartait les cuisses, son vagin s'ouvrait et qu'il pouvait plonger les yeux dedans. Il ne s'est rien passé de plus. Un peu plus tard, accrochée à une barque, elle s'est masturbée et a eu un orgasme. De retour à Paris, elle a trompé son mari avec un collègue de bureau qui la courtisait depuis des années. Ils ont une liaison très satisfaisante. Quand ils baisent, elle ne pense à rien. Juste à ce qui se passe entre eux, au moment où ça se passe.

« C'est comme si une porte s'était ouverte en moi. »

Mais quand elle fait l'amour avec son mari, comme avant, elle continue à se faire son cinéma. Avec lui, il est trop tard pour changer d'habitude.

*
* *

Ouvrir son sexe au soleil

Nadège ne s'entend plus avec son mari, songe à divorcer ; elle part en vacances en Grèce avec un collègue de bureau, lui-même en instance de divorce ; ils deviennent amants et pendant la première semaine, ils n'arrêtent pas de baiser. Ils ont loué un « bungalow » qui appartient au patron du café-restaurant du village où ils prennent leurs repas. Quatre bungalows entourent une piscine exiguë ; les trois autres ne sont pas occupés pour l'instant, car on n'est pas encore au fort de la saison et le village n'est pas très touristique. Nadège en profite pour se baigner les seins nus. Souvent, au fort de la chaleur, en début d'après-midi, quand tout le village fait la sieste, son copain la baise au bord du bassin.

Plusieurs fois, Nadège lui a fait part de ses craintes : et si quelqu'un arrivait ? Il lui objecte que les cigales qui font un vacarme assourdissant se tairaient, ce qui signalerait l'approche des intrus, et qu'ils auraient le temps de plonger.

Malgré ses craintes (ou peut-être à cause d'elles), Nadège est très excitée quand ils baisent dehors. Beaucoup plus qu'à l'intérieur du bungalow. Elle ne peut s'empêcher d'imaginer que quelqu'un pourrait entrer dans une des autres baraques et les épier des fenêtres qui surplombent le bassin, derrière les stores baissés. Quelqu'un qui aurait la clef, comme l'homme d'entretien, ou le patron lui-même. Dans ce village où ne viennent que rarement des touristes, Nadège, l'étrangère, a surpris sur elle des regards affamés. Surtout au restaurant, quand elle est quasiment nue sous une robe légère. Le patron vient faire la

causette avec eux ; il leur offre du raki. Il ne regarde jamais Nadège en face et s'adresse exclusivement à son amant.

Au début de la deuxième semaine de leur séjour, un pêcheur, ami du patron, leur propose de venir faire de la plongée ; il a tout le matériel nécessaire, il connaît les meilleurs endroits. Maintenant, l'après-midi, son amant s'en va explorer les grottes sous-marines, et Nadège se bronze toute seule au bord de la piscine. (Pas question d'aller sur la plage, les hommes du cru la mangent des yeux.) Elle est presque certaine que le patron vient l'épier dans une des cabanes.

Elle en veut à son copain de la laisser seule. Un après-midi, elle retire son slip pour se faire bronzer intégralement. En face d'elle, de l'autre côté du bassin, il y a la fenêtre d'un bungalow. Pour tuer le temps, elle joue à imaginer que le patron est là. Elle écarte les cuisses pour offrir son sexe ouvert au soleil (et aux regards du voyeur hypothétique). Elle a bu plusieurs verres de raki après son repas ; la chaleur est écrasante, annihilante. Elle a très envie de faire l'amour. N'y tenant plus, elle se masturbe.

Le soir, au restaurant, elle a nettement l'impression que le patron parle d'elle aux villageois qui sont au bar, des pêcheurs pour la plupart. Elle surprend des regards, des sourires. Elle est persuadée que cet homme répugnant s'est excité sur elle. Peut-être même n'était-il pas seul ! Avait-il invité d'autres villageois à se rincer l'œil. Son amant ne se doute de rien, il continue à l'embrasser en public, pose sur elle des mains de propriétaire, lui flatte distraitement la croupe, comme à une jument. Nadège a la certitude que pour ces villageois, hommes frustes et frustrés, elle est l'archétype de la putain française. L'idée la révolte – et l'excite ; toute la semaine, elle continue à s'exhiber aux fenêtres des bungalows.

Maintenant, au café-restaurant, la bouteille de raki trône en permanence sur leur table, ils en boivent à volonté. Elle est ivre en sortant et les hommes font des plaisanteries sur elle. Dès qu'elle arrive au bungalow, elle se met nue et se jette sur la natte, au bord du bassin. Elle s'affale, béante, face à la fenêtre la plus proche. Elle sent son sexe suinter. De temps en temps, elle va se tremper dans le bassin et revient. Il lui arrive de pisser dans l'eau, du bord de la piscine. Elle imagine les voyeurs en train de se masturber.

Le jour du départ, c'est l'homme d'entretien qui doit les conduire dans son bateau jusqu'au petit port voisin où ils prendront le car pour regagner Athènes. Le patron les accompagne jusqu'au quai. Il les aide à porter leurs valises. A son habitude, Nadège est nue sous une robe d'été blanche. Le patron lui offre un bouquet de jasmin. Une fois dans la barque, elle essaie d'attacher le bouquet à sa robe. Elle est à l'arrière, assise sur une valise. Elle tourne le dos à la cabine où son amant et l'homme d'entretien sont en train de rouler un joint pendant

que le moteur chauffe. Sur le quai, le patron qui assiste au départ lui fait face. Nadège tire sur l'élastique de son décolleté et laisse sortir un sein. Elle regarde fixement le patron. Elle a l'impression étrange que quelque chose cloche : il a l'air sincèrement effaré. Elle lui crie : « Merci pour le raki, monsieur Sosthène. » Avec toujours son nichon dehors, elle ajoute : « Et pour le reste ! » Puis elle écarte largement les cuisses en faisant remonter sa robe au-dessus du nombril pour lui montrer son sexe une dernière fois. La barque s'éloigne. Derrière elle, les deux autres ne se sont aperçus de rien.

A l'arrivée dans le port voisin, Nadège saute sur le quai. L'homme d'entretien leur passe leurs valises. Au moment où il s'apprête à s'éloigner du quai, Nadège laisse tomber son bouquet de jasmin, et s'accroupit pour le ramasser, juste devant le visage de l'homme qui est au ras du quai. Elle se trouve donc dans la posture d'une femme qui urine, le sexe béant offert à ses yeux. Elle ramasse le bouquet, se relève, et le jette dans la mer. Sur le visage de l'homme de peine, elle a lu la même incompréhension scandalisée que sur celui du patron. Si bien qu'elle en vient à douter. Pas moyen de savoir s'ils sont vraiment venus l'épier d'un des bungalows, ou si elle a tout imaginé.

S'ils l'ont fait, ils ont dû regretter amèrement, en la voyant s'exhiber aussi cyniquement, de ne pas s'être montrés plus entreprenants. Sinon, quelle stupeur a dû être la leur !

*
* *

Au début de la puberté, ce n'est pas toujours sans dégoût que les adolescentes assistent aux transformations de leur sexe. Cet organe n'est pas loin alors de leur apparaître comme un parasite, une sorte de champignon accroché à elle, pénétrant en elle, les entamant. En le voyant se couvrir de poils et se développer, elles prennent conscience de son étrangeté. A son égard, elles éprouvent un mélange de répugnance et de fascination, ont l'impression qu'il ne leur appartient pas vraiment, ne fait pas tout à fait partie de leur corps, un peu comme si un petit mammifère poilu, éventré, montrant ses viscères, s'était surnoisement accroché à leur entrecuisse. Et s'y cramponnait, se nourrissant d'elles.

Ces excroissances bizarres, ces pilosités qui jurent avec la douceur de la peau du ventre et des cuisses, ces replis moites aux louches reflets de mollusque qu'elles explorent devant un miroir, ou en se masturbant, leur posent plus d'un problème. Nombreuses sont celles qui se croient alors anormales et s'interrogent. Sont-elles comme les autres, ou différentes ? Ne voit-on pas qu'elles se masturbent à la forme de leur vulve ? Si les petites lèvres pendent à ce point hors de la fente, n'est-ce pas parce qu'elles ont

trop tiré dessus ? Et leur clitoris ? Devine-t-on à son aspect que c'est celui d'une branleuse ?

Chaque fois que l'occasion se présente, dans les vestiaires des gymnases ou des piscines, sous les douches, elles essaient de voir, mine de rien, si leurs copines sont faites comme elles. Elles ont besoin de savoir si elles sont conformes à la norme. Paradoxalement, à cette inquiétude se mêle souvent un fantasme d'exhibition.

Photos d'identité sexuelles

Le cas de Delphine illustre cette ambiguïté. Pour voir son sexe comme il aurait pu être vu, du dehors, par un autre, elle eut un jour l'idée biscornue de le photographier avec un appareil Polaroid. (Je précise que ça se passait il y a plus de vingt ans, aujourd'hui, avec les gadgets actuels, elle aurait pu se filmer avec son téléphone.) La vue de ces photos l'excita, elle se masturba en imaginant qu'un autre qu'elle les regardait.

Un jour, trouvant une photo de la petite amie de son frère dans le plus simple appareil, elle la montra à une copine de classe. La fille qui s'était laissé photographier nue fréquentant un autre collège, Delphine se crut habile de montrer avec cette photo, des Polaroids de son sexe en prétendant qu'elle les avait aussi trouvées dans la chambre de son frère. Ayant attribué l'identité d'une autre fille à son sexe, elle interrogea sa copine : tu ne trouves pas qu'il est trop poilu, et là, regarde comme ça dépasse, c'est laid, non ? Comment un garçon peut-il prendre plaisir à photographier un truc pareil ?

Les photos circulèrent dans la classe, quand elle les voyait dans les mains d'un garçon, qu'elle surprenait les regards qu'il posait dessus, Delphine mouillait sa culotte. N'osant pas montrer son sexe (comme dans les fantasmes qu'elle utilisait maintenant pour se masturber), elle en montrait « impunément » (croyait-elle) des images.

Il n'était pas rare qu'un copain lui emprunte une photo pour aller se masturber aux toilettes. Emoustillée, elle leur apporta de nouveaux Polaroids. Maintenant, avant de photographier son sexe, elle se masturbait, les photos montraient une vulve mouillée, très ouverte.

Mais voilà qu'elle aperçoit en ville un de ses camarades de classe en compagnie de l'ex de son frère, qui sort maintenant avec une autre fille. Peu de temps après, ce camarade la prend à part et la menace de révéler à toute la classe que c'est son propre sexe que Delphine leur a montré. L'ancienne copine du frère de Delphine lui a juré qu'elle ne s'était jamais fait photographier. Elle lui a montré son sexe, qui n'a rien à voir avec celui que Delphine exhibe à toute la classe sur des Polaroids. Il est nettement plus velu, les lèvres n'ont ni la même taille,

ni la même forme, le clitoris est beaucoup plus petit et le vagin est ouvert, car la fille n'est plus vierge. Or, sur les clichés qu'apporte Delphine, on entrevoit souvent le voile de l'hymen.

Delphine fond en larmes et le supplie de garder le secret. Elle jure qu'elle a voulu plaisanter ; en échange de son silence, elle accepte d'avoir des relations sexuelles avec le garçon. En contrepartie, il exige de continuer à montrer des photos du sexe de Delphine à leurs amis. Après l'avoir dépucelée, il photographie son sexe en lui faisant bien ouvrir le vagin avec ses doigts pour qu'on voie qu'elle n'est plus vierge. Ils ont des rapports sexuels fréquents (et très satisfaisants pour Delphine) pendant toute l'année scolaire. Après chaque rapport, il la photographie. Tous les élèves de la classe, garçons et filles, ont maintenant de nombreuses photos de son sexe.

L'histoire ne s'arrête pas là. Avant les vacances d'été, Yolande, une fille qui déteste Delphine, organise une fête. Delphine s'y rend sans méfiance. Au cours de la fête, alors qu'ils ont tous beaucoup bu, coup de théâtre : la garce révèle à Delphine, devant tous les autres, qu'ils ont toujours su qu'il s'agissait d'elle. Delphine ne sait plus où se mettre. Il a là des garçons d'autres classes, qui ne sont pas encore au courant. Les photos du sexe de Delphine circulent. Tout le monde la met en boîte, les filles la traitent de vicieuse. Les garçons l'invitent à danser et la pelotent sans vergogne. Ivre morte, Delphine se laisse convaincre de leur montrer pour de bon ce qu'ils ont déjà vu. Elle retire sa culotte et tous viennent comparer les photos à l'original. On la masturbe, deux garçons la pénètrent, après avoir mis des préservatifs. Elle a plusieurs orgasmes. Elle finit par se mettre nue pour danser. De temps en temps, un garçon l'entraîne dans la chambre et la baise. D'autres filles cèdent à son exemple et la fête dégénère en partouze.

Le lendemain, Delphine fait une tentative de suicide. Elle avoue tout à sa mère. Ses parents déménagent et la changent d'établissement scolaire. Pendant plusieurs années, elle suit une psychothérapie et mène une vie asexuée, ne flirte pas, ne se masturbe même plus. A l'université, elle rencontre un ancien camarade de classe et ils ont une liaison. Delphine a maintenant deux enfants ; elle pose pour des magazines de charme ; son mari écrit des romans érotiques. Depuis peu, ils ont commencé à fréquenter les clubs échangistes.

*

* *

On peut aussi le montrer en musique. Vous aimez les ballets ? Oui ? Alors, répondez franchement : lequel d'entre vous, admirant une ballerine, n'a pas

rêvé de la voir effectuer ses entrechats sans collant sous son tutu ? Fantasma masculin, certes, et l'un des plus courants. J'ai pourtant rencontré quelques femmes qui le partageaient.

Cul nu sous un tutu

La première prenait des cours de danse classique pour se maintenir en forme. Elle en avait suivi pendant son enfance, cela lui était revenu sur le tard. Il y avait au bas de l'immeuble qu'elle habitait un local où répétait une petite troupe d'amateurs. Elle y prit ses habitudes, devint même la maîtresse d'un membre de la troupe. De temps en temps, ils donnaient des soirées « libérées ». C'est ainsi qu'elle se laissa persuader pour l'une d'elles, de ne porter, comme les autres filles (qui étaient assez partouzeuses, il faut le dire), qu'un string carrément transparent sous son tutu. Avant la soirée en question, ils en avaient tous longuement parlé, son amant et elle. C'était surtout pour lui qu'elle le faisait, parce qu'il lui avait avoué que ça l'excitait de la voir exhiber son entrecuisses à d'autres qu'à lui.

« Mais c'est obscène, une culotte transparente ! avait-elle objecté faiblement. J'aurais moins honte, tu vois, de danser carrément nue, comme dans certains ballets modernes. »

Son amant avait tellement insisté, et les autres filles l'avaient tellement mise en boîte, qu'elle avait dû y passer. Eblouie par les spots, elle ne pouvait pas voir la salle. Elle effectuait donc ses entrechats grotesques (le ballet était parodique), et ne pouvait penser qu'à une chose : tous ces yeux qui regardaient sa fente.

« Le plus affreux, c'est quand il a fallu que nous fassions le grand écart ! »

Elle n'a plus jamais recommencé, mais se sert souvent de ce souvenir pour se branler. Elle repense à la stupeur des spectateurs. Leur excitation sournoise, qu'ils s'efforçaient de dissimuler en arborant le sérieux compassé, voire constipé, des « amateurs d'art moderne ».

Une autre danseuse de la troupe lui raconta qu'une fois, elle avait dansé sans slip sous le tutu, une corolle d'organdi rose.

« C'était épouvantable. Je tremblais de la tête aux pieds, et ce n'était pas de froid. Surtout quand c'était mon tour de venir sur le devant de la scène, pour me livrer à ces contorsions « modernes », d'une parfaite obscénité, sous le nez des spectateurs du premier rang. Tu imagines un peu : j'avais le sexe épilé ! J'étais inondée de sueur, heureusement, parce que laisse-moi te dire une chose : j'ai salement mouillé. »

J'ai personnellement assisté à une de ces « performances » ; dans un

musée de province ; il y avait trois filles ; une nue, l'autre nue sauf des chaussettes de laine noire qui lui montaient en haut des cuisses. Et la troisième, en tutu. Mais rien d'autre. Pas de bustier, pas de culotte. Les deux premières avaient le sexe rasé. La fille en tutu, en revanche, était très velue. Et brune. Proprement scandaleuse. D'autant plus scandaleuse qu'elle avait un gros cul et des seins tombants (véritables mamelles de matrone) qui ballottaient lourdement au moindre mouvement. C'était sans doute voulu par l'artiste qui avait créé cette performance. Il s'agissait d'une parodie grotesque de je ne sais plus quel ballet. Les deux qui étaient nues gambadaient comme des sauvageonnes, ou prenaient des attitudes provocantes. Mais celle qui avait un tutu, en dépit de ses formes lourdes, dansait à la perfection. D'un point de vue technique, disons ; rien n'y manquait, pointes, entrechats, tout le bataclan. Imaginez ce visage joufflu de matrone bien en chair, ces seins aux larges aréoles, et, sous le tutu amidonné, en corolle de marguerite, la touffe hirsute du pubis à travers laquelle on voyait s'entrouvrir deux grosses lèvres d'un rose éteint. C'était bestial. J'avoue que j'ai bandé. Et je ne devais pas être le seul.

Les amants des trois danseuses étaient parmi les spectateurs. A la fin de la « performance », ils sont allés les baiser au vestiaire. Puis ils sont revenus avec elles, rhabillées, pour participer au pot qui achevait la soirée. Une sorte de vernissage branché. C'était très étrange de frôler ces femmes, de sentir leur parfum de sueur (il n'y avait pas de douche, dans ce musée) et de parler avec elles, une fois qu'on leur avait été présenté. Je ne dirais pas qu'elles se comportaient naturellement ; non ; elles avaient même les nerfs à fleur de peau. Cela se sentait.

Elles avaient beau jouer les « impassibles », il y avait au fond de leurs yeux le souvenir de ce que nous, nous avions vu.

J'en ai parlé à une amie qui faisait volontiers du nudisme, dans le Var. Le fantasme l'excitait. Mais pour rien au monde, elle ne serait passée à l'acte. Du moins, en public. Elle n'accepta qu'un soir, parmi des intimes qui l'avaient déjà vue nue à la plage naturiste de Pampelonne, d'esquisser quelques pas de danse, sur la table, après force libations. Elle n'avait pas de tutu, mais s'était bricolé avec une serviette de table une sorte de pagne. Qui ne cachait rien, au contraire, qui soulignait la nudité des fesses, des seins et du sexe. Cela se passait en fin d'hiver ; elle avait depuis longtemps perdu son bronzage. Personnellement, ce qui m'a le plus ému, c'est la blancheur, je dirais même la lividité de ses chairs. Les seins et les fesses étaient nettement plus pâles que les autres parties du corps, parce que, cette année-là, elle avait passé une grande partie de ses vacances au Maroc, et que sur les plages, les seins nus y sont interdits. Après avoir mimé

une grossière imitation de danse orientale, alors que nous frappions dans nos mains, elle est redescendue de table. Nous avions tous été ses amants, eh bien, aucun de nous n'osa la toucher. Elle déambula nue comme un ver, absolument intouchable, parmi nous. Elle nous avait fait rêver. On ne touche pas un objet de rêve.

Je finirai par un petit dialogue que j'ai surpris au musée, après la performance dont j'ai parlé plus haut. Cela se passait derrière moi, un homme s'évertuait à convaincre sa compagne de se prêter à une exhibition « artistique » du même tonneau.

« Qu'en dis-tu ? demandait-il.

— En pensée, c'est excitant, je l'admets, répondait la voix de femme. Mais jamais je n'oserai.

— Danser ?

— Passe encore, mais revenir, ensuite, parmi eux. Alors là, pas question. Qu'ils se soient rincé l'œil, que ça m'ait excitée, c'est une chose. Mais il ne faut pas mélanger. Je ne pourrais faire une chose pareille qu'à condition d'être certaine de ne jamais les revoir.

— Pourtant, objectait l'homme, ce serait beaucoup plus troublant si, justement, tu le faisais devant des gens que tu connais. Qui ne t'ont jamais vue nue ! Chez nous, par exemple, au cours d'une soirée... »

Je n'ai pas entendu la réponse de la femme.

COMMENT SURGISSENT LES FANTASMES

Ce qui me sidère depuis que j'ai entamé ma collection de fantasmes, c'est d'une part le rôle que le hasard a joué dans leur naissance, et de l'autre, les effarantes circonstances qui permettent de les assouvir. Très souvent, ça démarre de façon anodine, on l'a vu quand j'ai raconté les fantasmes de baigneuses, à la plage, et brusquement « ça » surgit, et tout est changé. On n'est plus dans le même univers, on ne sera plus jamais celle qu'on croyait être. A titre d'exemple, je vais vous rapporter le cas de Carole.

Nue dans un aquarium

De tout temps, elle avait été fascinée par les aquariums ; dans les restaurants qui vendent des langoustes, elle restait longuement plantée à contempler ceux du vivier. De temps en temps, derrière la cloison de verre, une main gantée de caoutchouc crevait la surface de l'eau et emportait une bestiole pour qu'elle soit consommée.

Voici la mésaventure qui lui est arrivée un été où elle passait ses vacances en Bavière. Elle se baignait tous les jours dans la piscine de l'hôtel de luxe où son ami l'avait emmenée. Cette piscine avait une particularité qui, immédiatement, lui avait rappelé son insolite passion pour les aquariums. Les parois du bassin étaient en verre, elles donnaient comme des vitrines brillamment éclairées sur la salle du night-club de l'hôtel, qui se trouvait au sous-sol. Quand elle nageait sous l'eau, avec des lunettes de piscine, elle avait vraiment l'impression d'être dans un aquarium. La nuit, c'était encore plus étrange. Impossible de voir le bar, de l'autre côté des cloisons de verre qui réfléchissaient la lumière des spots, ce qui les transformait en miroirs. Dans ces miroirs, elle ne voyait que ce que les spectateurs invisibles du bar pouvaient voir, vautrés dans les vastes fauteuils club de leur antre : elle-même. Quand elle remontait à la surface, elle se retrouvait dans un bassin normal, entouré par des chaises et des tables

où avaient pris place des consommateurs (précisons que le bassin était assez petit, il ne devait pas faire plus de trois ou quatre mètres de large et un peu plus en longueur, ce qui accentuait encore sa ressemblance avec un aquarium).

Une nuit, Carole et ses amis (parmi lesquels se trouve son amant) sont installés au bord du bassin. Ils ont trop bu, comme souvent, dans ces hôtels de luxe, en écoutant la musique sirupeuse que vomissent les haut-parleurs. Carole est sexuellement excitée parce que son ami la caresse devant les autres ; ces autres sont des Bavarois, elle ne comprend pas leur langue. Ils font des plaisanteries et elle a le sentiment qu'elle en est l'objet. Une des femmes n'arrête pas de la dévisager, avec un curieux sourire. Comme si elle attendait quelque chose. A un moment donné, Carole s'absente pour aller faire pipi. A son retour, alors qu'elle longe le bassin pour revenir à la table, son ami la pousse en riant dans le bassin. Elle sent sa robe remonter autour d'elle en corolle et, le premier moment de stupeur passé, prend le parti d'en rire, en s'accrochant au rebord. Elle tend la main pour qu'on la tire de là, mais chaque fois qu'elle est sur le point de remonter, les autres, en riant, la repoussent à l'eau. Elle finit par renoncer, et, se retenant au bord, accepte, sur les conseils de l'autre femme, de retirer sa robe pour qu'on la fasse sécher. Il fait très chaud, finalement, elle est mieux dans l'eau que dehors. Elle continue, accrochée au bord, à boire les verres que lui passent ses amis, et à plaisanter avec eux.

En culotte et soutien-gorge, elle feint de croire qu'elle n'est pas plus indécente qu'en maillot, mais sait pertinemment que le nylon ajouré est transparent (à plus forte raison, imbibé d'eau et lui collant à la peau !). Il fait nuit, certes, mais la cour intérieure où se trouve la piscine, qui sert aussi de piste de danse, certains soirs, est éclairée a giorno. Impossible de ne pas penser à ce qui va se passer quand la femme, qui est allée lui chercher une robe de rechange, reviendra. Il faudra bien qu'elle sorte de l'eau, et alors tous les clients attablés autour du bassin la verront nue pendant qu'elle s'essuiera. Elle y réfléchit sans arrêt. Comment s'y prendra-t-elle pour retirer ses sous-vêtements mouillés ? L'enveloppera-t-on dans une grande serviette ?

Ces pensées l'excitent. Mais ce n'est pas tout. Sa nudité, elle le sait, est déjà donnée en pâture. Les invisibles poivrots mondains qui hantent le club de nuit sont en train de se rincer l'œil. Ils ont dû s'attrouper derrière la vitrine, comme derrière le miroir sans tain d'une cabine de peep-show. Les commentaires égrillards doivent aller bon train !

Paradoxalement, comme elle ne peut pas les voir, alors qu'elle voit distinctement les consommateurs du haut, c'est surtout de ce qui va se passer devant eux-ci qu'elle s'inquiète. Puisqu'elle ne les voit pas, les

autres ne comptent pas. Du moins, joue-t-elle à y croire. Peut-être pour continuer à se montrer à eux en toute « innocence » ? Car elle a beau feindre de les oublier, elle sait pertinemment qu'ils sont en train de reluquer son sexe à travers le nylon du string que l'eau a rendu aussi invisible que les parois de verre.

On continue à la faire boire, et sa robe n'arrive toujours pas. Comme elle s'en plaint, son ami décide de lui tenir compagnie. Il retire son tee-shirt et son short, sous lequel il est en slip de bain et plonge. Après avoir fait une ou deux longueurs, il se colle à elle, par derrière, la pelote sans vergogne, sous l'eau. Ceux d'en haut ne peuvent pas voir ce que font ses mains. Mais ceux d'en bas, oui ! C'est à eux qu'elle pense quand son amant la dépouille trîtreusement des derniers remparts de sa pudeur qu'il lance à leurs amis, pour que tout le monde soit bien au courant qu'elle est nue. Les hommes se rapprochent, dans l'attente du moment où elle va enfin émerger. La situation atteint son paroxysme quand son ami, mis en verve par le contact de sa nudité, passe à des jeux plus pénétrants. Sous les yeux des voyeurs invisibles du sous-sol, il la prend par derrière. Pendant qu'il coulisserait en elle, ils continuent à parler avec ceux du haut, comme si de rien n'était. Tant et si bien qu'en dépit de l'inconfort de la pose, elle finit par avoir un orgasme qu'elle dissimule à ceux du haut (mais pas à ceux du bas) en plongeant le visage dans l'eau.

Enfin, l'autre femme revient, avec un peignoir de bain. Elle a dû s'arranger avec un des préposés du comptoir : dès qu'elle arrive devant Carole, les lumières s'éteignent. Eperdue de gratitude, cette dernière prend la main qu'on lui tend et sort du bassin. Immédiatement, la femme crie quelques mots en riant, et les lumières se rallument. Tout le monde applaudit. Affolée, Carole essaie de s'emparer du peignoir, mais la femme le jette dans la piscine. On applaudit de plus belle, on rit aux éclats ; cachant ses seins de son bras et son sexe de sa main, Carole essaie de gagner l'entrée du salon, on l'en empêche ; on la fait se rasseoir. Les minutes qui suivent sont particulièrement éprouvantes. Elle est le centre de l'attention, tous les yeux sont fixés sur sa nudité. Pour ne pas perdre la face, elle adopte une attitude désinvolte, accepte une cigarette, un verre, et par bravade, ne cherche même plus à cacher ses seins. Elle continue à boire et à fumer, en discutant avec ses amis.

Des couples se mettent à danser ; un homme l'invite ; par défi (et parce qu'elle n'est plus, dit-elle, qu'une pouffiasse soûle), elle accepte. La voici qui danse nue avec un homme en smoking qui vient de remonter du night-club. Du coup, son ami ne trouve plus la plaisanterie à son goût ; après avoir repêché le peignoir et l'avoir essoré, il l'enveloppe dedans. Tout le monde le hue, le traite de mauvais coucheur, et la scène s'achève par une engueulade.

« Les hommes sont bizarres, dit Carole. C'est lui qui avait tout manigancé, et maintenant que ça commençait à m'amuser, il faisait la gueule ! »

Cet épisode a laissé des traces dans sa libido. En partant de situations voisines de celle qu'elle a vécue, elle bâtit de nombreux fantasmes. Dans tous, elle imagine qu'elle est nue dans un bassin de verre et qu'on l'observe à travers les parois. Chaque fois qu'une petite lampe rouge s'allume, elle exécute des contorsions impudiques dont on lui a donné la liste à apprendre par cœur. A la fin du numéro, elle doit plonger au fond du bassin et faire ses besoins. L'urine l'enveloppe d'un chatoiement jaune, les étrons montent en tournoyant à la surface où ils sont aussitôt repêchés avec des louches.

Dans une variante, elles sont deux ou trois. Sur les bords, des hommes armés d'épuisettes géantes essaient de les capturer. Le bassin est étroit, les nageuses nues ne peuvent échapper ; elles ont beau faire, tout à coup elles se sentent ravies, retirées de l'eau comme des poissons ou des langoustes. D'autres fois, c'est avec une sorte de grue qu'on les repêche, une nasse accrochée au bout d'un filin ; comme à la pêche au trésor dans la sciure des baraques de foire ; elle se sent soulevée, tirée de l'eau, les mâchoires de la nasse s'ouvrent, elle est déposée sur un matelas aquatique. La lumière s'éteint, des hommes se jettent sur elle. Quand ils l'ont tous prise, on la rejette dans le bassin. Le sperme qui sort de son vagin dessine des volutes dans l'eau et attire les poissons...

Autre variante. Chez un armateur grec, dont elle est venue « animer la soirée », elle fait la sirène dans un aquarium qui occupe toute une cloison. Nue, elle évolue parmi les poissons ; elle a un tuba perfectionné. Une bouteille d'air comprimé lui donne une autonomie d'une heure. A travers la cloison, elle devine la pièce immense, la table d'apparat ; elle voit remuer des silhouettes ; nue et lisse, elle évolue gracieusement. Elle sent ses seins bouger ; elle écarte les cuisses. L'heure écoulée, elle remonte à la surface et, toujours nue, s'assoit à table, parmi les invités, se comporte exactement comme si elle était habillée. A partir de là, mille variations sont possibles.

*

* *

Baisée dans une piscine
(2^e variation sur le même thème)

N., la correctrice, à qui j'avais demandé de relire les épreuves du fantasme précédent, me raconte une aventure personnelle qu'il lui rappelle.

« J'étais dans une piscine de jardin, chez des amis, dans l'eau jusqu'au cou, accrochée au bord, comme ta touriste de Bavière, quand le type avec qui je sortais à l'époque, debout dans mon dos, m'a introduit sa queue dans le vagin, par-derrrière, pendant que je papotais avec un enfant qui jouait sur le bord. Rien à voir avec ton hôtel de luxe, c'était une piscine de jardin tout à fait banale. On était une petite dizaine à faire un barbecue. J'ai encore l'odeur des merguez grillées dans les narines. Tout s'est passé très vite, j'avais un string, le salaud a simplement écarté le cordon, et m'a pénétrée. Je m'y attendais si peu (je croyais qu'il voulait juste me frotter un peu son gland) et ce fut si rapide que j'ai vraiment ressenti une impression de viol, surtout devant cet enfant. Mais j'ai joui. La surprise, sans doute. J'ai même joui vachement fort. Ça n'a duré que quelques secondes, mais c'était vraiment violent.

Ensuite, en nageant, je sentais le sperme sortir de mon vagin et j'avais l'impression que tout le monde s'était aperçu de la chose. Surtout la mère de l'enfant... Mais personne n'a fait de remarque.

Depuis cet épisode, les piscines de jardin sont chargées pour moi d'un pouvoir érotique. Souvent, quand j'y nage, je retire mon slip, surtout si je connais bien les gens qui sont là. C'est l'idée que je trouve émoustillante, parce que dans la réalité, comme je nage le crawl, ils n'en voient pas davantage qu'avec le string que je porte habituellement. Juste mes fesses. Mais c'est l'idée : il n'y a même pas ce fil entre mes fesses. Et ils savent que j'ai le sexe nu. Une remarque en passant : ça m'excite seulement si ça se passe chez des gens qui ne pratiquent pas le nudisme. Avec les naturistes, je ne sens rien.

Chez des amis, un adolescent nageait souvent sous l'eau, en apnée, avec des lunettes. Un jour, je ne sais pas ce qui m'a pris (ou je le sais trop bien), alors qu'il revenait vers moi qui étais adossée à la paroi, dans le petit bain, j'ai déplacé la partie frontale de mon string et j'ai écarté les cuisses pour lui montrer mon vagin. Aucun de ceux qui étaient sur les bords ne s'est aperçu de rien. Un peu plus tard, comme nous étions seuls, lui et moi, pendant que les autres prenaient l'apéritif, je l'ai masturbé dans l'eau. Il n'en revenait pas. J'ai regardé le sperme monter. Le lendemain, je l'ai dépucelé, toujours dans la piscine. Mais ça ne m'a donné aucun plaisir.

Du plaisir, j'en ai eu après, en me masturbant, me remémorant la scène, couchée auprès de mon mec qui ne se doutait de rien. C'est normal : c'est toujours l'idée qui est excitante. Jamais la chose. La chose, quand elle arrive, sauf s'il s'agit d'une surprise, comme la première fois, quand ce type m'a enfilée alors que je ne m'y attendais

pas, la chose n'est jamais à la hauteur de l'idée.

C'est quand même bizarre, le cul, non ? Tu ne trouves pas ça bizarre ? Qu'est-ce qu'il te faut ! Je pense à cette conne, en Bavière ! S'imaginer qu'on est une langouste pour arriver à prendre son pied ! »

*
* *

Voici maintenant un fantasme beaucoup moins tarabiscoté – et très répandu : celui qui permet à une femme « distinguée » de se comporter comme une « pouffiasse » (je la cite).

S'exhiber de façon « crade »

Des copains avaient entraîné Emma dans une de ces miteuses baraques de foire où s'exhibent des filles faméliques. Ils sortaient de boîte, avaient bu, ils étaient toute une bande de jeunes du xvie venus se frotter à la « canaille de Pigalle ». Elle insiste sur le fait qu'on l'y avait presque traînée de force, d'elle-même, jamais elle n'y serait allée. Ce qui l'avait frappée d'emblée, c'était la pauvreté des spectateurs, rien que des hommes, des Noirs et des Nord-Africains en majorité, l'odeur qui se dégageait d'eux, et d'une façon générale, l'atmosphère crapuleuse, l'impression de misère sexuelle.

« Mon malaise, dès que je fus parmi eux, écrit-elle, n'avait eu, tout d'abord, rien de sexuel. C'était un sentiment de scandale, la honte de jouer ce personnage odieux entre tous de la fille des beaux quartiers, au linge propre, aux amours fades et bien policées, qui s'encanaille. Nous, les riches, la jeunesse dorée, étalant notre morgue parmi les pauvres, les miséreux du sexe. Nous étions déguisés en prolos, en jeans, mais on devait bien sentir que nous n'appartenions pas au public habituel. J'ai surpris quelques regards pleins de haine. Heureusement, le spectacle commençait, autour de nous on ne s'est plus intéressé qu'à ces filles blêmes qui montraient leur vulve à quelques mètres des voitures qui roulaient vers la place de Clichy. »

Longuement, Emma me décrit tous les éléments qui concouraient à son impression d'encanaillement. Les odeurs de frites, de saucisses grillées, de sueur froide, d'eau de Cologne bon marché, de caramel et de pralines. Les bruits assourdissants de la foire, le grondement des chariots dévalant les montagnes russes, les chocs des auto-tamponneuses, les cris stridents des filles hystériques sur la grande roue, et, par contraste, le silence de chapelle, sous la tente des filles. Une vague musique accompagnait bien le spectacle, mais à peine l'entendait-on, noyée dans le vacarme environnant. Des pitoyables

numéros, tout au moins au début, elle avait presque tout oublié. Elle se souvenait surtout de l'immobilité figée, presque religieuse, des hommes. Les filles se déshabillaient en mimant des danses burlesques, et, dès qu'elles avaient le cul nu, qu'elles avaient bien montré leurs nichons et le reste, elles ramassaient leurs frusques et cédaient la place à la suivante.

« Ridicules », « pitoyables », « faméliques » sont les mots qui reviennent constamment sous la plume d'Emma.

« J'avais la gorge serrée de pitié, j'avais honte, je détestais les hommes qui m'entouraient, ces cannibales qui se gorgeaient de ces chairs mal nourries. »

N'en pouvant plus, elle était sur le point de sortir, entraînant celui des garçons avec qui elle passerait la nuit, quand un changement subit dans la qualité du silence l'avait retenue. Il y avait juste un roulement de tambour, très sourd, et la scène qui restait vide. La meute des voyeurs s'était agglomérée tout contre l'estrade. Ils attendaient, le regard fixe. Enfin, le tambour se tut, et le rideau s'écarta, une fille s'avavançait sur les planches d'un pas de somnambule. Le moins qu'on pouvait en dire, c'est qu'elle ne payait pas de mine. Une maigrelette aux cheveux ternes tirés en chignon comme une vieille, vêtue contrairement aux autres filles qui arboraient des « tenues de scène » (déguisements de gitanes, de bonnes sœurs, de femmes du monde), d'une simple robe verte, toute droite, comme on en trouve chez Tati, une de ces robes qui se boutonnent devant. Et pas d'escarpins dorés non plus, non, des chaussures de tous les jours, plutôt fatiguées. Pas de musique pour elle. Cette fille-là ne dansait pas. Elle ne se donnait même pas la peine de faire semblant, d'imiter les déhanchements grotesques de ses collègues.

Elle se déshabillait, tout simplement. Comme aurait pu le faire une fille qui rentre chez elle, après une journée de travail. Sous la robe, qu'elle avait déboutonnée très vite, sans chercher le moins du monde à créer ce suspense bidon plein de fausse coquetterie des strip-teaseuses professionnelles, elle ne portait pas non plus de falbalas, rien qu'une culotte et un soutien-gorge tout ce qu'il y a d'ordinaire. Elle a retiré d'abord son soutien-gorge, dévoilant ses petits seins livides de fille sous-alimentée, aux pointes d'un rose fané.

« Et alors, écrit Emma, il y a eu quelque chose de chafouin et de rusé dans son étroit visage de carnassier. Et comme un éclair de méchanceté dans ses yeux. Ça n'a duré qu'une fraction de seconde. A nouveau, son regard s'est éteint. Et, les yeux dans le vague, elle a baissé sa culotte. »

Nue, elle est restée un moment debout, face au public, les bras ballants, comme si elle ne savait quoi faire de son corps, à nous laisser simplement le regarder. Puis, comme si elle se souvenait, elle s'est

accroupie. Sans chichis. Bêtement. Comme pour pisser. Face au public silencieux. Elle a écarté les cuisses pour nous montrer son sexe, et ses yeux semblaient nous dire : c'est ça que vous voulez voir ? Eh bien, regardez. Elle s'exhibait, m'écrivait Emma, d'une façon volontairement vulgaire. Elle avait très peu de poils, parmi lesquels la blessure d'un étroit sexe rose, aux nymphes flétries, faisait penser à une fleur malade. Au bout d'un moment, elle a posé un doigt de chaque côté de la fente, et tiré sur ses aines, pour bien faire bâiller le vagin. Nous étions tous là, immobiles, à regarder s'arrondir l'orifice. Un trou rose entouré de poils blondasses.

Rien d'autre.

Voilà à quoi se bornait son « numéro. »

Au bout d'un moment, comme elle ne bougeait toujours pas, une fille a surgi du rideau, l'a prise par le bras pour l'obliger à se lever et l'a entraînée sous la tente. Pendant que s'éloignaient ses fesses blêmes, une autre est venue en vitesse ramasser la robe verte et les dessous qu'elle avait oubliés, et les néons se sont éteints.

C'est de cet épisode sordide que depuis des années se nourrissent les fantasmes d'Emma. Près de dix ans se sont écoulés, elle s'est mariée avec un homme de son milieu, quelqu'un de « sexuellement très libéré ». Ils ont « tout fait », me dit Emma. Mais ce qu'elle préfère, c'est se branler devant lui en lui parlant du choc qu'elle a éprouvé à la foire, quand cette fille souffreteuse s'est accroupie pour montrer sa vulve d'une « façon si vulgaire ». Certains soirs, quand ils ont vu une cassette porno et que ça les a mis en verve, son mari et elle organisent une petite séance. Elle monte sur la table, lui s'assied en face, de façon que son visage soit à peu près au niveau des spectateurs devant l'estrade. Et là, tout d'abord, Emma mime des numéros de danse parodique en retirant ses sous-vêtements. Enfin, arrive le clou du spectacle, les yeux fermés, pensant très fort à la fille, elle s'accroupit comme elle, et tire avec ses doigts sur les bords de son sexe. Alors, si son mari se tait, si elle se concentre, il lui arrive de retrouver furtivement l'excitation honteuse mêlée de peur qu'elle a ressentie dans la baraque de foire.

« Ça fonctionne surtout quand j'ai beaucoup bu, et si l'attitude que je prends est très vulgaire. Mon mari s'en aperçoit tout de suite, parce que je me mets à mouiller. Alors, il me branle ou il me lèche, mais rien d'autre, c'est comme ça, et seulement comme ça que j'arrive à avoir un orgasme. Quand nous baisons, j'ai du plaisir, mais ça n'a rien à voir. »

Ils ont essayé de perfectionner ces « séances ». Ils ont mis au point un catalogue de postures vulgaires. Ils se sont même équipés. Emma a tout un assortiment de culottes de sex-shop (les plus laides possibles)

et de guêpières. Les guêpières donnent souvent de bons résultats. Surtout si elle les serre très fort, pour faire ressortir son cul qui commence à s'alourdir. Elle les porte chaussée d'escarpins à talon haut, rien d'autre, en vaquant aux tâches du ménage, le week-end, quand son mari est à la maison. De temps en temps, il sort de son bureau et vient la tripoter. Parfois, même, il se sert de son cul comme de celui d'une putain. Mais ils veillent bien à ne pas aller jusqu'au bout. Il faut jouer longtemps, très longtemps, avant qu'Emma parvienne au diapason. Dans la cuisine, elle va se taper en douce des verres de rouge. Un rouge de basse qualité, précise-t-elle. Même le vin doit être de basse qualité.

D'un commun accord, ils sont allés plus loin. Certains soirs, son mari n'invite que des hommes, des amis de jeunesse. Rien que ceux avec qui elle a au moins couché une fois. A la fin du repas, où ils ont tous beaucoup bu, elle se met nue et leur fait un numéro. Danse du ventre, tango burlesque, danse gitane, avec des petites cuillers pour faire les castagnettes. Chaque numéro se termine par l'exhibition « exagérément vulgaire » de son sexe. Après quoi, se plaignant d'avoir trop bu, elle va s'étendre dans la chambre conjugale. A côté, la soirée continue. Elle les écoute parler, rire, sur un fond musical. Et tous, à tour de rôle, viennent la baiser dans le noir. Sans un mot. Parce qu'elle ne veut pas savoir à qui elle a affaire. Dès qu'il a tiré son coup, l'homme reboutonne son pantalon et va retrouver les autres. Emma va faire sa toilette dans la salle de bains, puis tire la chasse, pour donner le signal au suivant, et revient se coucher.

« Si je vous donne toutes ces précisions, m'écrit-elle, c'est pour que vous compreniez bien que vous n'avez pas affaire à une oie blanche. Je suis ce qu'on appelle une baiseuse. Du moins, c'est ma légende. Emma ? Elle se les tape tous, au moins une fois ! A vrai dire, rares sont ceux qui me donnent l'ombre d'un plaisir. La plupart du temps, je n'arrive à jouir qu'en me branlant. Quant à ces petites fêtes, c'est surtout une idée de mon mari. C'est son fantasme à lui, qu'on me baise comme une pute. Ce n'est pas le mien. Ces baiseurs-là, je les connais trop, ils sont bien trop de mon monde pour briser mes barrières. »

Ce à quoi elle rêve, c'est de s'encanailler vraiment, pas de faire semblant. En cercle fermé, parmi des gens qu'elle connaît, c'est de la masturbation. Ou alors, ça tourne à la partouze ; ce n'est pas de ça qu'elle a envie, mais de se montrer de façon vulgaire, à des inconnus, à des hommes en proie à la misère sexuelle. Une anthropophagie réciproque, ils se repaissent de sa nudité, elle se nourrit de leur excitation, de cette faim dans leurs yeux.

« Vous me trouvez dégueulasse ? Je le sais que c'est un sale fantasme de bourgeoise friquée. Mais je n'arrive pas à m'en débarrasser. On m'a parlé de clubs échangistes où l'on accepte les

femmes masquées. Qu'en pensez-vous ? »

Voici ce que j'ai écrit à Emma :

« Vous avez l'air de me demander la lune. Et pourtant, rien ne serait plus aisé que de retourner sur les lieux du crime. Pourquoi n'iriez-vous pas carrément dans une de ces baraques ? Pas besoin de porter un masque. Une perruque, un maquillage outrancier, et des tampons de coton qu'on se glisse entre les joues et les gencives pour déformer le visage. Qui diable pourrait vous reconnaître ? Surtout à Pigalle ?

« Votre mari pourrait négocier l'affaire avec le tenancier, on annoncerait une "nouvelle". Vous seriez dans la foule des spectateurs, entourée de vos amis, protégée par eux, comme une pute parmi ses macs. Le tenancier demanderait, comme à radio crochet, autrefois, si dans l'assistance une femme amateur, veut bien faire un bout d'essai. Il réclamerait l'indulgence du public. Votre mari lève le doigt. Vos amis vous poussent vers l'estrade. Imaginez-vous traversant la foule, les jambes molles, au bord de la défaillance. Moitié tirée d'en haut, moitié poussée d'en bas, vous voici "en scène".

« Sans vous laisser le temps de réfléchir, on vous retire le manteau sous lequel vous êtes nue, sexe rasé. Les yeux fixés éperdument sur ceux de votre mari, au premier rang, vous pliez les jarrets pour l'offrande. Et vous gardez la pose, comme la fille d'autrefois. Vous entrez dans sa peau. Vous essayez d'éprouver ce que vous imaginez qu'elle éprouvait. La suite vous regarde. La voiture de location dans laquelle vous êtes venue avec vos amis est garée en double file, juste derrière la baraque. On vous rend votre manteau, vous filez par derrière... »

Jamais, m'a répondu Emma, elle n'oserait, pour le plaisir, se glisser parmi ces filles que la misère pousse à exhiber leurs mornes appas. A supposer même qu'elle trouve le courage de se déguiser en pauvre, sa nudité bien entretenue de bourgeoise qui surveille sa ligne la trahirait immanquablement.

« Et puis, ajoute-t-elle, non sans inconséquence, j'aurais vraiment l'impression d'être une pute. »

« Raison de plus, non ? Pourquoi ne joueriez-vous à en être une ? Alors, devant de parfaits inconnus, recrutés par annonce, après échange de lettres, vous pourriez satisfaire votre fantasme sur rendez-vous, et moyennant finance. Non, non, je ne plaisante pas, vous n'allez quand même pas les payer vous-même ! L'argent permet de garder ses distances, vous ne répondez qu'aux lettres qui correspondent à votre fantasme, vous dites ce que vous consentez à faire : on ne vous touche pas, etc. Et vous partez sans vous être compromise. Comme une fille

qui vient de remplir son contrat. Si vous avez joui, ça ne regarde pas le client. »

C'est prêcher dans le vide, je le sais. Emma est une bourgeoise qui joue à se faire peur. Elle continuera tant que ça l'amusera, parce que c'est sa façon à elle d'avoir du plaisir. En passant à l'acte, elle tuerait, elle aussi, la poule aux œufs d'or. Elle verrait, comme Jeanne, dont j'ai parlé plus haut, que la boîte de Pandore est vide. Cette boîte est une auberge espagnole, on n'y trouve que ce qu'on y a mis.

*
* *

Et par exemple, une paire de chaussures... Et les yeux d'un chausseur... Voici comment grâce à ceux-ci, Gisèle a découvert sa vocation.

Prendre son pied chez un chausseur

« Sur une table de massage, déclare-t-elle, on est à poil, il n'y a pas de surprise réelle si le masseur vous met la main où il n'est pas censé la mettre. Autrement forte est l'excitation qu'on ressent lorsque la chose se passe, ou semble se passer par accident, par étourderie, sans qu'on s'en rende compte, et dans un lieu où il n'est pas question de montrer son sexe. A fortiori si l'exhibition proprement dite se produit devant quelqu'un qui, par sa fonction ou son statut, est incapable de réagir.

Chez un chausseur, par exemple.

Vous avez remarqué comment ça se passe, chez un chausseur ? La cliente est assise, le vendeur accroupi à ses pieds lui essaie la chaussure neuve. S'il lève les yeux, que voit-il ? Les jambes de la dame jusqu'aux genoux, qui sont pudiquement rapprochés l'un de l'autre, et sur lesquels descend l'ourlet de la robe. Mais supposez que le rideau se lève, que les jambes s'écartent et que la cliente ait oublié de mettre sa culotte... Vous voyez le topo ?

« Pour moi, dit Gisèle, la première fois que ça s'est produit, je vous jure que je n'avais aucune arrière-pensée. C'était à Saint-Trop, et j'étais vraiment entrée chez ce chausseur pour m'acheter des sandalettes. On était toute une bande de copains et de copines qui revenions de la plage naturiste de Pampelonne, où nous avions fait de l'intégral toute la journée et comme j'en avais marre de marcher pieds nus sur les petits chemins pierreux et épineux qui vont de la plage au parking, en revenant par Saint-Trop, on est entrés dans un de ces pièges à touristes, et on était toutes là à se marrer, à essayer des tongs

excentriques, des socques grotesques, de ces trucs ignobles qu'on jette à la fin de l'été, kitsch à mourir, avec du strass, qu'on se montrait en pouffant d'une copine à l'autre, en tendant la jambe.

« J'étais donc là, à faire ma petite folle, essayant des choses absolument ahurissantes, on faisait un concours entre filles à qui dégotterait la paire la plus ringarde, quand, tout à coup, je remarque la tronche d'un vendeur qui récupérait par terre les emballages et les paires qu'on ne voulait pas. Il était juste dans l'axe de mon entrecuisse, et comme je tendais ma jambe de côté pour montrer mon cothurne à ma voisine, Liliane, je faisais quasiment le grand écart, si bien qu'il ne pouvait vraiment rien rater. Et quand je dis rien, c'est vraiment rien, parce que je n'avais pas pris la peine, en enfilant ma robe de plage avant de quitter l'établissement de bain, de mettre une culotte.

Vous dire le choc que j'ai eu, vous n'avez pas idée. Comme un coup de poing entre les cuisses, suivi d'une bouffée de chaleur. Eh bien, croyez-vous que j'ai refermé mes cuisses, ce qui est quand même une réaction instinctive chez toute femme qui s'aperçoit qu'on se paie un jeton, pas du tout. J'étais comme paralysée. Je ne mens pas. Incapable de bouger. On pense à mille conneries dans une situation pareille. Je me disais, si je referme les cuisses, il va comprendre que j'ai vu son manège. Et d'autre part... Eh bien, oui, j'avoue, ça m'excitait diablement de lui montrer mon con sans avoir l'air de m'en rendre compte. Je suis incapable de vous dire combien de temps (oh, pas plus de quelques secondes, mais il y a des secondes qui durent des heures) j'ai gardé la position que j'avais. Et pendant tout ce temps, je surveillais mon voyeur par le biais d'un miroir. Comment vous dire, on aurait cru qu'il était filmé au ralenti tant ses gestes, comme ceux de ces animaux qu'on appelle des « paresseux » étaient d'une incroyable lenteur.

Le plus frappant de l'affaire c'est que, moi qui m'étais montrée nue à Pampelonne toute la journée, si bien qu'à la fin, ça ne me titillait même plus quand les mecs lorgnaient ouvertement entre mes cuisses, ici, parce que ça se passait dans un endroit où tout le monde était habillé, et que moi-même, j'avais une jupe, et que sous une jupe, on est censée porter une culotte... c'était tout autre chose. Quelque chose de très sexuel. J'étais là, avec la chatte qui bâillait, et il y avait ce type qui regardait fixement mon vagin et mon clito (que je sentais s'ériger !). Ça me faisait un effet effroyable. D'autant plus que je cherchais à paraître naturelle. Je continuais à papoter, à babiller comme une perruche, à rire de ce rire aigu de femme qui a trop bu (on n'avait pas arrêté de se taper des rosés glacés), et au fond de moi, il y avait ce tremblement, cette fièvre. Et je mouillais, merde. A un point incroyable ! Alors, devinez ce que j'ai fait ? Ce fut plus fort que moi,

après l'avoir bien laissé se rincer l'œil, je me tourne vers le type, comme si je découvrais seulement son existence, et je tends mon pied vers lui, presque à lui toucher l'épaule, et je lui ai demandé :

« Est-ce qu'elle vous plaît ? »

Il est devenu vert, parce que je continuais à tout lui montrer, et que cette fois, il ne pouvait plus ignorer que j'en étais consciente.

« Ma sandalette, bien sûr... pas ma chatte. »

Sans demander son reste, en bégayant qu'elle m'allait très bien, il s'est dépêché de remballer son matériel, en tirant une tronche pas croyable parce que je l'avais pris sur le fait.

« Tu as été vache avec lui, m'a dit Liliane, ma copine, en sortant. Tu crois que le mien ne se payait pas un jeton, lui aussi ? Pense à la vie de ces pauvres mecs, à tripoter tous ces pieds de mémères qui ne sentent pas toujours la lavande... Qu'est-ce que tu en as à fiche de lui montrer ton slip ?

— Mais j'en avais pas, justement. »

J'ai cru qu'elle allait pisser sur le trottoir, tellement elle se gondolait.

Quand je suis rentrée à Paris, de tous mes souvenirs de vacances, c'est un des trucs qui m'a le plus marquée. Alors, un jour, en plein hiver, je me suis dit, et pourquoi pas ? Le tout est d'avoir l'air naturel, un peu fofolle... Et puis avec un collant. Mais j'en ai choisi un très transparent, comme ils font maintenant. Et je suis entrée dans une boutique, boulevard Saint-Denis, j'avais repéré une paire de bottillons qui ne me déplaisaient pas. Le vendeur, un jeunot, avait l'air de s'emmerder à mourir. J'étais bien pomponnée, parfumée, je faisais très chic, je vous assure, je ne suis pas le genre de nénette qui se laisse aborder quand je m'habille comme ça.

J'avais une jupe portefeuille, c'est commode. Normalement, on garde les genoux joints et on se recule dans le siège, le type ne peut voir que vos genoux, à la rigueur, moi, j'avais posé mon sac par terre. Il me met les godasses, je me lève, je fais deux ou trois pas, je me regarde dans la glace en faisant la moue. J'avais demandé une taille trop petite, je lui dis que ça me faisait mal, il me propose un 37 au lieu du 36. Je retourne m'asseoir et j'observe une autre paire qu'il m'avait proposée, j'avais posé ma jambe gauche de l'autre côté du sac... Je ne savais pas encore ce que j'allais faire. A ce moment, une autre cliente est entrée, et la vendeuse est allée lui parler. Pendant qu'elles discutaient leur affaire et que lui me retirait ma chaussure trop petite, j'ai, délibérément, écarté les cuisses en m'avançant bien sur le siège et en me penchant en avant comme pour regarder la pointe du soulier qu'il me mettait. Il n'a pas pu s'en empêcher, il a jeté un regard entre mes cuisses. Et qu'est-ce qu'il a vu : ma chatte, à

travers le collant transparent, car je n'avais pas mis de string.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? je lui demande.

— Elles vous vont très bien...

— Ce n'est pas de ça que je vous parle. Mais de mon collant. Je viens de l'acheter chez Wolford. Tout le monde me dit qu'il est indécent... Vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

J'avais baissé la voix et lui était absolument incapable de parler.

— Vous pouvez regarder, j'aimerais avoir votre avis. Est-ce que c'est vrai qu'on voit mon sexe à travers ?

Les yeux du type ! Manifestement, il n'en croyait pas ses oreilles. Mais comme je lui souriais avec bienveillance, il ne s'est pas fait prier.

— On le voit ou on ne le voit pas ?

— On le voit, madame.

— Comme si je n'avais rien ?

— Pas tout à fait, quand même

— Il est comprimé par les mailles, bien sûr ; ça ne le déforme pas trop ?

Il a secoué la tête.

— On voit vraiment tout ? Les poils, ça je m'en doute. Mais les lèvres, on les voit ?

Hochement affirmatif. Plus rouge que lui, un homard cuit ne l'aurait pas été. J'ai soupiré, en refermant les cuisses.

« Je crois que mon mari a raison ; à en juger par votre tête, ce collant doit vraiment faire pute. Il faudra que je pense à mettre une culotte, dessous, la prochaine fois que j'irai essayer des chaussures. »

Et je suis partie, sans même me retourner. D'en parler m'avait presque autant émoustillée que de le lui exhiber. Mon collant était trempé. J'avais rendez-vous avec mon amant, je ne vous raconte pas dans quel état j'étais, il n'a pas eu besoin de me lécher longtemps.

C'est devenu mon sport favori.

Je choisissais des boutiques où il y avait des vendeurs hommes, je contemplais longuement la vitrine, j'attendais, s'il y avait une vendeuse, qu'elle soit occupée. Et dès que j'étais en face du vendeur, à peine venait-il de me retirer ma chaussure pour m'essayer celle que j'avais choisie, alors qu'il était là, tenant mon pied dans sa main et qu'il m'enfilait, de l'autre main, la chaussure (que je choisissais toujours exprès trop petite), j'écartais largement mon autre cuisse pour lui montrer mon sexe.

Parfois, je portais un collant transparent, mais souvent, je n'avais rien, que des bas qui tiennent aux cuisses, et pas de culotte. Le plus souvent, je ne disais rien, je regardais simplement le visage du vendeur, pétrifié, avec mon pied dans la main : il était pétrifié parce que c'était clair comme de l'eau de roche que je le lui montrais

volontairement. Et même, par un raffinement, il y a eu toute une période où je me rasais pour qu'il voie bien tous les détails. Comme je restais ainsi, immobile, à le fixer, il avait beau savoir que je lui montrais mon con pour qu'il le regarde (c'était flagrant), il ne savait pas trop comment se comporter. Peut-être me prenait-il par une cinglée.

Il finissait par refermer les lanières de mon soulier, alors, je jouais un peu, j'étendais ma jambe en levant le pied comme pour vérifier s'il chaussait bien. Et après lui avoir longuement exhibé ma fente, j'achetais, ou je n'achetais pas ; mais pas un mot n'était prononcé.

Exceptionnellement, je sentais que je pouvais parler ; j'en éprouvais le besoin. Alors, je murmurais pour que seulement le jeunet m'entende, et non pas le patron ou la rombière qui siégeait à la caisse, une ou deux phrases plus ou moins provocatrices du style : « Je crois que j'ai encore oublié de mettre ma culotte, j'espère que le spectacle ne vous a pas déplu. »

Une fois, dans un quartier vraiment très éloigné de celui où j'habite, j'ai poussé le jeu encore plus loin. Je m'étais « préparée » avant. J'avais rasé mon sexe de près, et j'avais passé un rouge à lèvres d'un rose très cru sur les lèvres, sur l'intérieur des lèvres, et autour, j'en avais souligné les contours, comme on le fait quand on se maquille la bouche. Dès que je me suis assise, avant même que le type me touche les pieds, j'ai écarté, mais d'une façon très vulgaire, cette fois, très pouffiasse, mes cuisses et je me suis avancée au bord du siège en m'appuyant bien sur les fesses de façon à ce que la peau me tire en arrière et fasse s'écarter les lèvres, comme une femme qui s'installe sur la cuvette d'un cabinet et qui s'apprête à pisser. Et, là, toute béante, j'ai demandé au type :

« Il vous plaît, mon con ? »

J'ai bien cru qu'il allait avoir une attaque.

« Une autre fois, ça a failli mal tourner, je suis tombée sur un gros connard qui m'a carrément traitée de pute ! »

Il en bafouillait. Je n'ai même pas cherché à la jouer à la dignité offensée ; je suis partie sans demander mon reste, et lui, sur le seuil, continuait à m'insulter. Après cette aventure, il y a un certain type de vendeurs que j'ai systématiquement évité. Les gros sanguins, si vous voyez ce que je veux dire, les beaufs, tout au moins ceux qui ont les yeux qui sortent un peu de la tête. Je me suis cantonnée dans les jeunots.

Et c'est avec l'un d'eux que j'ai connu des plaisirs vraiment très délicats. On peut presque dire que nous avons eu une idylle, une

histoire d'amour platonique. Je dis bien platonique : il allait se branler, après mon départ, et j'en faisais autant rentrée chez moi, mais nous n'avons jamais rien fait d'autre ensemble.

Son commerce se trouvait (c'est la seule exception que j'ai jamais faite) dans la rue même où j'habitais. Et j'avais bien vu que ce garçon était impressionné par moi. Chaque fois que je passais devant sa vitrine, je voyais ses yeux me suivre. Il était seul, dans une sorte de minuscule boutique, à vendre des chaussures absolument ringardes. J'avais repéré l'heure à laquelle sa patronne (qui était peut-être sa mère) allait bouffer au restaurant d'en face. Dès qu'elle sortait, je me pointais chez lui, aussi émue qu'une fille qui va rencontrer un soupirant.

Il avait déjà préparé toute une série de chaussures et je m'asseyais en face de lui. J'ouvrais les cuisses. Rouge comme une pivoine, il prenait doucement mon pied dans sa main, et envoyait des petits coups d'œil sous ma jupe. Il avait des mains très douces, très chaudes, et quand il les posait sur ma cheville, et parfois un peu plus haut, pour refermer les lanières, j'éprouvais une excitation très douce, presque amoureuse, c'était une caresse si timide, si gentille : et il regardait si franchement entre mes cuisses, avec une telle avidité, que j'avais envie de l'embrasser. Le voyant si candide, je me sentais d'autant plus canaille, scélérate. J'aurais aimé qu'il me lèche à travers ma culotte, mais ce n'était pas possible, on aurait pu nous voir de la rue. Car les premières fois, je mettais une culotte. Très transparente, mais quand même. Je graduais mes plaisirs et les siens. De plus en plus transparentes.

Un beau jour, j'ai décidé de ne plus en mettre. Vous ne sauriez croire combien de chaussures, que je n'ai jamais mises, je les offrais à ma bonne, j'ai achetées dans cette boutique minable, rien que pour le plaisir d'écarter mes cuisses pour lui montrer mon vagin pendant qu'il serrait mon pied dans ma main. Je venais là quasiment une fois par semaine. Le jeudi. Il savait que c'était le jeudi, et il savait à quelle heure. L'heure creuse. Il m'attendait comme un amoureux à son rendez-vous. J'avais vraiment l'impression de jouer avec lui comme un chat (ou une chatte, si vous préférez) avec une souris.

Une fois, j'ai demandé qu'il m'essaie une paire de ces bottes d'égoutier, qui montent à mi-cuisses. Et il a touché la peau de ma cuisse pour la première fois. Et là, il a craqué, pour mon plus grand embarras : non, non, il n'a pas tenté un geste inconvenant, tout bêtement, il s'est mis... à pleurer ! Mais à pleurer comme un enfant.

Vous ne pouvez pas savoir comme j'étais embarrassée, comme je me trouvais dégueulasse. Je ne savais pas comment me faire pardonner.

Alors :

« Touche-le, je lui ai dit, allez, je te permets. Je surveille la porte. Mais vas-y. Touche. Prends-le dans ta main. Tu as vu comme il est ouvert ? Tu sais pourquoi il est ouvert comme ça ? C'est parce que tu le regardes. Il a envie que tu le touches. Moi aussi, j'en ai envie. Prends-le, je te le donne. Tu n'as pas envie de mettre ton doigt dans mon trou ? Et mon bouton, tu ne veux pas le toucher ? Non ? Vraiment ? »

Il se contentait de pleurer, sa main sur ma cuisse, ses yeux sur mon con.

Je n'y suis plus jamais retournée. Ni chez lui, ni chez aucun chausseur. Quand je vais chez un chausseur, maintenant, c'est juste pour m'acheter des chaussures. Et je garde mes genoux joints. Parce que, je vais vous dire, je ne suis pas foncièrement salope. Et je me dis que lorsqu'une femme se montre de cette façon à un homme, eh bien, elle prend une sorte d'engagement moral d'aller plus loin. Moi, je prenais mon pied simplement à les faire saliver, parce que je suis une perverse. Mais eux restaient sur leur envie. Je me suis dit que ce n'était pas juste ; ou alors, qu'il fallait que je couche avec eux, ensuite. Et ça, franchement, ça ne me disait rien.

Le sexe est vraiment quelque chose de compliqué, vous ne trouvez pas ? On ne le cache que pour donner aux hommes l'envie de le voir. C'est à ça que se bornent les rapports de coquetterie. Et cette foutue pudeur féminine qui ne demande qu'à être violée (la pudeur, bien sûr, pas la femme).

ET SI NOUS PASSIONS DU CÔTÉ DU VOYEUR

Bon. Et si pour changer nous passions de l'autre côté ? Du côté de celui qui cherche à voir ce que celle que nous venons de quitter cherchait à montrer ? Du côté du voyeur, oui. A première vue, me direz-vous, ils sont faits pour s'entendre, non ? Seulement, voilà, le hasard n'a pas voulu qu'ils se soient rencontrés, et comme je les ai connus moi-même à des époques différentes, je n'ai pu les présenter l'un à l'autre. Il m'arrive souvent de rêver à ce qu'aurait pu donner la conjonction de ces deux personnages que réunissait le même centre d'intérêt : le « pied ». Puisque l'une chassait les sensations fortes chez les chausseurs, et le second en exerçant son métier de pédicure. En fait, pour les deux, le « pied » n'était qu'un intermédiaire, ce n'est pas autour de lui, en tant que tel, que gravitaient leurs fantasmes : mais, là encore, autour du fameux objet que j'aime tant, et auquel tout ce livre est consacré : le con des femmes.

Prendre son pied avec son pédicure

J'étais allé chez un pédicure du quartier, pour un ongle incarné. Il lui avait fallu plusieurs séances pour en venir à bout. C'était un excellent professionnel, très attentif à votre douleur. Doublé d'un bavard intarissable. Apprenant que j'étais pornographe, il m'a ouvert son âme. Devinez ce qu'elle contenait ?

« Au début, comme vous, les femmes viennent ici pour leurs pieds. Mais vous n'avez pas idée de la quantité d'entre elles qui reviennent, leurs pieds traités, pour que je m'occupe de leur chatte. Vous allez croire que je fanfaronne ? Réfléchissez simplement à ceci : s'agenouiller aux pieds d'une femme, comme je le fais, n'est-ce pas la posture rêvée pour l'inciter à s'ouvrir sans crainte ? Celle de l'adorateur devant son idole, d'une part, celle de celui qui prie pour obtenir ce qu'il désire.

« Et simultanément, voyez comme le hasard fait bien les choses : la

position privilégiée du voyeur. Mes yeux se trouvant alors à la hauteur de son sexe. Qu'elle vienne, par mégarde ou à dessein, à ne plus serrer les cuisses et ce n'est plus seulement son cœur qu'elle vous ouvre. Le tout est de trouver la bonne clef. Croyez-moi, rares sont les forteresses qui résistent à un compliment bien placé quand on tient leur pied nu dans ses mains. Le pied des femmes, cher monsieur, est une zone très érogène. Je répète : très érogène.

« J'ai à la disposition des plus hypocrites tout un lot de magazines de grand format qu'elles n'ont qu'à déployer devant leur visage, tandis qu'en leur tenant le pied, je les aide, mine de rien, à bien écarter les cuisses. Le reste coule de source. Vous n'avez pas idée du plaisir que ces garces vous donnent la première fois qu'elles consentent, apparemment plongées dans leur lecture, à vous montrer leur petite culotte. Cette culotte qu'elles arrivent vite, avant de venir se faire limer les durillons, à choisir avec plus de soin que leurs chaussures ! Une fois qu'on en est là, le reste n'est plus qu'une affaire de temps.

« Les pires salopes, ce sont celles de la haute, qui vous font venir à domicile, vous reçoivent au sortir du lit, en nuisette sous un peignoir qui ferme mal. Et qui vous livrent leurs petits petons en prenant leur breakfast. Poussant la gentillesse jusqu'à me fourrer dans la bouche, de temps en temps, comme à un chien d'appartement, un morceau de biscotte beurrée trempée dans leur thé. En oubliant que leurs parties basses prennent les plus grandes libertés avec mes yeux. Je peux vous garantir que j'en ai vu des vertes et des trop mûres. Et même des carrément blettes ; mais pour moi, toutes ont leur charme. Je suis, par nature, enclin à l'éclectisme.

« Ainsi, nous badinons, et parfois en croquant ma biscotte, je leur lèche le bout des doigts, où il est resté de la confiture. N'oubliez surtout pas qu'en même temps, j'ai leur pied dans les mains. Sucrer les doigts d'une femme est très amusant. Surtout les doigts de pied. Une fois qu'on leur a sucé les orteils, on peut leur sucer tout le reste. Et savez-vous quoi, cher ami ? En partant, on me donne un pourboire ! »

Voilà comment j'ai appris que les pédicures font partie du lot de spécialistes à qui les femmes prennent plaisir à montrer ce qu'elles sont censées cacher. Que les pieds sont érogènes, je le savais, et que se les faire tripoter par un homme aux mains douces pouvait donner envie de se faire tripoter d'autres parties du corps, je ne l'ignorais pas non plus. Mais sottement, je n'avais pas pensé que le pédicure pouvait devenir un objet de fantasmes pour les femmes. Je ne tenais pas compte de l'avantage paradoxal que lui donne sa situation sociale inférieure, au sentiment d'impunité qu'elle peut donner à la femme qui le convoque, qui le paye, devant laquelle il s'agenouille. Ce n'est pas vraiment un homme, pour elle, c'est un professionnel, et qui

mieux est, un professionnel appartenant à une espèce subalterne. Avec lequel on n'a pas à se gêner.

Il arrive même que, par un raffinement de perversité, la patiente reçoive son pédicure quand dans la pièce voisine dont la porte est ouverte, s'affaire une boniche, ou même sa fille qui étudie son solfège, son fils qui joue au Nintendo. Si bien qu'on adopte d'emblée un ton confidentiel, ce qui engendre inévitablement une forme de complicité. De là à ce que la complicité devienne érotique... Vous sortez du lit, il y a ce type pas mal de sa personne qui vous pétrit les pieds pour vous décontracter les articulations. Et vous vous chuchotez des frivolités. La situation peut progresser à une allure incroyable. Voulez-vous que je vous masse les mollets ? Je vous sens crispée. La dame, assise, en peignoir, et l'homme, à ses pieds, dans la posture du soupirant. Comment, de l'amour courtois, ne pas passer à la gaudriole ? Vous avez des mains très douces, on sent que vous aimez les femmes. Vous les aimez, non ? Etc.

Et c'est ainsi qu'on les laisse, ces mains, remonter de plus en plus haut.

C'est tout à fait par hasard que Toby (c'était son nom) avait découvert sa vocation. Certes, il était voyeur, qui ne l'est pas ? Mais au début, quand une cliente lui montrait sa chatte, il était naïvement convaincu qu'elle ne s'en rendait pas compte. Et s'il se payait ses jetons à la sournoise, en faisant durer les soins le plus possible, jamais ne lui était venue l'idée qu'il aurait pu aller plus loin. Il lui arrivait toutefois de percevoir comme un zeste d'agacement chez la dame quand les soins étaient finis. Il s'étonnait seulement qu'on le fasse venir pour soigner des pieds qui frôlaient la perfection ; il se contentait donc de « figner », mettant au compte de l'oisiveté de ses riches clientes leur besoin de se faire tripoter les orteils. Et si elles lui montraient accidentellement leur petit buisson ou leur fente glabre, il n'établissait pas encore le lien de cause à effet. Jusqu'au jour où, quittant une cliente qui l'avait convoqué dans un quartier assez éloigné de sa zone habituelle, il tomba nez à nez avec un collègue. Lequel, voyant de quel immeuble il sortait, s'esclaffa comme un bossu.

« Ne me dis pas que tu viens de brouter la mère Michelle ! Alors, comme ça, elle va recruter ses suceurs dans le quatorzième, maintenant ? Tout le treizième et le cinquième ont dû y passer ; un véritable défilé ; moi, j'ai renoncé, à la fin, j'en avais des crampes de la langue. Figure-toi que cette goulue s'en envoie parfois jusqu'à quatre dans la journée. »

La leçon ne fut pas perdue. Comme un aveugle qui retrouve la vue, Toby avait enfin vu clair. Et il mit les bouchées doubles.

En quelques mois, il devint un spécialiste chevronné du sexe de la

femme.

Désireux de m'instruire (on n'en sait jamais trop), je suis devenu un de ses plus fidèles clients. S'il advenait, quand je lui rendais visite à l'improviste, que je croise une de ses clientes dans la salle d'attente, je n'avais même plus besoin de me souvenir des confidences de Toby pour imaginer ce qu'elle cachait sous sa culotte.

— Mon vieux, m'accueillait-t-il, en se baisant le bout des doigts, vous tombez à pic. Vous avez vu la gazelle qui vient de sortir ? Diaphane comme un ange, pas vrai ? Eh bien, regardez cet engin ! »

Il me passait le Polaroid pas encore sec qu'il venait de prendre pour son « dossier », et nous regardions s'y épanouir comme une fleur filmée au ralenti la corolle de la cliente, toute luisante de rosée. Les plus émancipées, ce qu'il m'avait tout d'abord tu, lui laissaient volontiers tirer le portrait de leur entrecuisse pour sa collection personnelle. Qu'est-ce qu'elle risquait, après tout ? Rien n'est plus anonyme qu'un vagin.

« Mon mari, lui disaient-elles, ne le reconnaîtrait pas. Il est vrai qu'il ne le regarde jamais. Il se contente d'y fourrer son pénis quand il veut se débarrasser d'un excès de testostérone. Est-ce qu'on regarde le trou de l'évier ?

— Quel gâchis ! s'indignait Toby (il était sincère, l'animal !) Ah, les maris... triste engeance ! Pour moi, divine petite chose, c'est une merveille que vous cachez là ! Une fleur des tropiques ! »

« Vous ne sauriez croire, m'apprit-il, le nombre de bourgeoises qu'il m'arrive de branler ou de brouter dans une journée. Au bout de la deuxième visite, elles ne me font plus venir que pour ça. Je les prends au saut du lit, elles sentent encore le sommeil. Elles ont les nerfs à fleur de peau, la chair moite.

— S'il vous plaît... masturbez-moi. Ce n'est pas par vice, vous me connaissez, maintenant. Mais j'en ai vraiment besoin. Mon mari ne me touche plus, et moi, j'ai un corps, vous comprenez... Personne n'a jamais touché mon sexe aussi bien que vous.

« Une autre ne témoignera pas de la même candeur. Rien ne sera dit. Tout se fera pas gestes. Du pied que le pédicure n'est pas en train de traiter, elle effleure, sous la blouse blanche, le pénis de l'homme. Et, simultanément, elle ouvre son peignoir. On ne saurait être plus explicite...

Le lascar ne manquait pas de psychologie. Et notamment quand il dépiautait les motivations de ses clientes. Il était mille fois plus intéressant qu'un sexologue : car lui avait la pratique, c'était un manuel (et un lingual, ne pas confondre avec un linguiste), et il s'en

vantait : la connaissance qui vient des doigts, m'assurait-il, l'emportera toujours sur celle qui ne sort que des livres.

Cela dit, il lui avait fallu longtemps pour comprendre les raisons qui les poussaient. Par vice ? Naturellement. Mais selon lui, le vice ne vient qu'en second lieu. Et ce n'est pas non plus de la coquetterie, comme chez celles qui ont de jolis seins, par exemple. C'est même tout le contraire : la plupart des femmes la trouvent laide, cette partie de leur corps qu'elles lui exhibent, elles en ont honte.

Un pédicure, se disent-elles, a dû en voir de toutes les couleurs. Voyons un peu de quel œil il va regarder la mienne. Avec lui, ça n'engage à rien. On lui montre ses ongles incarnés, ses durillons, ses pieds déformés par les chaussures trop petites, ses oignons (je sais, on dit « hallux valgus »). Pourquoi pas sa moule ? Les marquises du Grand Siècle montraient bien leur cul à leur valet. Pour elles, il n'importait pas plus qu'un seau hygiénique.

— Non, non, je n'exagère pas, me disait Toby, je le dis absolument sans la moindre amertume. Un seau hygiénique, vivant, voilà ce que je suis pour ces jolies femmes, un seau hygiénique avec des yeux.

Si vous vous occupez de leur chatte, c'est que vous la trouvez intéressante, non ? Ça les rassure. Car elles ont besoin d'être rassurées, les pauvrettes. Vous ne pouvez pas savoir à quel point ! Quand on est dans leurs petits papiers, elles vous le demandent d'ailleurs de vive voix.

— Alors, elle vous plaît vraiment ? Sincèrement ? Ce n'est pas par politesse que vous me dites ça, etc. ?

Et quand j'en suis venu à les brouter :

— Vous aimez vraiment ça ? C'est vraiment pour le plaisir que vous le faites ?

Sous-entendu, ce n'est pas seulement pour avoir un pourliche ? Et la question finale. Le cœur de la question.

— Toby ? Mon chou, sincèrement ? Vous ne la trouvez pas trop laide, ma vulve ? C'est laid, non ? Ça vous excite parce que vous êtes pervers, mais, comment dire, esthétiquement parlant, c'est laid, non ?

Quasiment toutes sont convaincues d'être affligées à cet endroit d'une sorte d'excroissance anormale, de champignon étranger, d'anomalie. Certaines femmes mariées qui n'avaient pas osé tromper leur mari, craignant de montrer à un étranger l'affreuse chose qui se tapit entre leurs cuisses, se sont servies de moi comme d'un test, à la suite d'une confidence de copine que j'avais traitée, avant de tromper pour la première fois un mari qui les délaisse, croient-elles, parce qu'il n'aime pas leur chatte.

— Regardez, me disent-elles, tous ces petits bouts de viande qui dépassent... et comme mon bouton est gros... on dirait un furoncle ! C'est normal ? Vous qui en avez tant vu, qu'en pensez-vous ? Je n'ose

pas en parler à mon gynéco, mais vous, c'est différent...

— Alors, vraiment, soupirent-elles, quand je suis enfin arrivé à les convaincre que leur chatte est parfaitement comestible (et que je leur en donne la preuve en la leur bouffant comme un vrai cannibale), vous croyez que je peux me montrer à un amant de mon monde (*de son monde ! Qu'est-ce que je vous disais ? Avec moi, ça ne comptait pas*).

— Moi qui ai masturbé des duchesses, que je leur réponds, je peux vous garantir, *chère amie*, que vous n'avez rien à leur envier.

« Cela dit, conclut modestement Toby, je dois quand même avoir un certain talent de bouffeur de chatte, parce que même quand elles prennent finalement un amant « de leur monde », comme elles disent, voire plusieurs, elles finissent toujours par me rappeler, moi, le seau hygiénique à langues, le spécialiste des orteils et du clito. Avec moi, elles savent qu'elles le prendront toujours, leur pied. »

*
* *

Petite remarque en passant

Cette obsession que manifestaient les clientes de Toby, la crainte d'avoir une « vilaine chatte », nombreuses sont les femmes qui en sont victimes. En ce qui me concerne, je pourrais vous citer en exemple telle ou telle de mes partenaires que la nature avait ornées des plus ravissants minous et qui n'en étaient pas moins affligées de ce singulier complexe d'infériorité. J'avais beau leur jurer que leur moule était exquise (et le leur prouver jusqu'à plus soif), elles n'en restaient pas moins intimement convaincues que je leur disais ça par politesse.

Jamais, je dis bien jamais, je n'en ai connu une qui était satisfaite de sa vulve. Elle était toujours trop ceci ou trop cela, toujours trop grosse, ou trop petite, en bec-de-lièvre ou en bouche de chameau, bref, affectée d'un défaut quand ce n'était pas d'une difformité. Toutes avaient un « contentieux » avec leur organe. Si bien que je finis par croire que c'est un travers féminin universel.

Combien, si délurées qu'elles jouent à l'être, ont des réticences à se laisser lécher. Craignant qu'on ne le leur propose que par politesse, ou qu'on ne soit atteint d'une sorte de tare. Soit qu'elles surévaluent ce qu'elles prennent pour un excès de « gentillesse » ou, au contraire, s'indignent d'une perversité peu ragoûtante. Un vieux dégueulasse qui aime lécher les orifices des filles : il faut vraiment avoir l'esprit tordu.

Un autre exemple paraît démentir ce que je viens de dire : une de mes amies ne cessait pas d'exhiber son sexe. A la plage ou ailleurs. Tout prétexte lui était bon. Si bien que j'en avais déduit qu'elle en était

particulièrement fière. Eh bien, c'était tout le contraire, elle aussi, je finis par lui en extirper la confiance, était atteinte du complexe de la « vilaine chatte anormale » dont sont affectées tant d'adolescentes. C'est par masochisme qu'elle s'exhibait, besoin de scandaliser, voire d'horrifier l'homme à qui elle se montrait en lui exposant la laideur bestiale de l'objet qu'il convoitait (alors, c'est cette infâme chose qui vous intéresse ?), ordure qu'elle lui jetait au nez, comme à un chien, ou une injure d'une grossièreté inouïe qu'elle lui aurait crachée.

Ce qui entraînait de sa part un certain mépris pour l'amateur pervers de ce vilain morceau de viande. Et la poussait à changer d'amant comme de chemise, dans l'espoir toujours déçu d'en trouver un qui aurait le courage de lui dire enfin la vérité : à savoir que ce bout de barbaque poilue était hideux, mais qu'on ne pouvait pas s'en passer.

Paradoxalement, elle était affreusement mortifiée quand on lui demandait la permission de l'enculer. Mais qu'on puisse préférer à son vagin le trou qui chie, tout en la révoltant, la confirmait dans ses craintes.

L'ART DE LA BRANLETTE

« C'est le côté noir de ma vie. »
Joë Bousquet (Traduit du silence)

« Je suis si peu de chose, écrivait Joë Bousquet, qu'une obsession me fait son prisonnier (...) Un souci d'hygiène m'oblige à faire avec ces obsessions de purs et simples souvenirs. (...) C'est le côté noir de ma vie. Il y a des actes que je commets pour ne plus avoir envie de les commettre. Je purge mes pensées. »

Conception coupable (chrétienne) du plaisir ; au contraire, le branleur hédoniste, s'il commet ces actes, ce n'est pas pour se purger de son envie de les commettre, mais pour en tirer le plus de plaisir possible : il faut donc que l'obsession persiste, qu'elle ne soit pas réduite à l'état de pur et simple souvenir, auquel cas lui serait ôté tout son pouvoir, ce qui est la dernière chose que souhaite le branleur ; s'il se branle, c'est pour jouir de ses obsessions, pas pour s'en débarrasser. Car alors, il ne lui resterait que l'attente vide de leur retour.

Quant aux dames, il s'agit au contraire d'un des côtés les plus roses de leur vie. Et ce n'est certes pas un souci d'hygiène qui les pousse aux gestes censés faire de leurs obsessions (nous dirions, nous, de leurs fantasmes) de simples souvenirs ; loin de là ; elles ne souhaitent qu'une chose, que jamais ces obsessions ne perdent leur pouvoir. Quant à ces « actes » qu'elles commettent, ce n'est certes pas pour s'ôter l'envie de les répéter. S'y complaire le plus longtemps et le plus souvent possible est leur vœu le plus cher. (Dirais-je le plus « chair » ?) N'est-ce pas en effet une des rares joies qu'elle s'accorde, leur chair ? Loin de vouloir purger leurs pensées salaces, elles s'adonnent sans scrupule aux plaisirs qu'elles leur suggèrent, s'y vautrant à loisir pour en jouir tout leur soûl.

Avant d'aller plus loin, je voudrais ouvrir une parenthèse : puisqu'il est question des fantasmes de femme, il faut bien dire quelques mots de leur masturbation, non ? Avoir des fantasmes sans s'en servir ne rimerait à rien. En cela, nos compagnes ne sont guère différentes de nous ; pour elles

comme pour nous, la branlette reste encore la façon la plus expéditive de jouir physiquement de l'imaginaire.

*
* *

Jeux de collégiennes

Les raisons des caresses solitaires étant supposées connues (frustration sexuelle, solitude, etc.), nous allons passer en revue leurs plus courantes occurrences. Quand et où les femmes se branlent-elles ? Viennent en tête le lit, la baignoire, et les W.-C. Il est rare qu'une femme ne se masturbe pas dans sa baignoire. Aux chiottes, il s'agit généralement d'une branlette hâtive, après avoir pissé. Mais quelques raffinées utilisent leur urine comme un adjuvant. Elles se retiennent le plus longtemps possible, si bien que la satisfaction aiguë d'une envie longtemps différée accompagne le plaisir procuré par des attouchements rapides. Le jet peut être plus ou moins puissant, et même utilisé pour épicer l'acte sexuel solitaire proprement dit : la femme se badigeonnant le sexe de son urine tout en pissant.

L'endroit favori du plaisir solitaire demeure néanmoins le lit. Ne disons rien des femmes seules, pour elles, la chose va de soi, presque tous les soirs, avant de s'endormir, une rapide branlette apporte la sérénité nécessaire au relâchement du sommeil. Elles se branlent parce qu'elles n'ont pas d'hommes. Mais les femmes mariées ne se branlent pas moins. Au moins une sur deux (à en croire une enquête récente) se branle régulièrement au lit, près du mari qui dort, après un rapport sexuel trop hâtif, insatisfaisant, pour terminer l'ouvrage mal fait ou carrément à sa place.

Autre lieu, pour les oisives, les femmes d'appartement : le canapé ; surtout l'après-midi, en hiver. Toutes ces branlettes sont solitaires et clandestines (effectuées en cachette du mari ronfleur). Nous les distinguerons donc des branlettes avec partenaires mâles actifs qui ne sont plus à proprement parler des « branlettes. »

Nous classerons pourtant dans la rubrique masturbation les branlettes entre copines. (Quand il ne s'agit pas de lesbiennes, auquel cas, là encore, on ne peut plus parler carrément de branlettes.) Mais nombre de femmes, habitudes qu'elles ont gardées du collège ou du pensionnat, se masturbent en compagnie d'une amie. Chacune pour soi, le plus souvent, mais il peut y avoir des exceptions sans pour autant qu'on tombe dans le saphisme.

Je sais. La nuance est assez subtile. D'aucuns la trouveront byzantine. Disons que pour ces femmes, la branlette à deux n'est pas une fin en soi, mais seulement un palliatif auquel elles ont recours faute de mieux. Tandis que chez les lesbiennes, il s'agit d'un choix existentiel. Les lesbiennes ne se branlent pas parce qu'elles n'ont pas un homme à se mettre dans le vagin,

mais parce qu'elles préfèrent les femmes. Quant à celles qui le font entre copines, elles peuvent se branler en regardant une cassette porno. Chacune se branlant pour soi. Ou alors, l'une en face de l'autre, chacune servant de miroir à sa copine, montre à l'autre comment elle se branle. Et l'autre essayant à son tour pour voir si ça marche aussi chez elle.

Elles sont là, à bavarder, à lire des journaux. Les enfants sont à l'école. On papote. Des amours des filles qu'elles connaissent. Et l'on y vient :

« Et ton cul à toi, à propos, comment va-t-il ? »

— « Bof. Toujours pareil. »

— « Et si on se branlait un peu ? J'ai envie, pas toi ? »

On se déculotte. On donne un tour de clé à la porte. Et on commence, doucement, en papotant. Histoire de faire quelque chose de ses doigts en parlant. Les premiers temps, par une sorte de timidité, elles évitent de se regarder, leurs voix baissent, elles chuchotent à peine, et quand l'une d'elles s'y risque, le son des mots obscènes qu'elle emploie les envoûte... Après la séance, surtout si elle a été longue, elles ont la démarche incertaine, comme si elles avaient bu. Mais elles s'aguerriront vite. Et chacune insistera, au contraire, pour savoir comment l'autre s'y prend.

Car chaque femme, je l'ai dit, a sa technique. Et par exemple, l'une commencera, tout en bavardant, à caresser machinalement ses petites lèvres, du bout des doigts, pendant que la seconde s'excite en effleurant simplement ses aines, au bord des poils. Jusqu'à ce que, sans qu'elle se soit encore touché le sexe, le haut des lèvres s'entrouvre pour laisser pointer son bouton. Alors, d'un doigt, elle tire la peau de son aine pour que la faille achève de s'ouvrir en révélant les nymphes ; les yeux fixés sur son sexe, elle attend de voir se déplisser d'elles-mêmes les muqueuses et qu'apparaisse la chair du sillon et du vagin, d'un rouge plus soutenu, plus cru, qui est déjà luisante d'une fine mouillure transparente. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle daignera insinuer un doigt prudent dans cette chair compliquée, qui offre à sa curiosité, comme si elle la découvrait pour la première fois, toutes sortes de replis gras, de sinuosités, d'aspérités. Ces « timides » sont en réalité les plus vicieuses, qui paraissent chaque fois se masturber pour la première fois de leur vie.

Plus expéditive, sa copine, celle qui se frôlait les petites lèvres, passe à la phase suivante en plaquant le tranchant de ses mains de chaque côté de sa motte, elle s'ouvre de haut en bas. Lissant ses poils sur les aines, elle écarte à son tour, mais franchement, les grandes lèvres pour dévoiler entièrement la fente et le clitoris. Elle ouvre tellement sa chatte qu'on a l'impression qu'elle va s'éventrer...

Sans être lesbiennes pour autant, je le répète, elles en viennent vite

à se prêter l'une à l'autre une main secourable. Parce que c'est moins ennuyeux, moins démoralisant, que de se le faire toute seule. On raconte les scènes de cul qu'on a vécues et on branle en même temps sa copine pendant qu'elle vous rend la politesse. Ou alors, l'une lit à haute voix un bouquin porno, pour que l'autre la masturbe. Si elle a envie d'être branlée elle-même, elle le fait comprendre par son attitude. En écartant les cuisses, par exemple. Ou elle le demande carrément. A ce stade, elles ne se gênent plus. Chacune son tour branle l'autre. Elles regardent des cassettes et se branlent, d'abord chacune pour soi, puis chacune fait à l'autre ce qu'elle a envie que l'autre lui fasse. Ce qui les amène vite à se branler l'une l'autre simultanément, mais toujours pour le plaisir qu'elles éprouvent à se faire branler, pas, comme des lesbiennes, pour celui qu'elles pourraient avoir à toucher le sexe de leur copine. Ces séances peuvent d'ailleurs s'interrompre brusquement dès qu'une des amies a trouvé un amant.

*
* *

Comment se toucher

A ce stade, nous n'en sommes encore qu'aux plaisirs que les femmes se procurent avec leurs doigts. Quant aux attouchements eux-mêmes, il en existe presque autant d'espèces que de femmes. Je n'ai jamais vu deux femmes se branler de la même façon. Il y a les frôleuses (qui ne frôlent que leurs poils, de droite à gauche, très vite), les chatouilleuses, les pinceuses, les titilleuses, les frotteuses, les tapoteuses, les pénétrantes, les « exploratrices », les simultanéistes qui utilisent deux ou trois procédés en même temps, par exemple celles qui se tapotent doucement sur le clito tout en le pinçant de l'autre main entre deux doigts, alternant ou conjuguant les pinçons, les tapotements, ou encore celles qui se fourrent l'index dans l'anus, le majeur dans le vagin, et se servent de leur pouce pour comprimer leur clitoris.

Elles appuient dessus comme sur un bouton de sonnette, pendant que les doigts coulisent et tournent dans le vagin et l'anus. Ou alors, exercent un mouvement de piston tandis que le pouce balaie latéralement comme un essuie-glace de voiture, les petites lèvres, le méat urinaire et le clitoris. Mais qu'importe : pinceuses, pianoteuses, ouvreuses, frôleuses, frotteuses, tapoteuses, tripoteuses, pénétrantes, farfouilleuses, grattouilleuses et autres branleuses, la grande majorité de nos compagnes, comme nous, se servent de leurs mains.

Passons maintenant à celles qui utilisent autre chose. Par exemple, le pommeau de la douche (eau brûlante ou glacée, jet très doux ou très puissant), le manche de leur brosse à cheveux, ou les instruments habituels (matériel de sex-shop : godes, vibros, boules japonaises, ou ces petits tabourets qu'on commence à voir au centre desquels s'érige un pal d'une vingtaine de centimètres). Ou même des ustensiles de cuisine, des pinceaux à aquarelle, que sais-je... Il ne manque pas à la maison d'objets qu'on peut détourner à des fins érotiques. Je ne me donnerai pas ici (n'étant pas encyclopédiste) la peine d'en dresser le catalogue. J'ai préféré sélectionner pour vous quelques recettes qui m'ont paru plus ingénieuses, que je vais vous décrire maintenant.

*
* *

La culotte frotti-frotta

Tout d'abord, les branleuses à culotte. Elles choisissent des strings trop petits d'une ou deux tailles, qu'elles mettent devant derrière, de façon que le cordon qui passe normalement entre les fesses s'insère entre les lèvres de la vulve. Vous devinez aisément ce qui en résulte quand la femme marche, quand elle s'assoit, etc. Disons que cette masturbation du type « agacement latent » est essentiellement « apéritive ». La plupart des femmes qui s'y adonnent n'y ont recours que pour se mettre dans l'état de réceptivité voulue, avant de se rendre à un rendez-vous amoureux.

On obtient un résultat nettement plus « agressif » en collant à l'intérieur de la culotte des protège-slips adhésifs sur lesquels on aura fixé dans le sens de la fente vulvaire, une bande velcro. Si ce traitement paraît trop barbare pour celles qui ont les muqueuses sensibles, un simple morceau de ficelle assez épaisse fera l'affaire. On tire bien la culotte vers le haut, de façon qu'à chaque pas la ficelle exerce sur le sillon muqueux un frottement régulier plus ou moins agaçant en fonction de sa texture et de son calibre.

Soit dit en passant, ce procédé de frottement par va-et-vient dans la fente vulvaire et sur la région clitoridienne est la source de la plupart des astuces inventées par les bricoleuses de la libido.

*
* *

Le fil à couper la motte

Le « fil à couper la motte » est le plus connu de ces petits « trucs » à jouir par frottement. C'est un perfectionnement du précédent. La branleuse emploie un morceau de fil (fil à coudre, coton perlé) qu'elle colle avec du sparadrap sur son ventre. Le fil descend verticalement jusqu'au sexe, dans lequel il s'insère de façon à « scier » la fente (ou « couper la motte »). Après avoir coupé le clito en deux, il scinde la corolle du vagin et remonte par-derrière en empruntant la raie fessière ; un autre morceau de sparadrap fixe l'extrémité arrière du fil au creux des reins. La femme peut vaquer à ses affaires, à chaque mouvement le fil lui « coupe la motte » et lui scie le clitoris d'une façon plus ou moins pénétrante et douloureuse au gré de sa tension.

Variante plus chiadée : au lieu d'être collé au creux des reins, le fil est attaché à un bouchon de bouteille de champagne préalablement oint de pommade Vicks. (Pommade mentholée très forte qui produit une fraîcheur démentielle dans l'anus ou le vagin.) On introduit d'abord la partie grosse du bouchon de façon que, comme un gland de pénis, elle se trouve logée au fond. Le vagin ou l'anus ne peuvent pas l'expulser, même en se contractant, du fait que le champignon est dedans. On ne peut l'extirper qu'en tirant sur le fil. Pour se masturber au lit, il suffit de rentrer le ventre puis de le relâcher, la friction qui en résulte scie le clito, et quand il est gonflé, ça devient assez vite douloureux.

Quand la femme est debout, cet appareillage l'incite malgré elle à se tenir un peu voûtée, pour atténuer la tension du fil. Dès qu'elle se redresse, il raidit à nouveau et « tranche » dans le vif, déclenchant des éclairs d'agacement et des ondes de jouissance, qui, à force de se répéter, finissent par engendrer un prurit qui devient vite obsessionnel. En société, à l'insu de tous, il suffit à la branleuse ainsi équipée de comprimer son anus comme pour avaler un étron sur le point de sortir, la contraction du sphincter fait remonter le bouchon dans le rectum et le fil, se tendant dans la fente, cisaille le clitoris comme la lame d'un couteau qui coupe une fraise en deux. La jouissance est provoquée par l'exaspération de ce sciage clitoridien et par les mouvements de va-et-vient du bouchon dans le rectum, évoquant ceux d'une sodomie simultanée.

*

* *

La corde à sauter

On nage dans des eaux voisines en pratiquant la technique de « la corde à sauter ». Matériel : une cordelette, comme celles dont les fillettes se servent pour sauter vraiment à la corde, un morceau d'élastique large et solide, un anneau de trousseau de clefs et un collier de chien en cuir, si possible orné de grelots. Huiler la partie de la corde qui sera en contact avec le sexe (c'est plus prudent pour éviter un échauffement excessif). Attacher un bout de la corde au ruban élastique qui est lui-même noué au collier de chien (derrière le cou). Fixer l'anneau du trousseau de clefs devant, comme une médaille. La cordelette, attachée au niveau des omoplates au ruban élastique, descend le long de la colonne vertébrale, passe entre les fesses, remonte par-devant après s'être insérée entre les lèvres de la vulve, et passe dans l'anneau du trousseau de clefs, avant de redescendre jusqu'à la hauteur approximative de la taille, de façon qu'on n'ait qu'un geste de faible amplitude à effectuer pour la saisir. La femme se masturbe en tirant par petites saccades régulières sur la corde, comme pour faire sonner une clochette, en laissant l'élastique la faire revenir en arrière.

On peut nouer la corde sur elle-même, comme une corde à nœuds de gymnase, tout au long de la partie qui est en contact avec la fente vulvaire. Les nodosités exercent des pressions plus fortes suivies du glissement de la portion de corde lisse qui les sépare. On me dit que c'est « affreusement efficace ». D'autant plus qu'on peut terminer la série d'indurations par un double nœud qu'on laisse pendant un certain laps de temps en contact avec le clitoris. Alors, au lieu de tirailler sur la cordelette, comme elle est alors tendue au maximum, on la fait « agir » par une sorte de tremblement de la main, un vibrato qui se communique au clitoris écrasé par le nœud. On m'assure que ça peut conduire à une excitation quasi pathologique, un état d'hyperesthésie proche de l'hystérie. L'orgasme, quand il se produit, déclenche souvent un fou rire nerveux qui se transforme vite en crise de larmes. Ensuite, au lieu de se sentir vidée par la jouissance, on se sent « vide », ce qui est tout autre chose, et on éprouve un besoin maladif de combler ce vide.

Alors, on passe à la seconde phase : l'introduction d'un pénis, si on a un homme sous la main, ou celle d'un gode (surtout pas d'un vibromasseur, malheureuse, vous êtes déjà suffisamment énervée, non, un bon gros gode hérissé de nodules comme un concombre) de fort calibre pour bien vous dilater, avec lequel vous vous ramenez en profondeur pour bien combler le manque révélé par votre orgasme artificiel. L'orgasme obtenu ainsi sera dit « vaginal », mais sera en réalité cérébral. Il vous laissera dans un état de fatigue extrême ; un bain chaud, très parfumé, accompagné de deux ou trois verres de porto, est alors conseillé.

L'avantage de ce procédé, c'est qu'il peut être utilisé à deux. Entre copines. Dans ce cas, on inverse le collier, et la copine tire par derrière, sans prévenir, tout en vous tiraillant les bouts des seins, en les faisant rouler entre ses doigts. Vous (la branlée), vous êtes debout ou assise. Elle peut aussi tirer de face sur le cordon de façon à voir votre visage et régler ses mouvements sur vos grimaces. En outre, vous pouvez lui rendre la politesse, dans ce cas, double matériel : vous agissez soit par représailles, pour lui faire mal quand elle vous fait mal, soit, au contraire, pour obtenir qu'elle vous fasse subir exactement les mêmes pressions. Si bien que vous vous branlez en quelque sorte par procuration. A deux, l'avantage, après vous être bien irritées, c'est qu'au lieu de vous pommader, vous pourrez vous lécher mutuellement le sexe (même si vous n'êtes pas lesbienne), en produisant beaucoup de salive, pour apaiser l'inflammation due aux frottements répétés de la corde. Essayez néanmoins de modérer votre ardeur, pour ne pas vous mettre les muqueuses à vif.

Petite parenthèse d'ordre général : dans la branlette à deux, vous faites sur l'autre fille ce que vous avez envie qu'elle vous fasse. Il s'agit d'un échange de bons procédés. Si vous êtes maso, vous pouvez le transformer en échange de *mauvais procédés* : vous pincez les bouts des seins, vous y enfoncez les ongles, vous tirez sur le clitoris en y plantant les ongles, etc. L'excès de vos propres souffrances vous guidera, vous retenant d'aller aussi loin que vous y pousserait votre cruauté, puisque vous ressentirez à peu de chose près les mêmes sensations.

Remarque amusante : vous pouvez vraiment « sauter à la corde ». Avec une autre corde, s'entend. Dans ce cas, la masturbation est la conséquence des sautillements sur place. Il n'est pas utile de mettre dans la confidence les filles en compagnie desquelles vous vous livrez à cet exercice. Le problème, c'est que vous mouillerez abondamment, votre sexe exsudant un mucus aussi épais et aussi abondant que la bave des chevaux qui mousse autour des mors. Elle risque de dégouliner le long de vos cuisses et de trahir votre secret.

*
* *

Le vélo rhinocéros

Ce procédé mériterait d'être breveté au concours Lépine (calembour tout à fait fortuit). Matériel : un vélo d'appartement à selle coulissante réglable. Une selle de rechange. Une patère de portemanteau, une

paire de gants à vaisselle, du modèle dont la face est hérissée de croisillons en reliefs, ou de petits picots. Découper tous les doigts des gants. A l'aide d'une colle extraforte (du type Araldite, qui peut fixer du bois sur cuir ou sur une matière plastique), vous associez la partie large de la patère à deux éponges à vaisselle plates. Collez ensuite ces éponges sur la selle de rechange du vélo, à l'emplacement approximatif où elle est en contact avec le vagin et l'anus, quand vous pédalez. Vous avez donc la partie large collée sur les éponges, et la tige de bois dressé à la verticale. Vous gantez ce pal d'un premier doigt de gant à vaisselle, au fond duquel vous aurez tassé à l'aide d'un manche de couteau des petits dés découpés dans une autre éponge, de façon à former un tampon terminal élastique qui couronnera l'extrémité du pal, pour en atténuer la dureté. Collez ensuite le bas du doigt sur la base de la tige de bois. Après quoi, vous enfilerez par strates successives les autres doigts de gant que vous avez découpés – en jouant sur leur élasticité, en réservant les plus larges, les pouces, pour la fin. Vous fixez chaque fois avec de l'Araldite la partie inférieure à la base du pal. Dernier perfectionnement : sur la partie de la patère avec laquelle vos fesses et le haut du dessous de vos cuisses seront en contact quand vous vous serez assise sur la selle, après avoir introduit la tige caoutchoutée dans votre anus ou votre vagin, n'oubliez pas de tapisser le bois d'un petit coussinet élastique circulaire. Cela vous évitera des ampoules mal placées.

Le fonctionnement de l'engin est facile à comprendre : assise sur la selle après avoir englouti le pal dans l'orifice de votre choix, vous calez vos fesses sur la selle. Il ne vous reste plus qu'à pédaler en réglant avec la manette de contrôle l'intensité de l'effort musculaire à fournir. Les contractions de vos sphincters et les contorsions de votre fessier sur la selle qui accompagnent les mouvements de vos jambes produiront l'effet voulu. A vous de les régler, de les doser, de les varier, de les graduer en fonction de vos besoins. Les sensations que vous éprouverez ne seront pas très différentes de celles que vous auriez si vous baisiez, en lui tournant le dos, avec un homme couché sous vous, *tout en faisant du vélo*. Vous pouvez naturellement, en appuyant alternativement sur les pédales, vous soulever de la selle et vous laisser retomber dessus pour engloutir la tige plus ou moins violemment. Un raffinement vicieux consiste à coller sur la base du coussinet élastique qui entoure la tige pénienne des aspérités plus ou moins grosses de façon à vous frotter dessus les lèvres du sexe, les nymphes et le clitoris. C'est un peu compliqué, mais il paraît que cette gymnastique donne parfois des résultats surprenants.

On peut la combiner avec celles du fil à couper la motte ou même de la corde à sauter. Dans ce cas, la cordelette qui scie la fente

vulvaire peut être attachée à la base du faux pénis. L'élastique qui relie la cordelette au collier est alors fixé devant. Plus besoin d'anneau où faire coulisser la corde : l'étirement et la contraction de l'élastique suffiront à déclencher le va-et-vient de la cordelette. Vous combinerez ainsi une masturbation vaginale (ou anale) avec une masturbation clitoridienne produite par le frottement régulier de la cordelette correspondant aux mouvements des jambes.

Pour les vraies ravagées, on peut fixer sur la selle deux pénis, on appelle alors cette variante : rhinocéros. Un pénis va dans l'anus, l'autre dans le vagin.

Si vous êtes maso et qu'une copine vous assiste (ou un amant, pourquoi pas, certains ont l'esprit large), ils peuvent, comme si vous étiez un galérien du vélo d'appartement, vous obliger à pédaler de plus en plus vite en vous flagellant la croupe avec un martinet ou une ceinture, voire avec une badine ou un mince roseau. Le martinet offre l'avantage que lorsque vous lâchez le guidon et pédalez debout, les bras noués derrière le dos, votre complice (ou bourreau) peut vous fouetter alternativement les fesses et les seins.

Si votre complice est un homme, il lui sera loisible à un moment donné, en fonction de sa propre excitation, de vous demander de vous soulever de la selle et de vous libérer de votre pal, pour lui offrir l'orifice de son choix, dans lequel il n'aura plus qu'à plonger son pénis. Si le pal est dans votre vagin, vous pouvez vous contenter de vous incliner vers l'avant du vélo en rehaussant la croupe, comme un sprinter avant la ligne d'arrivée pour lui donner votre anus. Il vous enculera alors encore empalée, mais à ce stade, vous devrez cesser de pédaler pour ne pas lui heurter les tibias avec les pédales. Cette pénétration anale ou vaginale ne se produit généralement qu'au moment où vous êtes au bord de l'orgasme et marque la fin de l'exercice. Je déconseille de faire cette gymnastique le matin ; le soir est mieux indiqué, vu la fatigue tant musculaire que sexuelle qui en résulte. Ensuite, bain chaud, Martini-gin, jaunes d'œufs battus dans du porto, Mozart, Modern Jazz Quartet, cannabis, etc.

N'oubliez surtout pas après usage de retirer la selle de rechange pour la remplacer par la normale. Les visiteurs qui ne sont pas admis dans vos cuisines sexuelles (voisins, parents, releveurs de compteurs d'EDF, femme de ménage) pourraient se poser (et vous poser) des questions embarrassantes. L'alibi du traitement rééducateur contre la constipation risquerait de les laisser sceptiques.

Une monitrice de body-building m'a parlé d'un détournement analogue effectué sur un cyclorameur. Dans ce cas, la selle du cyclorameur se déplaçant le long d'un rail d'avant en arrière, la masturbation est produite par les tractions de vos bras sur les rames.

Je m'arrêterai là, en admettant modestement qu'il n'y a rien d'exhaustif dans la liste ci-dessus : l'ingéniosité de nos compagnes et leur perversité ne connaissant pas de limites. Tout ustensile (de cuisine ou autre) est susceptible d'être « détourné » et bricolé de façons multiples. Un des plus connus (employé autrefois par les vieilles filles) est l'œuf à reprendre les chaussettes. Je vous laisse imaginer les sensations de ponte et d'engloutissement répétées qu'elles pouvaient en tirer. Tout en faisant sagement leur dentelle en compagnie d'une parente ou d'une amie innocente. Enfin, on m'assure que quelques rares audacieuses utilisent de vrais vélos. Sur lesquels elles pédalent en ville, cul nu sous leur jupe, empalées « jusqu'à l'os ». Les plus vicelardes n'hésitant pas à porter des caleçons de cycliste fluorescents fendus discrètement à l'emplacement du vagin.

QUAND LES FEMMES PRENNENT LE DESSUS

Faisons le point. Dans les textes qu'on vient de lire, ce qui incite les femmes à se branler ce sont les fantasmes où elles sont la proie des hommes ; ce qui titille leur libido, c'est d'être convoitées par les hommes ; ce ne sont pas eux, les hommes, en tant que tels, mais leur désir d'elles ; de savoir qu'elles ont ce qu'ils n'ont pas, ces excès de chair, ce trou obscur, qu'ils sont obsédés par le désir de « posséder ». Néanmoins, de même que nous nous amusons avec leur cul ou leur con, il en est parmi elles dont le fantasme est de jouer avec notre queue, laquelle, de simple ustensile, devient objet de désir.

Quand elle est elle-même objet de désir, la femme est passive, on la « consomme ». Même quand sa « soumission » est volontaire, quand elle en édicte les règles, c'est toujours elle en définitive qui « l'a dans le cul », qui « se fait posséder ». Qu'elle prenne son pied ne change rien à l'affaire, elle est doublement « baisée » (enfilée et couillonnée). En renversant le schéma, c'est le mec (ou sa queue) qui se font « posséder », nous retrouvons la même ambivalence, la femme « jouit » d'un objet qu'elle tourne en dérision par l'usage même qu'elle en fait. C'est elle, maintenant, qui baise doublement l'homme, elle, qui le « possède » en le ridiculisant.

Le pénis s'y prête à merveille, ses alternances de morgue et de veulerie nourriront mille jeux où s'épancheront le désir de soumission de la « femelle » et sa soif de revanche. Le faire durcir quand il est mou, le ramollir quand il est dur en constitueront la trame.

Rappelons que dans la plupart des bouquins pornos et des films X, ce sont quasiment toujours les femmes qui servent de jouets aux hommes. Poupées gonflables vivantes, ils se les passent de main en main, elles se plient à toutes leurs fantaisies. Ce schéma machiste s'explique par le fait que la plupart des auteurs de pornos et quasiment tous les réalisateurs de X appartiennent au sexe (dit) fort. Il est loin de refléter la réalité. Sans être pour autant « féministes », beaucoup de femmes refusent de s'y conformer et ne rêvent que d'amants toutous. Je ne parle pas des « maîtresses » professionnelles (ces commerçantes), mais des femmes qu'on croise dans la rue ou dans les supermarchés, qui ont l'air de rien et n'arborent aucune

panoplie de cuir ou de skai.

On m'objectera que ce besoin de réduire l'homme à l'impuissance (physique, pas sexuelle, cela va de soi – disons, de le mettre hors d'état de nuire) est la preuve que les femmes, intérieurement, ont peur de lui, de son sexe, de la pénétration, etc. C'est bien possible. Mais la réciproque ne l'est pas moins. Tous ces dominateurs qui aiment ligoter les femmes comme des poulets farcis n'avouent-ils pas implicitement la même peur du corps de l'autre ? Du sexe de l'autre ? De ce trou insatiable ?

Voici donc maintenant quelques fantasmes de femmes aimant domestiquer les messieurs. Vous pourrez constater qu'ils ne sont pas moins tordus que ceux des messieurs aimant saucissonner les dames.

*
* *

Le cousin sucette

Dès leur plus tendre enfance, Angélique (jamais prénom ne fut plus trompeur) avait « dominé » son cousin. De caractère veule, il se soumettait à tous ses caprices. C'est sur lui qu'elle s'était initiée à la différence des sexes. Plus tard, quand ses seins avaient pointé, elle prit l'habitude de les lui faire sucer parce qu'une copine lui avait fait croire que ça les ferait grossir plus vite. Pendant qu'il la tétait, elle jouait avec son pénis, particulièrement avec le gland, qu'il avait très sensible et qu'elle s'évertuait à exacerber.

En revanche, à l'apparition de ses premiers poils pubiens, jugeant cette parure disgracieuse, elle chargea son cousin de l'en débarrasser. Chaque fois qu'il lui en extirpait un, sous prétexte qu'il lui faisait mal, elle le punissait en lui pinçant le pénis. C'est au cours d'une de ces séances qu'il éjacula pour la première fois et que leurs amusements changèrent de nature. Si elle consentait toujours à lui exhiber son propre sexe, qu'elle avait renoncé à épiler, désormais l'objet central de leurs jeux était le pénis dont elle avait fait son « poupon ».

Aussitôt qu'elle en manifestait le désir, son cousin la laissait en disposer. Pour varier leurs plaisirs, elle inventait tous les jours de nouveaux attouchements, maquillait le poupon, lui dessinait des yeux, une bouche, lui colorait le capuchon, elle lui tricota même une petite laine très serrée, une sorte de chaussette percée dont seul le gland dépassait. Inlassablement, elle jouait à lui faire dresser la tête, à « tirer la langue », ne se privant pas de le punir quand il « bavait » trop. Un jour, c'était son « petit chaperon rouge » (qu'elle, la louve, croquait à belles dents), un autre jour, le prépuce coloré en bleu, son « vilain petit Schtroumpf vicieux ». Après quoi, pour que les parents ne se

doutent de rien, il fallait débarrasser l'acteur de sa tenue de scène, le savonner, le shampouiner, jusqu'à ce qu'il retrouve ses couleurs naturelles.

Autant de prétextes à d'interminables manipulations auxquelles le cousin, inerte, hébété, s'abandonnait avec des sanglots d'énervement. Angélique en avait fait un drogué de la branlette, il ne pensait plus qu'à ça, ne vivait plus que dans l'attente des moments où elle lui ordonnait de lui prêter « sa vilaine queue ».

Non contente de le masturber du matin au soir, elle prit l'habitude de le téter. Le poupon devint sucette. Dès qu'elle avait du vague à l'âme, elle se le fourrait dans la bouche comme un bâton de réglisse ou de guimauve. Elle préférait que le garçon ne le lave pas, les senteurs fortes que dégageait alors le gland corsaient son plaisir. Elle aimait beaucoup qu'il éjacule dans sa bouche, avait alors l'impression de boire sa vie.

« Je le vidais de sa substance, dit-elle, comme une araignée vide une mouche. »

Une fois qu'il avait joui, elle ne renonçait pas pour autant à s'en « amuser la bouche ». Elle pouvait le suçoter, le mâchonner pendant des heures. Vautré sur la table, geignant comme un moribond, le garçon avait de plus en plus de mal à bander. Alors, elle s'emportait, le giflait, le traitait de nouille molle, le griffait, le mordait, le pinçait jusqu'au sang. Il ne se rebellait jamais, paraissait même y prendre plaisir. Ces orgies de masturbation duraient des après-midi entières ; ils en sortaient abrutis, écœurés, pleins de haine, se jurant qu'ils ne recommenceraient plus. Le lendemain, un mot, un geste, un regard suffisait. La victime venait se livrer à son vampire...

En pleine adolescence, le cousin d'Angélique était presque réduit à l'état de légume quand, heureusement pour lui, ses parents émigrèrent en Australie.

« Sinon, dit-elle, je ne sais pas jusqu'où j'aurais pu aller. J'aurais fini par le tuer. »

Après leur séparation, elle se tailla au lycée une réputation de suceuse émérite. Mais aucun des camarades auxquels elle dispensait ses faveurs de bouche ne lui donna les mêmes satisfactions. Avec eux, ça ne durait qu'un instant, en outre, ils étaient trop farauds. Même les plus timides, sur lesquels elle jetait systématiquement son dévolu, qu'elle se faisait un devoir de déniaiser, au bout d'un certain temps, se mettaient à rouler des mécaniques comme leurs copains, et perdaient pour elle tout attrait.

Adulte, elle eut de nombreuses liaisons, pratiqua l'échangisme, partouza, tâta même du S.M., « essaya tout ce qui était possible ». Mais jamais rien n'approcha les plaisirs morbides qu'elle avait connus

en vampirisant son cousin. En comparaison de la sienne, toutes les queues lui paraissent fades.

« J'ai l'impression, dit-elle, de mâcher du veau aux hormones... »

*
* *

Pénis hochets

« Comme je la comprends ! me dit Stéphanie. Branler un homme est un plaisir divin ! Moi aussi, c'est de loin ce que je préfère. Mais attention, pas de façon stupide, pour lui faire cracher son jus. Non. Jouer longuement avec sa queue et ses couilles, m'en servir pour occuper mes doigts, comme d'autres se calment les nerfs en pétrissant de la pâte à modeler, tout en faisant autre chose, en lisant, en écoutant de la musique, en regardant un film à la télé (pas un film de cul, hein, un vrai film), voilà ce dont je raffole.

« Je ne m'en lasse jamais. La queue des hommes est mon jouet favori, dès que j'en ai une en main, je retombe en enfance. J'en bave ! Les amants que j'ai gardés le plus longtemps sont ceux qui acceptaient de se plier à ma déplorable manie de tripoter sans arrêt leur pénis. (Vous ne sauriez croire les fessées que ça m'a valu quand j'étais gamine !)

« D'emblée, nous convenons que leur sexe m'appartient. Quant au mien, si je le leur prête volontiers (tout autant qu'une autre, j'aime me faire branler, et qu'on me lèche), mais c'est moi qui décide quand leur accorder cette faveur. Tandis que lorsque j'ai envie de leur bite, je ne leur demande pas leur avis, je défais leur pantalon, et je me sers.

« A propos des pénis, je suis très exigeante. Ce n'est pas leur taille qui m'importe, mais leur substance. Par exemple, je n'éprouve aucune satisfaction à toucher le gland d'un circoncis. Il faut que la muqueuse soit très sensible et humide, qu'au moindre contact des doigts je sente l'homme se rétracter, se révolter. J'adore ça ! Il m'arrive même souvent d'être assez cruelle ! Ensuite, bien sûr, je récompense l'ami qui m'a laissée le tourmenter, il peut faire tout ce qu'il veut, même m'enculer, pour se venger, ce dont je suis loin de raffoler.

« Voyez-vous, pour moi, il n'y a pas de plus grand bonheur que de tenir une queue en main et de jouer avec elle comme un enfant avec un hochet. La faire durcir, la garder le plus longtemps possible en érection, la taquiner, l'énervier, l'amener avec une infinie lenteur au bord du spasme sont le meilleur remède que je connaisse contre l'angoisse. Dès que j'ai un coup de cafard, vite, comme d'autres gobent un tranquillisant, ou s'envoient un verre, moi, j'attrape le sexe de mon

ami du moment, et je le triture.

« En jouant avec les nerfs de l'homme que je branle, je mouille constamment, mais n'ai jamais d'orgasmes. De vous à moi, en avoir ou pas est le cadet de mes soucis. Je m'en passe fort bien ; sur cette fameuse secousse dont on fait tant de cas, j'ai mon opinion : beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Pour moi, le plaisir vaut mieux que la jouissance. Et le plaisir, c'est ce désir malade, jamais tout à fait satisfait, que j'éprouve quand je manipule son pénis, à éveiller, et à faire durer le plus longtemps possible l'attente fiévreuse de l'homme sur lequel j'exerce mon pouvoir. »

*
* *

Pour la femme, ce plaisir (exercer son pouvoir) peut être si enivrant qu'elle en arrive à dépasser les limites. Ce qui n'était qu'une plaisanterie sexuelle, si l'on y prend goût, et si l'on n'y prend pas garde, peut tourner à l'anthropophagie.

L'homme tinette

Sur une plage naturiste très fréquentée du Var (Pampelonne), six copines avaient planté leur tente. Derrière, sous un parasol, elles avaient creusé une étroite tranchée au fond de laquelle elles avaient couché, avant de l'ensevelir sous le sable, le souffre-douleur qu'elles avaient emmené en vacances. A l'insu des autres baigneurs, ce garçon gisait en permanence dans son fossé, entièrement ensablé, sauf son visage qu'on pouvait voir au fond du trou qui faisait office de cuvette de cabinet. Sur ce trou, elles avaient posé en guise de couvercle un de ces larges chapeaux de paille tressée ornés de pompons qu'on vendait sur la plage. Au fond d'un second trou, caché également sous un chapeau, se dressait le sexe du garçon. Entre deux baignades, les filles nues s'asseyaient autour de l'enterré vivant comme des femmes qui veillent un corps.

Elles fumaient, buvaient, papotaient, s'oignaient de crèmes solaires, mangeaient des glaces. Quand l'envie leur en venait, elles glissaient leurs mains sous le plus petit des chapeaux pour jouer avec le pénis du garçon, qu'elles avaient enduit de crème hydratante. Elles le branlaient. Lentement. Longtemps. Quand il sentait qu'il allait jouir, il émettait un grognement, car il lui était interdit d'éjaculer. En riant, elles vérifiaient alors comme ses couilles étaient gonflées, se montraient l'une à l'autre le gland cramoisi.

Ou encore, une fille se couchait à plat ventre pour faire bronzer son

dos et mettait le chapeau sur sa nuque pour se protéger du soleil et des curieux. Au lieu de sucer une glace, elle tétait la queue du cadavre vivant, pendant qu'une autre, assise sur le trou qui correspondait à sa tête, lui faisait lécher sa vulve et son anus. Quand il lui avait fait sa petite toilette, elle le remerciait en lui arrosant le visage. Les filles exigeaient de sentir sa langue s'agiter et ses lèvres se coller à celles de leur vulve pendant toute la durée de l'opération, il devait boire jusqu'à la dernière goutte la pissé qu'il cueillait à la source. A la fin des vacances, il pouvait les reconnaître rien qu'en voyant leur trou du cul, lisait dans leur âme en voyant bâiller leur con, devinait leur humeur au goût de leur urine...

Mais le summum, pour elles (pas pour lui), leur plus grande joie, c'était quand une fille était prise de l'envie de chier. Toute la bande s'attroupait autour d'elle, pour que personne, dans le voisinage, ne puisse rien deviner. Pendant qu'une autre maintenait la tête du malheureux, la constipée lui poussait son étron dans la bouche, la diarrhéique lui fientait sa bouse sur le nez. S'il ne voulait pas manger les friandises qu'on lui offrait si généreusement, elles séchaient sur son visage et ses cheveux, l'emprisonnant dans une carapace de merde qui attirait les mouches et les taons.

Je tiens à préciser qu'elles ne se livraient à ces extrémités qu'en fin de journée, quand elles avaient bien usé et abusé de tous les autres plaisirs qu'elles pouvaient tirer de leur esclave. Et ça tombait bien, car c'est à l'approche du soir, en effet, qu'elles sentaient monter leur cruauté. Une si belle journée allait mourir ! Elles s'amusaient si bien ! Branler leur petit chéri, se faire pourlécher par lui, le compisser étaient si divertissants ! Et voilà qu'il allait falloir plier bagages ! Ne leur devait-on pas une compensation ? Et donc, elles se vidaient les tripes sur lui. Oh, comme elles exultaient, alors ! Comme elles se sentaient délicieusement bestiales ! Elles s'étaient retenues depuis le matin dans l'attente de ce bonheur ! Quelle libération c'était enfin... Certains soirs, pourtant, surtout si le soleil avait frappé très fort, qu'elles étaient comme soûles de chaleur, le couvrir de merde leur paraissait un châtiment trop fade, avant de le conchier il leur fallait quelque chose de plus. Un peu de sang, par exemple...

La plage était presque vide. On était en train, aux établissements payants, de replier les chaises longues. Elles branlaient maintenant la queue de leur jouet avec une sorte de rage. Il pouvait grogner tant et plus, elles faisaient sortir le jus, et recommençaient sans attendre. Quand il n'arrivait plus à bander, elles le punissaient ! Elles tiraient de leur trousse à pansements des aiguilles de seringue, très longues, très fines, qu'elles lui enfilaient dans le gland, avec lenteur, pour qu'il déguste bien sa douleur, puis elles le « désinfectaient » avec de l'alcool à 90°.

Chacune venait se repaître des grimaces et des gémissements du malheureux. Comme il souffrait ! Comme elles étaient heureuses ! Elles se penchaient avec respect, éperdues de reconnaissance envers lui qui acceptait tout, ne se rebellait jamais. Elles embrassaient son visage en pleurs comme de jeunes mamans consolent leur bébé qu'éveille un cauchemar, buvaient ses larmes sur ses yeux, ses cris sur sa bouche, pendant que les autres continuaient à lui larder le gland de coups d'aiguilles. Et seulement après l'avoir bien fait crier (cris qu'elles couvraient de leurs rires déments), à tour de rôle, elles venaient s'accroupir sur la cuvette pour soulager leurs entrailles.

Une fois qu'elles s'étaient vidées, elles remettaient le chapeau en place pour empêcher les odeurs de sortir, et pendant qu'il se vautrait dans sa bauge, elles faisaient une partie de volley.

Au soir, lorsque la plage était déserte, elles creusaient le sable pour le déterrer ; titubant, noir de merde, il sortait de sa tombe comme Lazare ressuscité, et courait, nu parmi elles, à la mer qui purifie tout.

Dans la villa louée pour la saison, elles lui faisaient prendre un bain mousseux très parfumé, le dorlotaient, le maquillaient comme une petite putain. Il s'asseyait sur leurs genoux, se laissait caresser, cajoler comme un enfant. On lui donnait la becquée. A table, on choisissait pour lui les meilleurs morceaux. Et toute sa nuit était consacrée au repos. Car demain, à nouveau, il serait l'homme-tinette, le mort-vivant. Déjà dans ses rêves, au comble du bonheur, il attendait les instants de délices où ses cruelles amies viendraient souiller son visage et profaner sa sépulture...

*
* *

Le mari toutou

« Pas besoin de partir en vacances, dit Emilie, et pourquoi un camp de naturistes ? Pourquoi enterrer ce pauvre garçon ? Non, il faut savoir rester dans la banalité du quotidien, la chose n'en prend que plus de force. Ces réserves faites, je suis tout à fait sur la même longueur d'ondes que ces filles. Ce dont je rêve, moi, voyez-vous, c'est d'un mari-toutou. Vous voyez ce que je veux dire ? Une sorte de chien humain, de bête de compagnie à deux pattes. Mais attention, d'apparence très virile. Contrairement à vos estivantes, je ne veux pas du tout d'un garçon efféminé. C'est mentalement qu'il devrait m'être soumis. Par exemple, par la contrainte. Je pourrais exercer sur lui une sorte de chantage.

« Dans ce cas, ça ne pourrait donc pas être mon mari. Mettons que

ce serait celui d'une amie et que je tiendrais le bonheur du couple entre mes mains. Ce sont des choses qui arrivent très souvent dans la vie de tous les jours. Il suffit de tomber par hasard sur un petit secret bien dégoûtant. Le reste coule de source. Le mari de mon amie serait donc contraint de se plier à mes moindres volontés. Mes copines et moi (sauf l'épouse du mari toutou, cela va de soi, qui ignorerait toujours nos divertissements) aurions fait de ce chien humain le principal ornement de notre rencontre hebdomadaire autour d'une table de bridge.

« Ce à quoi je rêve sans arrêt, c'est la première fois. Comment ça se passerait le premier jour où je recevrais mes amies en compagnie du mari-toutou. Au début, il pourrait simplement être là, assis au salon, un journal déployé sur son giron. Elles s'étonneraient :

— Mais qui est ce monsieur, Emilie ? Tu ne nous présentes pas ?

Et moi :

— Mais de quoi parlez-vous ? Oh, ça ? Mais ce n'est pas un monsieur ! C'est juste un chien que j'ai recueilli. Venez ici, Médor. Au pied, vilain chien.

« Force lui serait de poser son journal, en arborant un rictus faussement ironique, et alors elles verraient son pénis et ses couilles pendre du pantalon. Devant ces femelles stupéfaites, je commencerais à le masturber, ou plus exactement, à le "traire", en leur expliquant la situation. Que le hasard avait mis cet individu peu recommandable en mon pouvoir, que je tenais son sort entre les mains (pas seulement sa queue) et que j'étais bien décidée à profiter cyniquement de l'aubaine, et à les en faire profiter, si le cœur leur en disait.

« Là-dessus, comme j'aurais branlé diligemment le mari-toutou, il serait en pleine érection, le gland congestionné. Crises de fou rire de mes amies en le voyant se contorsionner ! Feux croisés de questions !

— Mais comment peut-il accepter ça, Emilie ?

Et moi :

— Oh, c'est tout simple, j'ai de quoi l'envoyer en prison, c'est un salaud fini. Alors, je me suis dit : pourquoi ne pas l'utiliser comme un gode ? Ce serait drôle, non ?

« Voilà comment nous aurions adopté l'homme-toutou. Depuis, à chaque réunion, il serait à notre disposition. Une laisse au cou, le cul nu. Rien que le cul, c'est plus vexant pour sa dignité ! En haut, il pourrait même garder sa cravate. Il attendrait, assis par terre, qu'une de ces dames l'appelle.

— Médor, ici, sale bête ! ordonnerait-elle en écartant les cuisses et le chien viendrait la lécher.

« Pendant ce temps, une autre le masturberait. Lui serait à quatre pattes, comme un vrai chien. Au lieu de le branler, on pourrait faire coulisser un gode dans son anus. Ou les deux en même temps, une de

mes amies le branlerait, l'autre l'enculerait. Bon, je ne vais pas vous énumérer tous les cas de figure...

« Une seule constante : la crise d'hilarité générale quand il éjaculerait. Naturellement, on le punirait sévèrement.

— Sale chien, vous ne pouviez pas vous retenir ? Nettoyez vos saletés !

« Il serait obligé de lécher le plancher pour faire place nette. Après quoi, on le mettrait au coin, à genoux, et à tour de rôle, entre deux plis (car nous continuerions à jouer au bridge), mes amies iraient lui rougir le croupion à coups de martinet. Puis on le "trairait". Dès qu'il serait à nouveau en érection, il viendrait se faire admirer, et chacune jouerait avec ses attributs, ferait coulisser le prépuce, lui comprimerait les couilles, lui mordillerait, lui suçoterait le gland, etc. Puis on tirerait au sort pour savoir qui aurait le droit d'en faire son godemiché.

« Quant au pipi-caca, inutile d'enterrer le bonhomme. Pourquoi se compliquer la vie ? Dès qu'une joueuse éprouve le besoin de vider sa vessie, elle convoque le mari toutou sous la table, il colle sa bouche à son sexe, et sans cesser de jouer, elle l'abreuve de son nectar. Pour la crotte, il se met sur le dos et il suffit de s'accroupir sur sa figure. Pas besoin de lui pincer le nez pour lui faire ouvrir la bouche ! Les chiens aiment la merde, chacun sait ça.

— Mâche bien, sale toutou ! Et nettoie-moi avec ta langue.

« Qu'en pensez-vous ? Ce serait tordant, non ? Eh bien, vous ne me croirez jamais, aucune des collègues à qui j'ai confié mon fantasme (et pourtant ce sont de sacrées baiseuses) ne l'a apprécié. Il y en a même qui m'ont traitée de cinglée et m'ont chaudement conseillé de consulter un sexologue. »

*

* *

Une autre façon de déposséder l'homme de sa virilité serait, sans recourir au chantage, comme ci-dessus, de lui retirer toute autorité sur son propre pénis moyennant finances. Et même, tant qu'à faire, sur son corps. Tout entier, il ne devrait être qu'un étalon soumis aux desiderata des femmes dont il serait le domestique sexuel. Attention, je n'ai pas dit « esclave », ne donnons pas dans ces fariboles S.M. Disons que ce serait un mercenaire recruté par annonces par des « clientes » désireuses d'avoir régulièrement des rapports sexuels satisfaisants sans pour autant s'encombrer du fatras sentimental habituel. Une putain mâle, un spécialiste de la baise, un fournisseur à qui l'on n'achèterait que sa puissance virile. Il ne serait, lui, l'individu social, que les jambes permettant à son pénis de se déplacer en ville pour aller remplir sa fonction chez les femmes (j'irais presque jusqu'à dire : chez les vagins) qui auraient loué ses services. Dans cette option, si

l'on masturbe le quidam, ce n'est pas pour l'amollir, ridiculiser sa puissance virile comme dans le cas du mari-toutou d'Emilie, mais simplement pour la rendre fonctionnelle, la « mettre en état de marche ».Après quoi, il n'y aura plus qu'à s'en servir.

La position du mercenaire

Déçues par leurs amourettes respectives, quelques amies avaient décidé de recruter des mercenaires par annonces dans des revues spécialisées.

« Ce qui nous intéresse, déclaraient-elles à l'impétrant, c'est votre pénis. Est-il capable de bander longtemps ? Combien de temps pouvez-vous vous retenir d'éjaculer ?

— Et votre langue, demandait une autre. Savez-vous vous en servir convenablement ? Etes-vous lécheur ou suceur ? Savez-vous l'enfoncer dans un vagin ?

— Vos doigts sont-ils habiles ? Savent-ils branler correctement une femme ?

— Pour la sodomisation, quelle est votre technique ? Etc. »

En discutant du prix, de la nature et de la durée des prestations, froidement, sans avoir peur d'entrer dans les détails. Il s'agissait dès le départ de bien leur mettre dans le crâne qu'ils n'étaient que des robots vivants, de ne rien dire (leur témoignant ainsi du peu de cas qu'elles faisaient de leur personne) du plaisir subtil qu'elles éprouvaient à les traiter comme d'ordinaire ils traitent les putains.

Après quoi, on se mettait en tenue. Elles s'installaient dans leurs fauteuils, la chatte à l'air, et lui allait de l'une à l'autre faire ce qu'on lui demandait. Une fois qu'elles étaient bien en verve (et qu'il n'avait plus une goutte de salive dans la bouche), on passait au plat de résistance, la consommation du mâle. Car on ne pouvait décemment pas appeler ça un « rapport sexuel ».

En fait de « rapport », l'individu se bornait à rester couché sur le dos, il devait se faire oublier le plus possible pendant qu'elles le chevauchaient pour utiliser son pénis. S'il leur arrivait de revenir s'accroupir sur sa bouche, là encore, il devait s'abstenir de toute initiative, ce n'était pas lui qui les léchait, mais elles qui se servaient de sa langue. Venait-il, dans le feu de l'action, à oublier un instant son inexistence, elles avaient tôt fait de la lui rappeler.

— Qui vous a permis de toucher mes fesses ? Bas les pattes, abruti ! Ici, vous n'êtes qu'une bite, compris ?

Vu leurs exigences, recruter des candidats à la hauteur s'avère une tâche ardue. Qu'elles tombent sur un homme qui aime ça, justement (être dépersonnalisé, n'être qu'une bite anonyme), et leur plaisir

disparaît. Mais il ne faut pas non plus qu'il agisse uniquement pour l'argent, qu'automate privé d'état d'âme, il introduise son pénis dans leur vagin avec autant de passion qu'un acteur de hard enfile le sien dans le goulot d'une bouteille. Un indifférent ne ferait pas l'affaire, elles ont besoin de sentir en lui du ressentiment, de la frustration, une rage rentrée, et même de la haine.

L'homme qu'elles recherchent doit aimer les femmes (ou plutôt, aimer la femme), aimer le con comme elles aiment la queue. L'idéal serait d'en dégouter un qui en aurait bien bavé avec les femelles, comme elles avec les mecs, qui aimerait le sexe de la femme (l'objet), tout en détestant les femmes en tant qu'espèce. Il ne pourrait pas plus se passer de leur vagin qu'elles ne peuvent se passer de sa bite. Chaque drogué se double d'un dealer qui a ce que l'autre veut, qui veut ce que l'autre a, mais chacun ne veut que « ça », et rien d'autre, de l'autre. D'où le climat de haine froide dans lequel baigne la transaction qui se réduit à un double cannibalisme sexuel.

« Qu'il jouisse de nous faire jouir, comme nous jouissons de le faire jouir. Que son plaisir dépende du nôtre comme le nôtre du sien ! Et comme le nôtre, que ce soit un plaisir plein de rancœur ! »

Elles n'en auraient pas, s'il n'en avait pas, mais à la différence du plaisir que partagent les acteurs d'un rapport « normal », il s'agirait de deux plaisirs solitaires. Pour que le leur soit complet, elles ont besoin du sien, mais qu'il n'en dispose pas à son gré, qu'il le subisse comme une contrainte. C'est aussi son orgasme qu'elles achèteraient.

« Voilà ce que nous aimerions, ont-elles déclaré. Malgré toutes nos tentatives, jamais nous n'avons pu vraiment y parvenir. Il y a toujours un détail qui cloche. Ou le mercenaire ne bande pas assez longtemps. Ou c'est un connard fini qui veut nous passer à tabac. Ou il est trop gentil. Nous en avons même connu un qui a fondu en sanglots quand nous l'avons enfin autorisé à juter ! Il n'y arrivait plus ! »

Faute de candidats satisfaisants, elles en sont donc réduites à baiser avec des amants « normaux » à qui elles demandent de faire semblant d'être des mercenaires. Une fois de plus, on retombe dans la branlette. Mais en sort-on jamais ?

*
* *

La vipère lubrique

Au début de la guerre froide, une injure revenait périodiquement sous la plume des journalistes staliniens pour désigner leurs confrères occidentaux : « vipère lubrique ». Pour Natacha, qui n'a connu cette

période que par ses lectures (elle prépare son agrégation d'histoire), le mot sied à merveille au pénis. C'est une vipère à qui l'on fait cracher son venin pour la rendre inoffensive. Jamais elle n'accepte de se faire pénétrer par ses amants. A ses yeux, l'homme, en tant qu'individu, est dépourvu de tout intérêt, n'est que le complément de son pénis. Elle tolère qu'il la lèche et la branle, mais ce qui lui plaît vraiment, c'est de mettre hors d'état de nuire sa « vipère lubrique », « lui faire cracher son venin » et jouir de sa déconfiture.

Aujourd'hui, elle a emmené chez Kate et Marie-Paule, deux lesbiennes qui partagent ses goûts, son dernier cobaye, un professeur d'histoire qui accepte, pour des raisons assez obscures, de se prêter à l'expérience. Toutes les trois, en menant une conversation débridée sur les plaisirs qu'elles goûtent à branler les hommes, s'occupent de la « vipère » du professeur, qui, ce jour-là, n'a pas droit à la parole.

Pour Kate, militante féministe, branler un homme est avant tout un exutoire à son agressivité ; « branleuse furieuse », elle n'éprouve aucune pitié à l'égard des mâles qu'elle « brutalise », trouve normal qu'ils « payent » leur plaisir au prix fort (par la souffrance). Marie-Paule est plus subtile, pour elle, c'est une façon d'ironiser lourdement sur la fierté virile en traitant par le mépris le bout de viande où elle s'incarne.

« Ce n'est que ça ? crache-t-elle à son futur amant, la première fois qu'elle extirpe son pénis. Fi donc ! Vraiment pas de quoi se montrer si faraud ! »

« Je la laisse pendre dehors, explique-t-elle ce jour-là à ses amies, tout en sortant de sa braguette la queue du professeur d'histoire, et je la trais, vu que dans l'état de mollesse que vous pouvez constater, ce n'est guère mieux qu'un pis de vache. »

Tout en « trayant » le professeur, elle commente ses manipulations aux deux autres. Le professeur, je le rappelle, n'existe pas davantage qu'un pot Riviera où aurait poussé la queue dont elle s'amuse. Elle lui a ordonné de lire son journal, afin de ne pas avoir sous les yeux sa « face béate d'imbécile prétentieux ». Et elle passe à l'une ou à l'autre, pour que chacune donne libre cours à sa fantaisie, le « morceau de bidoche » qui commence à sortir timidement de sa léthargie. C'est la phase qu'elle apprécie le plus, quand le pénis passe de l'état de mollesse flasque à ce début, comment pourrait-on dire, d'existence réelle ? Disons, de consistance.

— On dirait que ça commence à venir, touchez un peu, vous sentez ? Ça devient autre chose ! Je trouve ça miraculeux... pas vous ?

— Fais voir, grogne Kate, passe-le-moi ! Miraculeux ? Aucun miracle là-dedans, c'est tout bêtement le corps caverneux qui se congestionne !

— N'empêche, l'instant d'avant c'était un chiffon de viande, et voilà

que ça s'éveille à une sorte de vie stupide, comme si un animal qui hibernait sortait lentement d'un long sommeil et mettait prudemment le nez...

— Le gland, tu veux dire ?

— ... si tu veux, le gland hors du terrier, pour voir s'il peut se risquer à sortir pour de bon.

— Eh bien, moi, dit Natacha, en lui prenant la chose des doigts, ce que j'aime, maintenant, quand ce n'est pas encore tout à fait dur, mais quand ça n'est plus carrément mou, voyez, c'est de pincer la base du gland, à travers le prépuce, entre deux doigts, comme ça, comme si on pressait un tube de dentifrice pour faire sortir la pâte... C'est tordant, non, ce gros machin rouge qui dépasse...

C'est aux premières étapes de la métamorphose que vont ses préférences, ce qu'elle appelle « l'éveil de la vipère lubrique ». Quand le serpent qu'elle a réchauffé dans sa main se raidit et qu'il est prêt à cracher son venin, ça l'amuse moins. Elle a une prédilection marquée pour les bandeurs mous qu'on peut tripoter très longtemps. Kate, la branleuse furieuse, n'est pas de son avis. Elle est impatiente, pour elle il faut que ça soit bien dur.

— Parce que le jeu change ! fulmine-t-elle. En fait, ce n'est plus un jeu. J'ai un goût de sang dans la bouche. Ivre de méchanceté, l'envie me prend de rendre mordant le plaisir que je dispense à l'abruti.

A ce stade, la friction qu'exerce le prépuce sur le gland cesse en effet d'être agréable pour se transformer en échauffement, et comme on avait joué avec l'éveil du plaisir, c'est la souffrance qu'on dose maintenant à son gré, en ralentissant le va-et-vient ou, au contraire, en l'accéléralant sans pitié. On peut cracher sur le gland si l'on veut procurer un répit à la douleur, mais on peut tout aussi bien faire aller la main de plus en plus vite pour que la brûlure, l'exaspération des tissus deviennent intolérables et que l'imbécile (en l'occurrence le professeur d'histoire, derrière son *Figaro* déployé), perdant tout respect de lui-même, se mette à supplier son bourreau d'une voix pleurarde :

— Doucement, mademoiselle, je vous en prie, doucement ! Ça brûle !

Alors, Kate éclate de rire. Elle jubile, au comble du bonheur.

— Tu vas voir, pauvre mec, si je vais y aller doucement !

Et de presser le mouvement pendant que l'autre se tortille, les yeux exorbités.

— Tu vas le cracher, ton venin, salopard ! Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, si ça te brûle ? Tu te crois chez les putes ? Ce n'est pas ton plaisir que je cherche, triste connard ! C'est le mien !

Le fait est, confie-t-elle à ses amies, qu'elle mouille alors « comme une truie en rut ». Elle en a « plein sa culotte » !

Natacha, on le devine, n'est pas aussi extrémiste, elle cède

volontiers aux prières du branlé. Comme elle aime que ça dure, elle a tout intérêt à prolonger le martyre de sa victime dont elle badigeonne les muqueuses enflammées de sa salive.

— Mais c'est pour mieux te manger, mon enfant ! s'écrie Marie-Paule (éclat de rire général). Oh, je connais, je connais, et tu remets ça ! Tu recommences à bien l'astiquer et le soulagement provisoire disparaît au fur et à mesure que la salive s'évapore...

— Tout à fait ! s'exclame Kate. Maintenant, je force le train, sans écouter ses plaintes et ses supplications ! Il est prévenu, s'il fait son douillet, il peut prendre la porte !

— Il s'en gardera bien, dit Marie-Paule. Et savez-vous pourquoi ?

— Parce qu'il veut juter, pardi ! s'esclaffe Kate, en forçant encore le tempo.

— Pas seulement, chérie, pas seulement ! Parce que c'est le moment où il redevient une personne ! Où nous nous intéressons à nouveau à son visage ! Sa bite cesse d'être anonyme. Pour mon compte, en tout cas, à l'instant présent, pour bien jouir, j'ai besoin de voir les grimaces ridicules de l'olibrius. Il jette le masque, quelque souci qu'il ait de conserver sa dignité, et nous voyons la bête brute, l'imbécile heureux !

— Et il a mal, rappelle Kate. N'oubliez pas que ça lui fait un mal de chien, si bien qu'il ne sait plus ce qui importe, sa souffrance ou la sensation que lui procure la montée du flux... Perdant tout respect humain, ce n'est plus qu'un idiot en rut... qui se convulse, hurle-t-elle, en proie aux mille morts !

Eclat de rire des trois folles, dont deux maintiennent le malheureux, pendant que la troisième le pousse dans ses derniers retranchements.

— Tu vas le cracher, ton venin, vipère ! s'époumone-t-elle.

Une salve d'applaudissements accueille la première giclée, et les trois garces entament une danse sauvage autour du canapé où leur victime agonise en proie aux affres du « plaisir ». Ne croyez pas pour autant qu'il en soit quitte avec elles ! C'est maintenant, au contraire, maintenant qu'il n'en a plus envie, maintenant qu'elles l'ont « châtré », qu'elles vont exiger de lui les services que les eunuques rendent aux dames du harem. Et c'est justement parce qu'il n'en a plus envie qu'elles y prennent, elles, un plaisir monstrueux.

Déculottées en un tournemain, ses lubriques tortionnaires tirent à bas du canapé le mâle déconfit dont l'appendice est retourné à l'état larvaire, et Kate, la branleuse furieuse, se place à califourchon sur lui, robe retroussée, pour qu'il voie bien, d'en bas, le « barbu » s'égorger quand elle plie les genoux. Accroupie, elle lui colle voluptueusement sa vulve sur la bouche.

— A ton tour de travailler, gros flemmard ! J'ai pu constater en écoutant ta conférence sur les présocratiques à l'Alliance française que tu avais la langue bien pendue ! Montre que tu sais t'en servir pour

autre chose que débiter tes consternantes platitudes !

S'il ne met pas assez de cœur à l'ouvrage, savez-vous comment elle rappelle à l'ordre, son lèche-cul ?

— Et surtout, ne triche pas, le menace-t-elle en l'agrippant par les oreilles, sinon, tu vas avoir droit à une autre branlée ! Et dès demain, l'inspecteur d'académie apprendra que tu n'es qu'un pervers qui partouze avec tes élèves.

*
* *

Cela étant, notons qu'il peut y avoir, même dans la vie d'un « homme normal » (si tant est que ça existe, un homme normal – vous en connaissez, vous ?), des interludes où il sort un instant de sa routine machiste. Etre en état de faiblesse, livré aux mains d'une femme, ne fût-ce qu'un instant, qui n'y a pas rêvé ? Comme un petit enfant ? Pourquoi pas ! Tenez, en convalescence, par exemple, quand l'organisme est affaibli, qu'on attend que le corps reprenne des forces. Dans ce cas-là, les soins dévoués d'une infirmière compréhensive pourraient ne pas reculer devant une petite branlette destinée à calmer les angoisses du malade. Il y a en toute femme une fibre maternelle qui ne demande qu'à se laisser dévoyer. Traiter un homme comme un bébé, elles sont plus d'une à en rêver.

L'infirmière et le malade **(Classique du genre)**

Anne-Marie, elle, passe souvent à l'acte. Infirmière, aimant le plaisir, aimant le partager, il lui arrive assez fréquemment, les nuits où elle est de garde, de prêter une main secourable aux patients que tourmentent des désirs bien légitimes. Elle a appris à repérer ceux avec qui elle peut se permettre quelques fantaisies. Presque toujours des hommes mariés, qui ne viendront pas la relancer une fois rétablis. La prise de contact s'effectue sous forme de plaisanterie, au cours de la petite toilette du soir.

« Tiens, tiens, on dirait que ça va mieux, non ? On a le moral qui remonte en flèche ! »

La suite est affaire de doigté. La première branlette sera expéditive, thérapeutique.

« Voilà qui est fait. Maintenant, on va faire un gros dodo, hein ? »

La glace étant rompue, on peut faire connaissance. De nuit en nuit, la routine s'enrichira. Tout en chuchotant des confidences gaillardes, en prêtant à celles de son malade une oreille attentive, Anne-Marie lui dispense des « soins » de plus en plus « personnalisés », joue en

virtuose avec son plaisir, le diffère, le fait revenir. Au cours d'une nuit de garde, elle peut opérer plusieurs séjours dans la chambre de son favori du moment. Dans les périodes fastes où elle dispose de plusieurs cas intéressants, elle se partage, court d'une chambre à l'autre, elle ne voit pas passer la nuit.

Il lui arrive de tomber sur un patient qui l'excite plus que les autres. Tout particulièrement s'il est absolument incapable de participer à l'action. S'il a les bras ou les jambes plâtrés, par exemple. Dans ces cas, elle consent à employer (et à satisfaire) son vagin. Elle monte sur le lit, s'accroupit au-dessus de lui comme pour le compisser, et s'empale. Elle adore, alors, regarder son visage se défaire, le voir « partir » peu à peu.

Au matin, quand ses collègues du service de jour viennent la relever, tous les malades qu'elle a « soignés » sont plongés dans un profond sommeil ; toute guillerette, Anne-Marie rentre retrouver son mari. Je sais ce que vous allez dire : il ne s'agit pas d'un fantasme. Du moment qu'Anne-Marie le réalise, ça ne peut pas en être un. Mais alors, qu'est-ce que c'est ? Ce qu'il faudrait savoir (mais elle ne le dira jamais !), c'est à quoi elle « rêve » quand elle branle ses malades, ce sur quoi elle « fantasme », elle, quand elle s'envoie ses plâtrés, quel fantôme elle convoque dans leur lit, dont ils ne sont que les « copies ».

*
* *

Entendons-nous bien, pour qu'un homme se livre corps et âme aux volontés des femmes, il n'est pas nécessaire qu'il soit malade. Il suffit qu'il y prenne plaisir, qu'un goût profond l'y pousse. De son plein gré, parce qu'il aime ça, le dépravé, on l'a vu plus haut, se laisse transformer en poupon sexuel. En poupon ? Et pourquoi pas en poupée ? Parmi les innombrables façons qu'ont les femmes « dominantes » d'exercer leur pouvoir sur un homme, l'une d'elles consiste justement à le féminiser. Puisque la convention veut qu'aux vêtements de femme soient associées les notions de soumission et de disponibilité sexuelles, elles attifèrent le mâle en femelle, le traiteront en femmelette. Dans la vie normale, on soulève la robe des femmes qu'on convoite, on les déculotte, on les épiluche, etc. Quand il veut « tirer un coup », l'homme, lui, n'a que son pénis à sortir, comme un cow-boy qui dégaine. Imaginons un homme aussi disponible qu'une femme, cul nu sous une robe, par exemple. Aussi « soumis » qu'elle. Parfumé, maquillé, épilé, poncé, massé, chosifié tout entier, réduit à ne plus être, comme la plupart d'entre elles, qu'un objet doux et lisse, offert au plaisir des autres. Et doté, ce qui n'est pas négligeable, de tout ce qui fait l'orgueil du mâle. Sauf qu'ici (le paradoxe de l'opération consistant à féminiser l'amant sans pour autant l'émasculer), l'arme virile n'est plus qu'un gadget inoffensif, un objet à consommer sans risque.

L'homme poupée

Je conviens qu'un tel cas est exceptionnel. Parmi toutes les confidences que j'ai recueillies, je n'en ai relevé qu'un.

Il s'agit une fois encore d'une histoire de cousins. Fille unique, Béatrice venait d'avoir onze ans quand sa mère recueillit un neveu orphelin qui tomba très vite sous sa coupe. Ils dormaient dans la même chambre, dès les premières nuits leurs jeux prirent une tournure sexuelle. Béatrice trouvait amusant de le masturber et prenait plaisir à se faire lécher par lui. Elle était à peine pubère quand la première pénétration eut lieu. C'est elle qui menait le jeu, le garçon était sous elle, il se laissait faire, il la laissait faire, ce fut presque par accident qu'elle s'embrocha. Ensuite, ma foi, ils continuèrent, mais c'était toujours Béatrice qui était sur le garçon. Comme elle n'était pas sotte, dès qu'il fut en état d'éjaculer, elle prenait bien garde à se retirer avant.

C'est elle qui se retirait. Elle qui menait le jeu. Toujours.

Ai-je dit que ce garçon était très « mignon » ? Il avait les traits aussi fins qu'une fille, et comme il se laissait pousser les cheveux, à la demande de Béatrice, bien malin qui aurait pu dire, quand elle lui mettait une robe et lui tressait des nattes, qu'il n'en était pas une. Très tôt, elle avait pris goût à le travestir, comme une poupée grandeur nature. Précisons pour la bonne intelligence du récit que la mère de Béatrice, artiste peintre, leur laissait une liberté totale. Elle passait ses journées, et souvent une partie de ses nuits, dans l'atelier, qui se trouvait dans le grenier du pavillon qu'ils habitaient, dans la proche banlieue parisienne.

Comme tant de peintres sans talent, elle cultivait des dehors « bohèmes ». Pour la petite histoire, disons qu'elle peignait surtout des chats, et qu'elle vendait très bien ses œuvrettes. Si d'aventure elle tombait sur son neveu déguisé en fille, elle ne faisait qu'en rire. Mais la plupart du temps, Béatrice et son cousin étaient livrés à eux-mêmes. Le garçon éprouvait une extrême volupté à laisser Béatrice lui essayer des robes, des dessous féminins, lui enfiler des bas qu'elle fauchait à sa mère. Elle le maquillait, lui frisait les cheveux au fer, lui apprenait à marcher sur des talons hauts, à adopter une démarche féminine. Ces séances se concluaient par des jeux sexuels où Béatrice dictait sa loi.

Un jour, elle l'emmena, habillé en fille, chez une copine de classe qui fêtait son anniversaire. Elle le présenta comme sa cousine. Personne ne soupçonna la supercherie. Au cours de la petite fête, les parents s'éclipsèrent pour laisser les « filles entre elles. » Et le sort du cousin fut scellé à jamais : Béatrice avoua la vérité à ses copines. Il y avait là cinq ou six collégiennes, dont quelques-unes déjà délurées, mais que leurs parents, catholiques pratiquants, surveillaient de près,

à qui ils interdisaient la fréquentation des garçons. Elles refusèrent de croire Béatrice, et celle-ci dut leur prouver qu'elle ne mentait pas. Son cousin fut déculotté et son pénis en érection déclencha l'hilarité des filles. Elles en étaient hystériques, chacune voulait le toucher, faire sortir le gland, et l'une d'elles le masturba jusqu'à ce qu'il éjacule.

La « cousine » devint la coqueluche de toutes les filles. Béatrice, qu'on avait d'abord tenue à l'écart à cause de sa mère, était maintenant de toutes les fêtes. Quand elles arrivèrent à l'âge des rondeurs, la « cousine » se fourrait des mouchoirs dans un soutien-gorge et la vérité ne filtra jamais. Tant qu'il y avait des adultes dans les parages, les jeux restaient clandestins, les filles profitaient de la moindre opportunité pour lui exhiber leur sexe, glissaient la main sous sa robe pour tripoter le sien. Dès que les parents leur laissaient le champ libre, toutes se mettaient nues et l'orgie commençait. A la belle saison, dans le jardin de l'une, elles le couchaient sur le gazon, tout nu, et lui pissaient dessus pendant qu'une autre le masturbait. Celles qui étaient déjà déflorées se servaient de son pénis. D'autres se faisaient sodomiser. Il était devenu la putain itinérante de toutes les copines de Béatrice.

« Imaginez, dit-elle, un renard dans un poulailler. Un renard déguisé en poule. Seulement, les poules étaient de vraies renardes, qui ne faisaient de lui qu'une bouchée. »

Ces amusements cessèrent quand Béatrice et son cousin approchaient de leur dix-huitième année. La mère de Béatrice se mit en ménage avec un autre peintre raté ; tout de suite, les choses tournèrent mal entre le cousin et l'amant, un sinistre beauf, qui ne tolérait pas de vivre sous le même toit qu'une « tapette ». Le cousin coupa ses cheveux, cessa de se travestir et alla vivre chez une autre tante qui le « remit dans le droit chemin ».

Le temps acheva d'éloigner l'un de l'autre les anciens complices. Leurs études aussi. Béatrice faisait son droit, le cousin était un littéraire. Elle entra dans l'administration, épousa un fonctionnaire, eut des enfants. L'ancien travelo était maintenant professeur de français. Béatrice et lui se rencontraient parfois, à l'occasion de fêtes familiales, mais jamais, ni l'un ni l'autre ne firent allusion à leurs folies d'adolescence.

Une chose, cependant, intriguait la famille. Bien que beau garçon, et plaisant aux femmes, le cousin ne se mariait pas. A l'approche de la quarantaine, il était toujours célibataire. C'est alors que tout reprit. Béatrice venait de divorcer. Ses enfants, étudiants, vivaient à Paris. Elle était seule, ne fréquentait plus que deux collègues de son bureau, divorcées elles aussi, qui comme elle avaient eu maille à partir avec le sexe fort. On les avait surnommées les trois harpies. Au cours d'une fête familiale, Béatrice, qui avait bu, se retrouvant seule, à un moment

donné, avec son cousin, osa aborder le chapitre de leurs anciens jeux.

« Tu me croiras ou pas, jamais rien n'a approché les plaisirs que j'avais à cet âge, avec toi.

— Moi, c'est pareil. Pour tout t'avouer, je ne cherche même plus. J'ai essayé, un certain temps, avec des professionnelles, j'arrivais avec ma valise, mon déguisement... mais je n'arrivais pas à y croire. Depuis, je vis comme un moine. »

Ils se dévisagèrent. Tu te souviens ? Et toi ? Ils convinrent de se revoir. Dessoûlée, Béatrice conta l'affaire à ses amies, les harpies, qui n'en croyaient pas leurs oreilles. On peut tout en faire, vraiment ? Quelle revanche à prendre pour elles qui avaient une dent contre les mecs. La possibilité de féminiser un représentant de ce sexe haïssable, qui leur en avait tant fait baver (l'une d'elles était une ancienne femme battue), les rendait folles. Dans un dialogue jubilatoire, chacune s'étendit longuement sur ce qu'elle aimerait faire à un homme pareil. Cette lavette paierait pour tous les autres. Se l'envoyer, comme on se tape une pute, se « gouiner » avec un mec ! Et ne pas se soumettre à lui, quel pied !

Tout d'abord, Béatrice rencontra son cousin en tête à tête. Ils prirent un plaisir malade à pratiquer à nouveau des essayages de vêtements et de sous-vêtements féminins. A reprendre leurs jeux d'enfance. Leurs corps avaient changé, pratiquant le body-building, lui était maintenant très musclé, et elle avait pris des kilos. Leurs plaisirs n'en étaient que plus pervers.

A leur troisième ou quatrième rencontre, alors qu'il sortait de la salle de bains où il s'était attifé en jolie femme pour rejoindre sa cousine au salon, il trouva les trois harpies. Il crut s'évanouir, tant l'émotion était forte. Comme autrefois, il dut s'exécuter, baisser son slip, retrousser sa robe, montrer aux deux visiteuses qu'il était un homme. On recommença, comme dans les fêtes enfantines, à jouer avec son pénis, à lui donner des ordres. Il fut branlé, dut lécher les visiteuses, elles ne se privèrent pas de le rudoyer. Il était au comble du bonheur. A un moment, pendant qu'une des harpies se frottait le sexe sur sa bouche tandis que l'autre le violait, il connut un tel paroxysme de plaisir qu'il fondit en larmes. Les deux femmes, prises de remords, voulurent le consoler. Mais Béatrice, qui se souvenait de son enfance, leur expliqua que c'était de l'hystérie, il ne pleurait, comme autrefois, que lorsque son plaisir était trop fort. Alors, elles se déchaînèrent...

Leurs rencontres devinrent régulières ; une ou deux fois par semaine, ils se retrouvaient, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Apprenant à se connaître, ils faisaient en sorte que chacun y trouve son compte. Quand les jeux de société prenaient fin, la « fillette » se rhabillait en homme et redevenait l'égal des trois harpies. Comme il ne manquait pas d'humour, et elles non plus, leur conversation n'était

pas moins divertissante que la « séance de cul » proprement dite. Chacun se servait cyniquement des autres pour satisfaire ses propres fantasmes, mais tous le savaient, et leur complicité créait entre eux un délicieux climat de confiance, une enfance retrouvée. A la longue, leurs jeux se civilisèrent. Souvent, ils se retrouvaient tous les quatre au lit où ils connaissaient des bonheurs très paisibles, leurs nudités blotties les unes contre les autres. Paradoxalement, les femmes n'avaient pas de relations homosexuelles, elles ne se rejoignaient que par le truchement de leur « petite gouine ». Qui, peu à peu, renonça à se déguiser en femme, car ce n'était plus nécessaire ; le passé était exorcisé.

Il finit par se mettre en ménage avec la plus cruelle des trois harpies, l'ancienne femme battue, qui s'est beaucoup adoucie. C'est lui qui porte la culotte. Il lui a même fait un enfant. De temps en temps, néanmoins, en l'honneur du passé, ils invitent leurs amies, et il y a droit à nouveau. On le grime, on l'habille en femme, etc.

— Mais le cœur n'y est plus, dit Béatrice, nous avons beau boire comme des trous, nos « orgies » ressemblent de plus en plus à des réunions d'anciens élèves. Ce qu'il faudrait, pour retrouver les sensations et les émotions d'autrefois, c'est comme dans le tango, pouvoir faire marche arrière.

Seulement, voilà, la vie n'est pas le tango.

LES GRANDS CLASSIQUES

Je vais vous dire une chose, ce qui m'a le plus frappé quand j'ai commencé à trier pour en faire un livre les fantasmes de ma collection, c'est de voir le rôle qu'y jouaient d'une part, la notion de « contrainte », et de l'autre, celle de « mauvaise foi ». Etre obligée de faire ou de subir des choses « humiliantes », d'une part, donc, et pour cacher le plaisir « malsain » qu'on y prend à son corps défendant (et récupérer sa dignité), faire semblant de ne « pas s'en rendre compte ».

Pour « contraindre » les femmes à subir ce que « ces salopards de mecs » ont envie de leur faire, il faut asseoir ce mythe (car c'en est un, comme quasiment tous les clichés de la pornographie) sur la notion de pouvoir. Vous me suivez toujours : trois notions : contrainte, mauvaise foi et pouvoir. Le « jeu », pour la femme, consiste donc à faire semblant de subir malgré elle le pouvoir qu'exerce sur sa chair une certaine catégorie d'hommes.

Le « pouvoir » dont il va être question dans les fantasmes qui suivent sera celui qu'exercent les yeux des hommes sur les appas de la femme. Ce regard s'approprie leur corps. Mais voilà que ce corps se met à « exister » dans le regard qu'on pose sur lui. Au point qu'il n'existe plus que dans ce regard, et qu'il devient ce que ce regard en fait : un étalage de chair offerte à la consommation des yeux du voyeur.

Seulement, voilà : ce n'est pas impunément que les yeux des hommes « possèdent » la chair de la femme : un retournement s'opère et le pouvoir change de main. Tel sera pris qui croyait prendre : par l'exhibition de son corps, la femme allume dans les yeux de l'homme une convoitise qui le met à sa merci ; le pouvoir, c'est elle qui l'exerce maintenant, et elle entend bien en jouir...

Quant à lui, ce n'est plus qu'un pantin dont elle amuse sa libido.

La visite médicale

Dans la panoplie des pornographes, parmi les hommes de pouvoir, le médecin occupe une place de choix. C'est un flic qui a le droit de perquisitionner le corps de la femme. Il l'interroge, elle lui répond, il lui demande de montrer sa chair, elle s'exécute. Sans broncher, elle se soumet aux examens et aux manipulations les plus humiliants. Un étranger s'arroge le droit de la voir nue, de toucher ses parties intimes. Et l'on s'étonnerait que les fantasmes médicaux se taillent la part du lion dans l'imaginaire érotique des femmes ?

Si médecin soit-il, un médecin n'en est pas moins homme ; devant lui, faisant violence à sa pudeur, avec les mêmes gestes que devant un amant, la visiteuse quitte ses vêtements. Comment n'en serait-elle pas perturbée ? Les rites du déshabillage entrent donc pour une bonne part dans le trouble qu'elle éprouve à se dénuder (entre quatre murs, pas à la plage) devant un voyeur qui n'est ni son mari ni son amant.

Pour beaucoup de femmes catholiques, il est plus aisé de dénuder son âme en se confessant à un prêtre, que son corps devant un médecin. Tapi derrière le grillage du confessionnal, le prêtre est une voix anonyme. La pécheresse et lui sont séparés, tout se passe dans l'ombre, ils ne se voient pas, n'ont aucun contact. Chez le médecin, tout a lieu au grand jour, dans une lumière crue (rien à voir avec l'éclairage tamisé d'un rendez-vous galant). La patiente voit aussi distinctement l'homme à qui elle se montre qu'il voit lui-même les parties de son corps qu'elle exhibe.

Ces parties sont nommées à voix haute ; et il y a contact, le médecin ne se contente pas de regarder, il « touche » ; au cours de l'auscultation, sa joue caresse les seins de la patiente, il les tâte pour dépister des grosseurs suspectes, lorsqu'il examine son sexe, ou son anus, il lui impose des postures d'une parfaite obscénité, jambes relevées, cuisses largement écartées pour un examen gynéco ; prosternée bestialement, cul ouvert, reins creusés chez le proctologue. Réduite à l'état d'animal, d'agrégat d'organes, comment celle qui se soumet à ces manipulations de vétérinaire n'en serait-elle pas affectée ? Pour peu que par une réaction purement physique, qu'elle n'est pas en mesure de dominer, certaines sécrétions, certaines rougeurs laissent croire, ce qui n'est pas toujours le cas, qu'elle est excitée, son désarroi ne connaît plus de bornes.

Sous prétexte de ménager la pudeur de leurs patientes, certains médecins leur permettent de se déshabiller derrière un paravent ; c'est parfois pire : elle disparaît vêtue, reparaît nue. Le choc qu'elle éprouve alors dans sa brutalité, n'est pas moins troublant que celui qu'elle ressent quand elle doit s'effeuiller devant le voyeur. Faut-il s'étonner que son imaginaire transforme ces menues offenses en « outrages à la pudeur » ? Si la femme est bien roulée, comment ne pas suspecter le voyeur professionnel de prendre plus qu'un intérêt médical au spectacle de sa nudité ? C'est un fait

si établi que les enfants, qui n'ont pas les yeux dans leur poche, en ont fait un de leurs jeux préférés.

Jouer au docteur se réduit pour eux à l'exhibition passive des organes sexuels de celui ou de celle qui fait le malade. On retrouve la structure S.M. classique : actif et passif. Le docteur est le partenaire actif : il regarde, il touche. Le ou la « malade », le partenaire passif.

Seule fille d'une famille de garçons, quand elle jouait au docteur avec ses frères et ses cousins, Marie-Ange n'était jamais le médecin. Ses frères, ses cousins et les copains qu'ils avaient invités à partager leurs amusements, soulevaient le drap, remontaient sa chemise de nuit, lui enfilaient le thermomètre, examinaient son sexe. Ou alors, debout devant l'aréopage des garçons, elle (la malade, la suspecte, la fille) était soumise à l'interrogatoire. Après les auscultations prestement expédiées, on en venait à l'essentiel qui était toujours de baisser sa culotte. S'ensuivaient de multiples et minutieux attouchements censés vérifier le bon état de marche de l'organe...

(Il est vraiment difficile de ne pas sombrer dans la niaiserie quand on décrit ce genre de fantasmes, le lecteur voudra bien m'en excuser. C'est une loi du genre.)

Adulte, Marie-Ange n'a rien oublié de ses plaisirs enfantins. Quand elle se masturbe, elle imagine fréquemment qu'elle est confrontée à une douzaine d'examineurs. L'examen commence alors qu'elle est encore habillée, on lui demande de sortir ses seins du corsage, on les palpe, les hommes échangent des commentaires à propos de leur consistance, de leur volume, de l'érection des mamelons, etc. Quand vient le moment d'examiner son sexe, elle doit relever sa jupe, se déculotter, les examineurs s'accroupissent...

« Affreusement excitée », « terriblement honteuse », Marie-Ange « mouille » abondamment. Le médecin qui examine sa vulve l'essuie avec du coton, avant d'introduire ses doigts dans son vagin, ou de lui stimuler le clitoris d'une caresse mécanique.

« Voyez, dit-il à ses confrères, comme il s'érige ! La patiente est une cérébrale, notez comme les petites lèvres sont congestionnées... »

Ou alors, elle urine dans un verre gradué, pendant qu'un doigt ganté de plastique fouille son rectum.

Autre variante, Marie-Ange, nue, gît sur une table, les « médecins » l'entourent ; on lui tient les bras et les jambes écartés ; un petit écran l'empêche de voir le bas de son corps ; coupée en deux, elle sent qu'on la « sonde » avec un instrument qui a toute la consistance d'un pénis. L'un après l'autre, les médecins prennent leur tour derrière le paravent ; elle est trop bouleversée pour se révolter... Il ne lui faut guère de temps pour obtenir un orgasme.

Elle va ensuite prendre un bain très chaud et s'endort fréquemment dans sa baignoire ; elle se sent écoeurée, épuisée. Elle se dit qu'elle va prendre un amant, cesser ces enfantillages. Deux ou trois jours plus tard, elle retombe dans l'ornière, enrichissant la trame de son fantasme, comme un écrivain qui réécrit et améliore un chapitre pour en accroître l'efficacité. Mais toujours, nue, elle servira de cobaye sexuel à ces inconnus habillés qu'elle déteste à cause du pouvoir qu'ils ont de la faire jouir « malgré elle ».

La visite médicale n'est pas seulement une source de fantasme. Le passage à l'acte est plus fréquent qu'on ne pense – surtout en province, dans les petites villes. Quel meilleur alibi pour une femme qui veut courir le guilledou tout en préservant sa réputation que d'aller jouer au docteur avec un vrai docteur ? Vous n'avez pas idée du nombre d'hystériques qui courent les cabinets médicaux sous prétexte de prurits mal placés. Toutes ne sont pas des laiderons. Il n'est pas toujours aisé de résister à la tentation. Un généraliste de mes amis reçoit régulièrement une femme vertueuse qui vient se faire masturber sur la table d'examen parce que c'est la seule façon de se libérer de ses angoisses. Après avoir eu son orgasme, cette grande nerveuse règle les honoraires du médecin et se fait rembourser par la sécu. Pendant les « soins », son mari (qu'elle n'a jamais trompé) fait ses mots fléchés dans la salle d'attente.

*
* *

L'examen gynéco

J'ai cuisiné Marie-Ange pour en savoir plus long sur sa monomanie. Elle m'a avoué que ce qui l'excitait le plus, dans son fantasme, c'était la déshumanisation de la femme. Quand le regard pornographique se superpose au regard médical (qu'il finit par supplanter), la femme cesse d'être une personne, son corps n'est plus un tout constitué, mais une collection d'organes que le médecin manipule.

On l'a dépecée, découpée, mise en pièces, ces morceaux d'elle (vagin, lèvres sexuelles, seins, fesses, anus), comme de la viande de boucherie sur un étal, sont convoités en tant que tels (et non parce qu'ils lui appartiennent). Reflets louches de viscères entourés de poils, impression de bestialité. Ne plus être que cette chose que les chiens flairent dans la rue.

Cette composante du fantasme est encore plus forte quand il s'agit justement de faire examiner son sexe (de ne faire examiner que lui),

au cours d'une visite gynéco. Le paroxysme est atteint à l'instant du toucher, alors que la femme gît, les pattes en l'air, béante, et qu'un homme lui fouille le vagin. L'acte du toucher (vaginal ou rectal) est certainement celui qui viole le plus la personne. Il ne faut donc pas s'étonner si pour Marie-Ange (ou d'autres adeptes du fantasme médical), l'examen gynéco représente l'acmé de la rêverie érotique.

Sous la plume des pornographes, l'épisode repose presque toujours sur la même astuce vaseuse : l'héroïne va subir une visite de routine ; à la suite d'un contretemps, son médecin un homme âgé, paternel, asexué, s'est fait remplacer ; le remplaçant est jeune, plutôt beau gosse, très viril. Surprise de la narratrice, émoi de se déculotter devant un homme qui serait éventuellement un amant très possible, gêne, rougeur, excitation involontaire quand elle écarte les cuisses et qu'il lui fait un toucher.

J'en ai parlé avec N., une correctrice.

« C'est du folklore pour littérature de gare, s'est-elle indignée. Jamais dans la vie réelle, une femme ne trouvera excitante une situation pareille. On voit bien que tu n'es jamais allé chez un gynéco ! »

Je suis allé chez un proctologue, et ce n'est pas plus marrant.

Voici néanmoins un épisode de ma vie sexuelle assez étroitement mêlé à cette thématique, où j'ai eu l'occasion de vérifier que la réalité épouse parfois le fantasme.

Francesca savait que son corps (seins généreux, sexe aux lèvres proéminentes) affichait sa sexualité d'une façon provocante. Sa nudité n'était jamais neutre. Dès qu'elle avait retiré ses vêtements chez un médecin, elle se demandait : est-ce le professionnel qui m'examine ou le mec qui se rince l'œil ? Quand il touchait sa chair, ça continuait : est-ce qu'il me palpe ou est-ce qu'il me pelote ? De ces situations ambiguës elle avait tiré quelques fantasmes médicaux, dont elle se servait quand elle se masturbait. Ça n'allait pas plus loin. Et voilà que le hasard la fit se retrouver en plein fantasme. Arrivant chez son gynéco pour une visite de contrôle, elle apprit qu'il était malade et que le Dr Untel le remplaçait. Or, elle connaissait ce jeune docteur : ils s'étaient rencontrés peu de jours auparavant, au cours d'une soirée, ils avaient même vaguement ébauché un flirt, échangé leurs numéros de téléphone. Se trouvant nez à nez, ils furent aussi surpris (et aussi gênés) l'un de l'autre.

— J'ai eu l'impression d'être piégée, me dit Francesca. Mais que faire ? Je ne pouvais pas lui dire, je ne veux pas me déshabiller devant vous parce que... je vous connais.

— D'autant plus que tu connaissais aussi ton médecin habituel.

— Mais je n'avais pas de rapport personnel, avec lui ; ce n'était qu'un médecin. L'autre, c'était... un homme, quoi. Et puis, ça l'aurait

vexé...

Ils avaient donc essayé de se comporter avec naturel. Pendant qu'elle se déshabillait, il y avait eu un vague échange d'amabilités : et Untel, vous l'avez revu ? Vous savez ce qui lui est arrivé, etc. Loin de désamorcer leur gêne, ces mondanités la soulignaient.

Avec son sexe, Francesca avait un problème : les lèvres vaginales laissaient dépasser les ailes extérieures des nymphes qui formaient une espèce de gousse. Cette particularité, commune à beaucoup de femmes, était pour elle une source de perpétuel embarras, elle révélait, croyait-elle sa lascivité et son penchant pour la branlette. Chaque fois qu'elle se déculottait devant un nouvel amant, l'angoisse la nouait. Au point que même ici, elle crut devoir prendre les devants.

— Je vous préviens, j'ai un sexe assez... assez bestial.

— Mais pas du tout, protesta « Marc ». Toutes les femmes s'imaginent ça. Votre sexe est absolument normal.

Cet échange saugrenu de politesses ne fit rien pour arranger les choses. Voilà qu'elle l'invitait à poser sur son sexe un regard d'homme ! A partir de ce moment, les moindres gestes de « Marc » lui apparurent sous un jour suspect. Eminemment ambiguë fut donc à ses yeux la douceur avec laquelle il avait posé ses doigts sur les bords de la vulve pour bien les écarter, afin de dépister un herpès éventuel, avait-il cru bon d'expliquer. A son grand dépit, Francesca constata qu'elle avait mouillé. (Mais vraiment très peu, m'assura-t-elle.)

— Je suis souvent humide, lui dit-elle. C'est de famille...

Le cœur battant, elle le regarda enfiler un gant de plastique.

Avait-elle observé son visage, à ce moment, ou détournait-elle les yeux ? Quand je lui posai la question, au café où je l'avais attendue, elle répondit à côté. Elle ne se souvenait plus bien. Ça ne l'empêcha pas de s'étendre sur le trouble qu'elle avait ressenti quand les doigts l'avaient pénétrée (comme pour une caresse vaginale, mais comment faire la différence ?).

Elle me répétait, effarée, au bord de l'indignation (et du fou rire).

— J'en avais la chair de poule !

— Tu crois qu'il s'en est aperçu ?

— Et comment ! J'étais tellement vexée que j'ai failli lui dire, pour qu'il ne se fasse pas des idées, que j'étais cérébrale, que c'était juste l'idée... que lui n'y était pour rien ! J'ai préféré me taire. C'était déjà assez perturbant, je ne me voyais pas lui faire la conversation pendant qu'il me vissait son doigt dans le vagin. Il avait appliqué sa paume sur le haut de ma... de la fente, il m'écrasait le clitoris et les petites lèvres... Je fais toujours ça quand je me masturbe. Toi aussi, tu me le fais. Le même geste, sous prétexte qu'il est médical, pourquoi ne devrait-il pas provoquer les mêmes réactions ? On ne peut pas se mettre aux abonnés absents. Je mouillais, j'avais les bouts des seins

dressés, les joues rouges... Il n'est pas né de la dernière averse, impossible qu'il ne s'en soit pas rendu compte. Au point que je me suis demandé s'il avait vraiment une raison médicale pour insister comme il faisait (une grosseur suspecte qu'il aurait décelée), ou s'il prolongeait l'examen, on devrait dire la fouille... parce que ça lui plaisait de me voir perdre les pédales.

A la maison, excité par notre conversation, voyant qu'elle tournait en rond, allumant cigarette sur cigarette, incapable de fixer son attention sur les magazines qu'elle prenait, qu'elle reposait, je lui ai proposé de répéter la scène, « pour voir ». Elle mimerait ce qu'elle venait de vivre, m'indiquerait les gestes à faire. Et nous « jouerions au docteur ».

Elle s'est donc couchée sur la table du salon, les genoux relevés. Un coup d'œil m'a suffi pour voir à quel point elle était excitée. La première pensée qui m'a traversé alors, avant même de la toucher : par quoi, par qui était-elle excitée ? Je ne vous cacherai pas qu'une pointe de jalousie empoisonnait mon plaisir. Au fur et à mesure que se déroulait la saynète, qu'elle m'en dictait les péripéties, mon malaise s'accroissait. J'eus vite la certitude qu'elle ne m'avait pas tout dit, au café. A moins qu'elle ne corrigeât, rétrospectivement, la situation, me faisant faire ce que l'autre n'avait pas osé et qu'elle aurait aimé qu'il fît.

— Il m'a mis les mains de chaque côté de la fente, au bord des grandes lèvres, murmurait Francesca (geste que je faisais souvent avant de la lécher pour bien lui ouvrir le sexe), les doigts en fourchette, vers le bas, pour élargir le vagin... Et bien sûr, le clitoris est sorti...

Les yeux fermés, elle tremblait de tout son corps, au bord de l'orgasme qu'elle différât constamment pour jouir le plus longtemps possible de la scène. J'étais dans la plus totale confusion. Elle était là, ouverte sur la table, mais était-ce encore « elle » ? Et pour elle, qui étais-je ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que nous partagions des plaisirs très impurs.

— Il a regardé longtemps mon trou, balbutiait-elle, et bien sûr, il voyait que ça coulait...

Comme maintenant ! Un ruisselet de cyprine descendait entre ses fesses. Francesca se sentit-elle gênée ? Craignait-elle d'en avoir trop dit ?

— Je ne mouillais pas autant, corrigea-t-elle. Je me retenais. Maintenant, je sais que tu vas me baiser, je me laisse aller... j'en profite... »

Comment la croire ? Je n'étais plus sûr de rien. Et s'il l'avait baisée, lui aussi ? La visite avait duré assez longtemps ! Au bistrot où je l'attendais, j'avais eu le temps de boire deux Pelforth et de lire *Le*

— Ensuite, il m'a mis les doigts dedans... deux doigts...

Elle me les montra. De l'autre main, elle se caressait les seins, ce qu'elle n'avait pas fait chez lui. Là-bas, elle avait gardé le haut, disait-elle, ici, elle était nue. C'est elle qui l'avait voulu : « Ce sera plus fort si je suis nue. » Là encore, comment savoir si elle améliorait la réalité ou la recopiait ? Je lui fis son toucher, faisant tourner mes doigts, en insistant pour explorer les parois du vagin, obéissant à ses injonctions...

Après que je lui eus mis ma queue avec une violence rageuse (jouissance immédiate des deux côtés, ses ongles dans mon dos, ses cris...), eut lieu l'inévitable discussion.

Non, elle n'avait pas baisé avec lui. Elle était restée sur son envie, et ce que nous venions de faire était bien d'une certaine façon de la masturbation. Ne le savais-je pas que tout se passait dans la tête ? Ne le lui avais-je pas assez seriné, quand je voulais l'entraîner dans de nouveaux jeux ? Était-ce vraiment important de savoir si, pour entrer dans la tête, il fallait passer par le cul, ou s'il fallait d'abord passer par la tête pour obtenir que le cul s'ouvre ? L'essentiel n'était-il pas d'y prendre du plaisir ?

— Ce à quoi je pense, maintenant, me dit Francesca, coupant court à mes questions, c'est comment nous allons nous comporter, lui et moi, la prochaine fois que nous nous rencontrerons dans la vie.

Est-ce qu'il oserait à nouveau la draguer, en tant qu'homme, avec l'image de ce con déployé qui flotterait entre eux comme un poisson dans un bocal ?

Elle eut un petit rire que je ne peux qualifier autrement que de salace.

*
* *

Chez le dentiste aussi, il y a un fauteuil. Ce n'est pas le sexe qu'on y ouvre, mais la bouche, sinon, c'est pareil. Même aspect barbare. Même notion d'immobilisation. De contrainte. En outre, le dentiste est celui qui a le pouvoir de faire mal. Ça peut paraître aberrant, mais beaucoup de femmes fantasment sur lui. Elles sont à sa merci, renversées sur un fauteuil, il touche leur bouche qu'elles doivent ouvrir, il peut leur infliger de la douleur (elles éprouvent de la peur en arrivant), ou au contraire les « endormir ». Mais ce qui agit surtout, c'est le fait qu'elles doivent, quoiqu'il arrive, garder la plus parfaite immobilité. Ne bouger sous aucun prétexte. Peureuses, la plupart des patientes ferment les yeux pour ne pas voir ce qu'on leur fait. Situation propice à la rêverie lascive, aux fabulations du fantasme... En voici deux qui illustrent ce thème.

Le fauteuil du dentiste

Renversée dans le fauteuil, Jacqueline ouvrait la bouche et le dentiste examinait sa dentition. Voilà qu'elle sent une main toucher sa cuisse, sous sa jupe. C'est l'été. Elle n'a pas de bas. Sa cuisse est nue. La main remonte... Or, elle sait qu'elle n'appartient pas au dentiste, puisqu'elle les voit, ses mains à lui, et les sent occupées à lui traiter les dents. Quand la main inconnue, arrivée en haut, soulève subrepticement sa culotte, elle esquisse un mouvement de refus. Alors, d'une voix énervée, le dentiste lui ordonne de ne pas bouger. Après avoir tâtonné entre les lèvres du sexe, le doigt qui la fouille, là en bas, trouve l'ouverture du vagin et y pénètre. Elle est horriblement mouillée, écrit-elle, et morte de confusion. Mais elle jouit ! Quelques minutes plus tard, quand elle se redresse, pendant que le dentiste range son matériel, elle s'aperçoit qu'il n'y a personne d'autre dans le cabinet. Elle entend se refermer la porte d'entrée, dans le couloir. Elle n'ose rien dire.

Voici le second fantasme :

Chez ce même dentiste, Jacqueline accepte une piqûre dans la gencive, pour l'anesthésier. Elle sent tout son corps se détendre, sa volonté s'annihiler, une insolite inertie s'empare d'elle, rien à voir avec ce qu'elle éprouve lors des anesthésies locales habituelles. En voyant la lumière changer, elle réalise qu'on l'a droguée. Elle veut bouger, n'y parvient pas. Tout à fait consciente mais incapable de parler ou de remuer, elle entend rire le dentiste. Outre son assistante se trouve là un individu qu'elle a aperçu dans la salle d'attente.

— Elle est mûre, vous pouvez y aller, dit l'assistante qui a pris le pouls de Jacqueline.

— Mais après ? s'inquiète l'homme.

— Elle aura tout oublié, dit le dentiste. C'est un produit qu'on a retiré du commerce à cause de ça, justement. Amnésie totale ! En revanche, en ce moment, elle est parfaitement lucide. Elle se rendra compte de tout ce que nous ferons. Mais quand elle reviendra à l'état conscient, ce sera comme si elle avait eu un rêve.

Ils l'attachent sur le fauteuil, car, explique le dentiste, elle pourrait avoir des réactions involontaires quand ils prendront leur plaisir sur elle. Elle pleure de rage, ce qui amuse beaucoup les trois salauds. Pendant que le dentiste lui sort les seins du corsage, et s'amuse à en faire durcir les bouts, l'assistante lui retrousse sa robe, la déculotte et graisse ses doigts avec un gel avant de les lui introduire dans le vagin et l'anus. A tour de rôle, ils la masturbent en observant son visage, et rient quand elle a un orgasme. Puis les deux hommes la baisent et

l'enculent, en lui relevant les jambes, et elle jouit encore. Entre deux assauts, l'assistante la lèche. Jacqueline finit par s'endormir. Au réveil, tout est rentré dans l'ordre, seulement, contrairement à ce qu'avait dit le dentiste, elle n'a rien oublié. Elle se dit alors que la drogue n'a pas eu sur elle les résultats habituels. Terrifiée à l'idée que le dentiste s'en aperçoive, elle lui joue la comédie de l'amnésie. En agissant ainsi, écrit Jacqueline, elle se réserve la possibilité de revenir pour une autre séance. Rentrée chez elle, elle pense déjà à la culotte qu'elle mettra.

Quelque chose de très coquin...

Je le répète, il s'agit d'un fantasme ; Jacqueline s'en sert uniquement pour se masturber ; jamais, au grand jamais, elle ne voudrait le réaliser ! Le fait qu'il soit imaginaire lui permet, justement, de « l'améliorer » au gré des caprices de sa libido et de pousser la chose de plus en plus loin... sans courir le moindre danger.

« Il ne m'en coûte rien, m'a-t-elle déclaré, puisque ça se passe uniquement dans ma tête – et entre ses cuisses, bien sûr, mais je suis seule à m'intéresser à ce qui s'y trouve. »

Si jamais un dentiste s'avisait d'avoir la main baladeuse, laissez-moi vous dire qu'elle serait la première à lui envoyer la sienne sur la figure... et à courir au commissariat pour porter plainte.

« A moins, ajoute-t-elle en gloussant, qu'il ne soit très beau mec, et que nous nous soyons mis d'accord au préalable :

— Si vous me soignez cette dent... à l'œil... je vous montrerai mon vagin ! Et si vous me faites un détartrage de qualité, je vous laisserais sucer mon clitoris. Quant à mon anus, si jamais vous aviez envie d'y enfiler votre pénis, alors, il faudrait me refaire toutes les incisives, comme vous pouvez le constater, elles avancent comme des dents de lapin – c'est à force de sucer mon pouce quand j'étais petite, et le pénis de mes copains depuis que je suis adulte... »

*
* *

Outre son fantasme du dentiste, Jacqueline a souvent recours à celui du « médecin pervers », comme Marie-Ange qu'on a vue plus haut jouer au docteur pour ressusciter ses souvenirs d'enfance ; mais elle en a aussi d'autres, car c'est une grande lectrice de romans de gare. Ainsi, on peut retrouver dans sa panoplie « Le policier sadique », « L'instituteur vicieux », « Le mauvais prêtre », etc. qui à l'instar de Guignol, Arlequin, Matamore, sont les personnages récurrents de la commedia dell'arte lubrique qui règnent en despotes sur les fantasmes féminins.

Autant de fantoches, mais on n'attend pas d'un fantasme qu'il soit vraisemblable. Tout ce qu'on lui demande, c'est de fonctionner. Dans le

demî-sommeil comateux de l'intelligence qui précède les premières caresses solitaires, de toutes les facultés du cerveau, l'esprit critique est la première à se mettre en veilleuse. Dans sa pénombre, les bouffons commencent leur danse. La somnolente qui se caresse est à Guignol : ingénue vicieuse, éternelle victime des salauds, elle ne feint de les fuir que pour leur inspirer l'envie de la poursuivre. Elle est leur victime consentante, hypocrite salope au visage d'ange. Pas un instant nous n'avons quitté le domaine de la pornographie, dont les clichés reflètent une certaine idée que nombre d'hommes se font des femmes et que quelques-unes ont détournée à leur profit pour en jouir impunément par le biais de la branlette.

Parmi ces pantins qui animent leurs guignolades sexuelles, il en est un dont les jours sont comptés mais qui règne encore sur les rives de la Méditerranée : le curé, à qui l'on confesse ses péchés, à qui l'on avoue ses pensées les plus honteuses. Et qui vous inflige ensuite des pénitences.

S'ils ont pratiquement déserté les bouquins de cul actuels où le sexologue et le psychanalyste ont tendance à les remplacer, on rencontre encore quelques prêtres « concupiscent » dans les vieux pornos des années soixante. Je parle de la plus basse pornographie (n'est pas Sade qui veut), qu'on vendait alors sous le manteau aux Puces de la Porte de Vanves.

Le confesseur et la pénitente

Encore gamine, ayant déniché un de ces vilains livres dans une malle du grenier de ses grands-parents, voici quel conte de fées Gina P. (une amie sicilienne que j'ai rencontrée à Palerme) se racontait avant de se chatouiller le bouton.

Elle, Gina, à l'instar de l'héroïne de son livre, tombait sous la coupe d'un curé maudit qui, chaque fois qu'elle succombait à son péché mignon (le « vice solitaire »), lui infligeait comme pénitence de répéter l'opération devant lui.

« Femelle impure, vous ferez vos saletés sous le regard de Dieu ! Nous finirons bien par extirper le ver du fruit ! »

Pendant qu'elle se contorsionne dans la sacristie, nue comme un ver (je rappelle qu'il s'agit d'un fantasme), le curé pervers fustige sa croupe dodue avec des rameaux de buis bénit. Et lui oint d'eau bénite, afin de les purifier, les parties que tourmente le démon. Longuement. En veillant bien à ne négliger aucun repli où le Maudit aurait pu s'infiltrer.

« Je veux bien t'aider, mais il faut y mettre du tien. Montre-moi où il se loge !

— Mon père, je n'ose.

— Mais encore ?

— A l'endroit où je pisse, Padre, sauf votre respect.

— Voyons ça... allons, pas de chichis, un curé c'est comme un docteur : à quel endroit, précisément ? Ici, en bas, ou là-haut ?

— Oh, mon père, c'est surtout ce petit bouton, là, qui me tracasse...

— Parfait ! C'est donc lui que nous allons punir ! »

Et voilà ! Une fois de plus, j'ai mis la charrue avant les bœufs. Ce qui importe le plus dans un fantasme (tout lecteur de porno sait cela), c'est la scène originelle, où l'héroïne bascule dans sa folie. Ici, il n'est pas difficile de deviner comment Gina aurait pu procéder : tout bêtement, à confesse. Lui était-il possible de dissimuler ses vilaines pensées à l'homme de Dieu ? Vous n'y songez pas. Elle avouerait donc au prêtre de sa paroisse, en se confessant, qu'elle avait de mauvaises pensées sur lui.

« Sur moi ?

— Je me touche ce que je n'ose dire en pensant à vous, mon père. Je me raconte que c'est vous qui m'y forcez. Est-ce que vous croyez que c'est le démon qui m'inspire des pensées aussi vilaines ?

— C'est plus que probable, ou alors tu auras écouté des contes de commères. Mais dis-moi, comment peux-tu croire que moi, je te demanderais une chose pareille ? Pour quelle raison le ferais-je ?

— Pour me punir, mon père. Afin de me guérir de mes vilaines habitudes. J'ai beau me jurer de ne plus recommencer, il n'y a rien à faire, dès que je suis seule, je me mets la main à l'endroit défendu... Alors, vous, pour me faire honte... Vous m'obligez à le faire devant vous ! Pour m'ôter l'envie de recommencer. Et après, vous me punissez ! Vous comprenez ? »

La suite coule de source :

« Mais, ces pénitences que je suis censé t'imposer, elles n'agissent donc pas, puisque tu retombes chaque fois dans le vice ?

— Parce que ce n'est pas pour de bon, Padre. Vous pensez bien que si c'était pour de bon... que vous me punissiez, ce serait différent. J'aurais tellement honte que je crois bien... enfin je suis presque sûre que...

— Nous allons bien voir ! Viens avec moi dans la sacristie, nous serons plus tranquilles... »

Derrière la tenture, Gina réalise enfin son rêve. Prosternée, croupe nue, elle attend sa pénitence, toute frétilante d'angoisse et de crapulerie.

« Combien de fois, cette semaine ?

— Six fois, mon père. »

Une gémissement. Signe de croix. Visage sévère.

« Tu auras donc six coups de ceinture ! Mais auparavant, il faut que je vérifie si tu n'as pas encore de mauvaises pensées, écarte donc les genoux, et penche-toi davantage, ouvre ton cloaque. Si tu es mouillée à cet endroit, c'est que tu en as. »

Explorant les « parties sales » (qui sont inondées), le doigt inquisiteur débúsque le petit bouton. Qui n'a jamais été aussi impertinent !

— Mon père, mon père... je crois bien que je suis maudite, c'est exactement comme dans mes pensées ! Vous me faites exactement ce que j'imagine que vous me faites...

Le doigt poursuit ses investigations. Gina a beau bander toutes ses forces pour lutter contre le démon (ou pour faire durer le plaisir ?), c'est le démon (qui s'est glissé dans le doigt du prêtre) qui a le dernier mot. Ou plutôt les derniers mots : un flot d'insanités qui sortent de la bouche du haut pendant que celle du bas laisse s'écouler les preuves du délit...

Alors, vient le châtiment. Femelle impure, tu vas recevoir ton dû ! Coups de ceinture de pleuvoir ; aux trémolos du plaisir succèdent les clameurs de la pénitente. Arrivée à l'église le feu aux fesses, elle s'en retourne la croupe cramoisie, ravalant ses sanglots, mais secrètement comblée.

Sur un tel canevas, il est loisible de broder mille variations. Par exemple, dans les séances suivantes, elle devra se chatouiller le bouton en face du prêtre, tout en priant à voix haute pour s'empêcher de jouir : « Je vous salue, Marie pleine de grâce, etc. » tandis qu'il surveille, armé du rameau de buis et de sa ceinture, le mouvement de ses doigts, la rougeur de ses joues, les frémissements de sa voix et l'humidité de son « cloaque d'impureté ».

Comment, me direz-vous, une fille sensée peut-elle gober de telles sornettes ? Est-il besoin qu'elle les gobe ? Elle s'en sert, c'est différent. Le propre du fantasme n'est-il pas justement de faire « comme si » ? N'empêche, insisterez-vous, celui-ci est bien compliqué pour une Sicilienne inculte à peine sortie de l'enfance. Qui vous a dit qu'elle était inculte ? N'oubliez pas que tout ceci n'aurait été grosso modo qu'un succédané du vilain livre qui a marqué à jamais sa libido : l'aveu, pour elle, représente le comble de la lascivité. Elle ne jouit jamais aussi fort que lorsqu'un homme la regarde se branler, et lui arrache ses confidences « crapuleuses » ; elle a besoin pour prendre son pied qu'il la méprise un peu, et ne répugne pas à recevoir ensuite (châtiment ou récompense ?) une bonne fessée.

*
* *

Cela dit, que l'église (notamment son décor) soit souvent associée au plaisir sexuel, personne ne le niera. Ne serait-ce qu'à cause des dimensions de profanation, qu'y prend alors tout acte de chair, même le plus vénial, comme tâter une fesse ou palper un sein devant la statue de la Vierge...

Le goût du blasphème

Sans parler que, sur le plan pratique, c'est un lieu très commode pour les rencontres clandestines. Une adolescente qui fréquente les cafés, en province, est tout de suite cataloguée. Qu'elle soit toujours fourrée à l'église, la voilà à l'abri des racontars. Elevée de façon très stricte une lectrice, en son jeune âge, jouait la surveillance de sa famille et des voisins, en se déguisant en bigote pour retrouver son galant à l'église du village. Elle y était fourrée quasiment tous les jours. Le lieu s'y prêtait d'autant mieux que son jeune amant habitant la maison voisine pouvait passer de son jardin dans celui du presbytère sans attirer l'attention du voisinage. L'église était le seul endroit du village où elle ne risquait rien. Ancien enfant de chœur, le garçon qui l'avait dépuclée connaissait bien les aîtres, il avait repéré une sorte de remise, un capharnaüm où s'empilaient les vieux bancs, les statues au rancard ; ils y faisaient leur petite affaire en silence, dans l'odeur de la cire fondue et de l'encens, à guetter le glissement furtif des grenouilles de bénitier.

« C'est là que j'ai tout appris : à sucer, à me faire lécher, et même le péché de Sodome. Après m'avoir enculée, il rentrait chez lui par le jardin et moi, la rondelle en feu, je sortais par la grande porte. C'en était venu au point qu'on craignait, dans ma famille, que je ne traverse une crise de mysticisme comme une de mes tantes qui était devenue carmélite. En fait de religieuse, je suis devenue une vraie salope. Et c'est à l'église que je le dois. »

*
* *

Nue dans une église

Que l'atmosphère confinée des églises puisse inciter au « péché », j'en ai recueilli plus d'un témoignage. Un été, descendant en voiture sur la Côte, une de mes amies entre, avec son amant du moment, dans une église déserte. La fraîcheur, comparée à la canicule du dehors, le silence, après le vacarme de la circulation (il y avait un embouteillage à la sortie du village), la pénombre, la solitude du lieu, les surprennent agréablement. Quel repos, quelle paix ! Et voilà que, sans la moindre préméditation, leurs regards se croisant, se produit le déclic : tous les deux y pensent en même temps. Il la pousse dans une niche, elle relève sa jupe, baisse son slip. Pendant qu'il la besogne comme un forcené, agrippée à ses épaules, les cuisses nouées autour de sa taille, hagarde, elle contemple derrière lui, dans son alcôve, la

statue en plâtre peinturluré d'un saint, et elle a l'impression qu'il les regarde.

Depuis cet épisode, elle court les églises avec tous ses amants. (Surtout s'ils sont catholiques ! précise-t-elle, avec eux c'est encore plus fort !) Ce qui agit surtout sur elle ? L'impression de scandale, de sacrilège, même, qui la traverse quand elle retire sa culotte dans cet endroit « sacré ». S'y faire enculer est le comble de la turpitude.

« Profane-moi ! » murmure-t-elle, et l'amant comprend aussitôt par quel orifice elle veut être honorée (ou déshonorée).

N'oublions pas, toujours latente, la peur d'être surprise par une punaise de bénitier ou un bedeau (on ne les entend jamais venir).

En été, pendant les vacances, on voyage en tenue légère. A peine entrée dans l'église, il suffit d'ouvrir un manteau d'été. Nue, elle déambule dans les travées en se tortillant. Scandale de ses seins, de sa croupe, des poils, à la lueur des cierges. La chair des cuisses et du cul prend une blancheur cireuse, morbide. Après cela, une baise rapide, un enculage bestial, prosternée, accoudée à un prie-Dieu, en surveillant l'entrée du coin de l'œil. Chose faite, sortir dans l'éclat du soleil, retrouver le vacarme de la vie normale, avec encore entre les cuisses ou dans l'anus, la brûlure du péché...

« Rien ne se peut comparer à ça ! Prendre plaisir à faire le mal ! Retrouver le goût du péché ! Au Moyen âge, on m'aurait brûlée. »

Une fois, dans une église de Malte, elle a failli se faire surprendre par le prêtre. Elle n'est pas sûre qu'il n'ait pas entrevu son cul nu, avant qu'elle ait le temps de rabaisser sa robe. S'est-il branlé, ensuite, dans la sacristie ?

*
* *

Profanation

Une lectrice m'a raconté une histoire du même tonneau. Elle aussi descendait sur la Côte avec un amant. Ils en étaient aux débuts de l'idylle, n'arrêtaient pas de se tripoter. Leur voiture, que l'amant en question avait rachetée d'occasion au fils d'un émir, était une Rolls aux vitres teintées ; du dehors, on ne pouvait voir ce qui s'y passait. Le prince y promenait ses épouses dévoilées sans craindre l'indiscrétion des passants.

« Elle était climatisée, me dit cette lectrice. Mais de temps en temps, mon ami coupait la clim. Je me mettais nue. Au bout de quelques minutes, c'était intenable, je ruisselais. Vous ne pouvez pas savoir l'effet que produit, dans un habitacle fermé, l'odeur d'une femme qui a

trop chaud. Personnellement, j'ai des senteurs naturelles très épicées. J'adore mon odeur, rien ne m'excite autant. J'étais là, nue dans la voiture. Conduisant d'une main, mon amant me masturbait de l'autre. En pleine ville, imaginez-vous ça ? Avec autour de nous la foule des vacanciers. Je n'arrêtais pas de jouir. C'était comme une maladie. »

Traversant un village désert écrasé sous la canicule, ils s'arrêtèrent devant une boutique, pour acheter des fruits. Elle s'enveloppa dans une espèce de blouse d'infirmière, qu'elle ne boutonna même pas, se contentant de la nouer à la taille avec un cordon, comme un peignoir de bain. Avec une pudeur exagérée, pour qu'on comprenne bien qu'elle était nue dessous, elle en retenait d'une main les pans sur la poitrine. Dès qu'elle sentit sur elle les yeux du commerçant, en tendant le bras pour choisir un fruit, elle laissa malencontreusement un sein sortir de la blouse. Comme elle feignait de ne pas s'en apercevoir tout de suite, le bonhomme eut tout le temps de se rincer l'œil. Profitant de sa distraction, l'ami opérait une razzia discrète parmi les étalages de bonbons.

« Mais ce n'était qu'un amuse-gueule. Le grand frisson, c'est dans l'église que je l'ai eu. Ce fut une révélation. Nous étions entrés pour manger nos fruits au frais, et puis parce que le Guide bleu y mentionne un vitrail de toute beauté. Assis tout au fond, près des bénitiers, nous admirions le vitrail en question en croquant nos cerises. Et là, machinalement (je vous jure que je ne mens pas, je n'avais aucune arrière-pensée !), j'ai écarté les cuisses pour sentir la fraîcheur délicieuse de l'église sur mon sexe. Se méprenant sur mon attitude, la prenant pour une invite, mon ami a introduit un doigt dans mon vagin, et avant que je reprenne mes esprits, il s'est mis à me masturber, avec la lenteur exaspérante qui était son style, qui me mettait au bord de la crise de nerfs quand nous étions dans la Rolls.

« Nous y sommes restés très longtemps. J'étais là, cuisses écartées, abominablement impudique, et mon ami me branlait, s'arrêtant chaque fois que j'étais sur le point de jouir. Nous nous chuchotions des insanités. A un moment, même, dans un accès de luxure, je me suis laissée aller à pisser un ou deux jets sur le banc. J'imagine la tête du bedeau, découvrant la flaque !

Vous êtes un homme, vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est bouleversant, pour une femme, d'être là, face à l'autel, dans l'attitude offerte de la putain, et de sentir (et voir, quand vous baissez les yeux), des doigts d'homme tripoter votre con. On a vraiment l'impression d'insulter le saint lieu, d'être soi-même une insulte vivante. »

Ils ajoutèrent aux églises désertes, les mornes musées des villes de province avec leurs croûtes lamentables.

« Mais cela n'a rien de comparable. Dans une église, ce n'est pas seulement clandestin, il y a, en plus, ce sentiment de profanation. On

sait qu'on fait le mal. »

*
* *

Trêve de plaisanterie, me direz-vous, revenons au réel. Et même, tant qu'à faire, au banal. Au plus banal de tous les stéréotypes qui personnifient le conflit sexuel : n'allais-je pas l'oublier ? Celui du patron et de son employée. Sans aller jusqu'aux jeux ancillaires, cette tarte à la crème de tous les bouquins de gare, contentons-nous, tenez, de ce personnage classique du répertoire porno : « La secrétaire qui donne son cul au boss. »

Le patron et sa secrétaire

Elle n'était pas la première, dans la société, la tradition orale le lui avait appris depuis longtemps. Il y en avait eu d'autres, avant elle, qui avaient obtenu de l'avancement de cette manière. Les envieux ricanaien :

« On sait comme elle l'a eu, son poste d'assistante ! Avec quoi elle l'a gagnée, son augmentation ! »

Elle avait cancané comme les autres, il n'empêche que son tour était venu. C'était d'elle, maintenant, dans la boîte, qu'on disait :

« C'est la pute du dirlo... elle donne son cul au patron. »

Derrière les sourires de commande, il y avait cette pensée dans la tête de tous ses collègues. Mépris et envie, surtout de la part des laiderons, vertueuses par nécessité, mais obligées de s'écraiser. Au contraire, on cherchait à être bien avec elle. En s'autorisant juste de petits sous-entendus fielleux :

« Toi qui est dans les petits papiers de Dieu le père, etc. »

N'empêche qu'ils auraient tous été diablement surpris s'ils avaient pu savoir pourquoi elle baisait avec lui. D'apprendre que ce n'était pas par arrivisme, ou tout au moins que la notion de vénalité, l'idée de se servir de son cul pour arriver, n'était pas le fond de l'affaire, mais un piment qui épiçait son plaisir. Car c'était vraiment par plaisir qu'elle le donnait. A cause de la façon insolite dont ça se passait : sans jamais en parler.

Quand il avait engagé l'affaire, en effet, le patron de Mathilde avait cultivé une attitude très équivoque, commençant par lui effleurer distraitemment les bras, ou le cou, sans rien lui dire, comme s'il avait caressé un chat, comme si ça ne tirait pas à conséquence. Mais un matin, alors qu'elle tapotait sur son clavier, lui se tenant derrière elle, il avait posé la main sur son épaule et s'était penché pour lire ce

qu'elle écrivait, puis, en réfléchissant, en improvisant la suite, il avait commencé comme s'il ne s'en rendait pas compte, à lui polir l'épaule de la main, comme surpris, charmé, par la douceur de sa peau, et Mathilde, prise de court, n'avait pas cru pouvoir s'y opposer. La gorge nouée, elle continuait à tapoter les mots qu'il lui dictait.

Comme encouragée par son silence, la main descendit et caressa, toujours aussi machinalement, le bras jusqu'au creux du coude, avant de remonter à la lisière de l'aisselle. N'étant pas de bois, Mathilde avait de plus en plus de mal à singer l'indifférence. Elle épuisait toute son énergie mentale à se concentrer sur les touches du clavier. Surtout, ne pas faire de faute de frappe ! Tout en guettant les timides progressions de la main, retenant son souffle chaque fois qu'elle arrivait dans les parages d'un sein. Elle attendait l'instant fatidique, le passage de la frontière invisible qui séparait encore la caresse paternelle légèrement incestueuse du pelotage caractérisé.

Elle s'était mise à transpirer d'émotion, et l'odeur fauve de ses aisselles était montée à leurs narines, avouant ce qu'elle s'évertuait à ignorer : son trouble physique. Il s'était penché pour en respirer les effluves, sans que le débit de sa voix varie d'un iota. La lettre terminée, il la félicita pour la régularité de sa frappe, et la récompensa d'une petite tape paternelle sur la joue. Il ne se passa rien de plus ce jour-là. Mais désormais, Mathilde n'osait plus soutenir son regard. Quand elle lui parlait, elle fixait un point neutre, entre la racine du nez et les lèvres. Ils s'étaient compris sans s'être rien dit. Il savait qu'elle était à sa disposition. Et elle savait qu'il le savait.

Glissando, ça s'était fait *glissando*. Quand elle lui apportait le courrier à signer, elle se plaçait à sa gauche, et se penchait pour tourner les pages du parapheur. Tout en signant de la main droite, il prit l'habitude de poser la gauche, toujours aussi « machinalement » sur le haut de sa hanche, et de la palper en commentant le courrier, ou en évoquant le programme du lendemain. La passivité de Mathilde ne pouvait plus passer pour de la placidité. A ces familiarités succéderaient inévitablement des attouchements plus canailles. Il ne faisait aucun doute qu'il finirait par se l'envoyer, ça se passerait au moment qu'il choisirait, elle se laisserait faire, et tout continuerait à se passer de la même façon : sans en parler.

Pouvait-on parler de dressage ? Ce serait excessif. Tout au plus d'apprivoisement. La main directoriale flattait l'arrondi de sa croupe comme celle d'une pouliche. Et descendait chaque jour un peu plus bas. Et voilà que la veille de la paye, lui soupesant carrément la fesse, il lui demande à brûle-pourpoint :

« Dites-moi, Mathilde, vous vous en tirez, avec votre salaire ? »

Question on ne peut plus scabreuse, si l'on tient compte du fait qu'il

lui mettait alors la main au cul. Le marché n'était-il pas implicite ? Et même explicite ! Brûlante était la chair de la fesse à l'endroit que la main directoriale s'appropriait maintenant cyniquement.

« Tenez, lui dit-il, en lui tendant de la main qui ne lui tâtait pas le cul une enveloppe (qu'elle prit), voici une petite gratification... je suis très content de votre collaboration. Mais gardez ça pour vous, j'aime autant ne pas faire de jalouses. »

Sur quoi, il la congédia en tapotant paternellement le cul qu'il venait d'acheter.

Dans le minuscule bureau adjacent, elle ouvrit l'enveloppe qui contenait l'équivalent d'une moitié de son salaire. Elle n'en parla pas à son mari. Elle savait qu'en réalité, ce n'était pas son corps, qu'il payait (il était déjà à sa disposition) mais son silence. Attention : pas son silence auprès des autres, mais son silence avec lui. Le message était clair, elle accepterait tout et continuerait à se taire.

Le lendemain, il prit possession de son bien. Se tenant derrière elle, à son habitude, tout en lui dictant ses longues phrases de jargon administratif, il s'empara dans préambule d'un de ses seins. Et tout en continuant à dicter, il le pelota sans vergogne, le palpant et le soupesant, tandis que du pouce, il faisait s'ériger le tétin. Quand le bout du sein eut bien durci, sans lâcher le sein qu'il tenait, il passa de l'autre main à l'autre nichon, auquel il fit subir le même traitement. Sans interrompre sa dictée, un nichon dans chaque main, il joua longuement à agacer les deux mamelons.

A la signature du courrier, ce soir-là, au lieu de lui palper le cul par-dessus sa robe, il mit sa main sous l'étoffe pour toucher la peau de ses fesses, puis il glissa ses doigts sous la culotte et, sans cesser de signer le courrier, au fur et à mesure que Mathilde tournait les pages du parapheur, il lui questionna l'anus. Aucune réaction de refus. Alors, il tira doucement sur les poils follets qui le couronnaient. Après quoi, il vérifia tout à loisir qu'elle avait mouillé sa culotte, en laissant ses doigts s'enfoncer dans le vagin. Qu'elle lui offrit en se cambrant docilement. Il la masturba ainsi, par-dessous, en prenant tout son temps. Tout cela, de la main gauche, pendant que la droite signait, après les avoir relues attentivement, les lettres du parapheur. Celui-ci refermé, il continua à la branler (c'est du clitoris qu'il s'occupait maintenant) en ayant l'air de réfléchir à autre chose. Puis, pensivement, comme s'il opérait une dernière vérification, il lui enfonça deux doigts dans l'anus. Constatant qu'elle subissait stoïquement cette intrusion, il se leva enfin, fit reculer son fauteuil, se posta derrière elle, lui retroussa sa robe, et, du plat de la main entre les omoplates, lui fit comprendre qu'elle devait se coucher à plat ventre sur le bureau pour lui donner son cul. Ce qu'elle fit, les seins

aplatis sur les paperasses. Elle sentit qu'il la déculottait. Puis elle l'entendit ouvrir la fermeture Eclair de son pantalon. Elle était si excitée par ces préparatifs qu'elle se mordit féroce le poignet pour ne pas crier de plaisir quand il lui enfonça brutalement son pénis dans le cul. Il tira son coup très vite, comme avec une putain (sauf qu'elles ne se laissent pas enculer).

Après quoi, il se retira, remonta la culotte, rabaisa la robe, et d'une tape sur les fesses, lui fit comprendre qu'elle pouvait disposer.

Le pli fut pris. Tous les soirs, à la signature du courrier, il l'enculait après l'avoir fait jouir en la branlant. Seul changement dans le rituel : un soir, au lieu de lui remonter son slip, il le lui retira, le froissa en boule, le lui fourra dans la main. Le message était clair, elle ne devait plus en porter.

Maintenant qu'elle avait le cul nu sous sa robe, il la convoquait à tout instant pour le lui toucher, sans prendre la peine de lui fournir d'explication ; elle venait se placer à son côté, et tandis qu'il téléphonait, il amusait ses doigts, la main sous sa robe. Quand il l'avait bien masturbée, il lui flanquait une tape sur la fesse et du menton lui indiquait la porte. Il y avait parfois une dizaine d'escarmouches analogues en cours de journée, si bien que le soir, au moment de la signature, elle était au bord de la crise de nerfs.

Elle ne portait plus aucun sous-vêtement, et ses seins ballottaient librement devant elle sous les vêtements lâches qu'elle avait compris qu'il souhaitait lui voir porter, pour que toujours son corps fût à sa disposition. Constamment, il jouait avec ses seins, son cul et son sexe. Et constamment, il changeait les règles du jeu. Ainsi, il pouvait toute une journée ne procéder que par de lents effleurements qui remontaient le long des cuisses, s'arrêtaient au ras des poils pubiens, redescendaient, remontaient, inlassablement, sans que jamais ses doigts ne la pénétrèrent. Si bien qu'au moment de la signature, elle était comme folle.

Dans le courant de la journée, quand elle était à l'ordinateur, elle abaissait maintenant le haut de sa robe pour avoir les seins nus au-dessus du clavier. Il les lui pelotait avec une pointe de vulgarité, tirant sur les pointes, les tortillant. Il aimait bien vérifier qu'elle transpirait des aisselles. Il lui tripotait aussi le visage, la bouche, lui glissait un doigt entre les lèvres pour toucher sa langue, ses gencives. S'il insistait, elle savait ce qu'elle devait faire : tourner la tête de profil, pour qu'il lui mette sa queue dans la bouche. Elle ne devait pas le sucer, non ; mais simplement le laisser se servir de sa bouche comme il l'aurait fait de son anus ou de son vagin (car il la prenait par le vagin, maintenant, après avoir constaté en fouillant son sac devant elle, qu'elle prenait la pilule). S'il éjaculait quand elle le suçait, elle avalait le sperme, et il se remettait à dicter.

Un soir de juin, où il faisait très chaud, il lui demanda de débrancher la climatisation, sans lui donner de raison. En quelques minutes, elle fut inondée de sueur. Alors, pour la première fois, il exprima verbalement un désir. Et encore, fut-ce d'une façon détournée.

« Mettez-vous à l'aise, Mathilde, lui dit-il, il n'y a aucune raison pour que vous creviez de chaud. Nous nous connaissons assez, maintenant. ».

Elle fit alors passer sa robe, sous laquelle elle n'avait rien, par-dessus sa tête. Ce jour-là, elle travailla nue. Impression insolite, nue, elle devait aller et venir, prendre tel dossier sur telle étagère, s'asseoir en face de lui pour prendre les notes qu'il lui dictait, et pas question de croiser les jambes... Quand on frappait à la porte, elle passait dans le petit bureau adjacent, emportant sa robe sur le bras, puis revenait d'elle-même se « mettre en tenue de pute du patron » dès que l'intrus était reparti.

S'il voulait se l'envoyer, il la prenait par le coude et la couchait sur le bureau ; maintenant qu'il la prenait aussi par le vagin, il la baisait souvent par-devant, les jambes en l'air (même quand il l'enculait), et tout en la fixant, avec une pointe d'ironie dans le regard, il lui dictait une lettre imaginaire, non pas pour s'amuser, mais pour camoufler verbalement ce qu'ils faisaient, au cas où quelqu'un, passant dans le couloir, se serait étonné de leur silence. A ces moments-là, néanmoins, ils étaient presque complices. Mais d'une façon générale, de quelque façon qu'il usât de ses orifices, elle devait toujours faire *comme si de rien n'était*. Et toujours, les mots prononcés étaient en contradiction absolue avec ce qui se passait. Elle avait l'impression d'être coupée en eux : une moitié secrétaire, une moitié putain. D'un côté, la tête, les mots qu'elle disait, ceux qu'elle écoutait, de l'autre, son cul, ses nichons, ses orifices, et l'usage qu'ils en faisaient tous les deux.

C'est ce divorce qui la faisait jouir. C'est surtout pour ça, et pas seulement, comme le prétendaient ses collègues, parce qu'il était son patron, qu'elle ne se refusait jamais à lui.

En fait, elle jouissait de sa propre passivité ; elle n'avait rien à faire, elle se laissait consommer. Lui, le « boss », en la traitant comme sa chose, croyait se prouver son pouvoir sur elle, c'était tout le contraire : être utilisée par lui était sa façon à elle de l'utiliser, lui, de le réduire, lui, à n'être que le fournisseur de ses plaisirs... Par sa docilité, elle transformait celui qui croyait la posséder en fantasme avec lequel elle se branlait... et en plus, il la payait !

Dans le même ordre d'idées, nous allons voir maintenant une femme qui poussait ce fantasme d'asservissement encore plus loin. Même si, au début, ce qu'elle allait subir pour le vivre était dû à un cas de force majeure : un accident de la circulation.

La branleuse plâtrée

On l'a vu plus haut, avec Anne-Marie, l'infirmière branleuse, s'il est un lieu où la déshumanisation est encore plus poussée que chez le médecin, c'est bien l'hôpital. Ne serait-ce que par l'anonymat, l'effet de groupe. Et on est à la merci du personnel. On vous fait votre toilette. Impossibilité d'échapper aux humiliations des soins intimes. Les rapports de pouvoir y sont poussés au paroxysme. Séparation tranchée entre les debout et les couchés (les sujets et les objets). Arrogance stupide des médecins-chefs suivis de leur meute d'internes qui se comportent souvent comme d'authentiques nazillons.

Laure T., petite créature boudinée, aux allures mièvres de fausse petite fille, zozotante, minaudante, maniérée, grosse bouche de suceuse, branleuse invétérée, se retrouve à l'hosto, à la suite d'un accident de moto. Les clavicules brisées, on l'a plâtrée les bras en croix. Crucifiée, emprisonnée dans une carapace comme une tortue, entièrement livrée aux mains des autres, elle est sans défense. On la fait pisser, on la fait chier. On lui fait sa toilette. Ça lui fait « travailler la tête ». Un après-midi où elle fantasme, frustrée de ne pouvoir se toucher, elle essaie de se branler en contractant les muscles de ses cuisses. Elle était en pleine action quand un interne entre dans la chambre et lui prend le pouls. Remarquant son pouce aplati, il lui demande si elle suce son doigt. Elle ne répond pas.

Alors, bien qu'il n'ait aucune raison médicale pour le faire, il baisse son drap et regarde son sexe. Avait-il senti l'odeur ? Il voit que les lèvres rasées sont ouvertes et baveuses. Laure est en effet une mouilleuse. Chez elle, c'est presque une infirmité. Cramoisie, elle ferme les yeux et tourne violemment la tête vers le mur. Très naturellement, la main de l'interne se pose entre ses cuisses. Elle se mord les lèvres jusqu'au sang, ferme les yeux si fort qu'elle en voit des phosphènes. Il la soulage rapidement. Une branlette sagace, efficace, économe, sans fantaisie. Médicale, en quelque sorte. Après qu'elle a eu son orgasme, il l'essuie, remonte le drap et s'en va. Elle l'entend entrer dans la chambre voisine.

Deuxième épisode : quelques jours plus tard, réveillée dans la nuit par l'envie de pisser, elle sonne l'infirmière (la poire d'appel pend au

bout d'un fil à portée de sa main). Et c'est l'interne qui vient.

— Je voulais l'infirmière, lui dit Laure.

(« *Morte de confusion, cramoisie* », me dit-elle, quand elle me raconte la scène. Laure écrit des romans pornographiques, j'ai oublié de le dire.)

— Elle fait une transfusion, répond l'interne.

Il lui met la main sur le front et la questionne. Elle n'arrive pas à dormir ? Elle veut un somnifère ? Elle secoue la tête sans répondre. Alors, il allume la loupote de la table de nuit, et seulement là, a-t-elle l'impression, la reconnaît.

— Vous voulez l'urinal, c'est ça ?

Elle fait oui. Elle est (*me dit-elle*) au bord de l'évanouissement à l'idée qu'il va encore voir son con. Elle ne s'attendait pas du tout à le revoir, pour elle c'était devenu un personnage de rêve, un être fictif qu'elle utilisait mentalement pour se branler en crispant les muscles de ses cuisses. Il prend le haricot, abaisse le drap, remonte la chemise, lui glisse le récipient sous les fesses, et, au lieu de se détourner après avoir baissé le drap, comme fait l'infirmière, il reste ainsi, les yeux fixés sur son entrecuisse.

Comme rien ne vient (elle est trop angoissée), il lui pose la main à plat sur la vessie, et exerce une légère pression. Mais ses doigts sont dirigés vers le bas, en fourchette, de chaque côté de la fente, qu'ils font s'ouvrir. Se mordant les lèvres, Laure se libère enfin, le jet s'échappe. Dru. Mais tout de suite, elle se reprend. Elle freine. Elle régule le débit. Elle a envie que ça dure. Entre ses cils, elle surveille le visage de l'interne. Il ne quitte pas des yeux sa vulve. Quand elle a fini, il retire le haricot, lui ouvre la fente, et l'essuie avec une compresse. Elle sent son clitoris se dresser. Elle le fixe, hagarde, au bord des larmes.

Alors, à nouveau, il lui donne son plaisir. Mais ils se regardent, maintenant. C'est sur son visage qu'il épie la montée de l'orgasme, et il prend tout son temps. Rien à voir avec la première branlette, expéditive, hygiénique. Il la masturbe très longtemps, s'arrêtant chaque fois qu'elle est sur le point d'avoir sa secousse, en lui parlant à voix basse. Comme ça ? Encore ? J'arrête ? Elle répond par gestes, incapable de parler. Après qu'elle a enfin eu son plaisir, un plaisir si fort qu'il la fait sangloter, il l'essuie et lui souhaite une bonne nuit en remontant la couverture sur elle.

C'est là, me dit Laure, que tout a basculé. Comme il lui caresse le front, elle avance la bouche et lui embrasse la main. Alors, lui, du doigt, qui sent encore son odeur, effleure le pourtour de sa bouche. Vite, elle happe le doigt, l'aspire, le suce, fait tourner sa langue autour, sans le quitter des yeux. Comme il l'interroge du regard, elle bat des paupières, très vite, à plusieurs reprises. De son autre main, il ouvre son pantalon, sort son pénis. Elle n'a que la tête à tourner pour

l'absorber. Il l'a prise par les joues et se sert de sa bouche pendant qu'elle fait tourner sa langue autour du gland. Maintenant, c'est elle qui lui donne du plaisir. Il éjacule, elle aspire, avale, continue à téter, comme quelqu'un qui suce son pouce...

Ils prennent leurs habitudes. Chaque fois qu'il est de garde, il vient la branler et s'en fait tailler une.

Une nuit, un interne qu'elle ne connaît pas entre dans sa chambre, soulève le drap, remonte la chemise de nuit, et lui pose sa main sur le con. En le sentant introduire son doigt dans le vagin, elle comprend que le premier a passé le mot à ses collègues. Tout le service doit être au courant qu'il y a une branleuse et qu'elle suce comme une reine. Après ça, le pli est pris ; la nuit, tous les internes de garde, viennent la branler et se vider les couilles dans sa bouche.

Elle ne vivait plus que dans l'attente de leurs visites. Maintenant, la glace était brisée, et elle parlait avec eux. Ils échangeaient des confidences. Elle était devenue leur pute. Elle était heureuse, me dit-elle, comme un coq en pâte. Ou plutôt, comme une poularde. Elle mangeait comme une ogresse, devint grasse comme une poularde, justement. Même les infirmières étaient dans le coup. Elles la maquillaient comme une poupée, lui mettaient une nuisette « coquine » à la place de la chemise d'hôpital. Une gouine la léchait régulièrement. Certaines nuits tournaient à l'orgie. On la baisait, on l'enculait, parfois quatre ou cinq soignants se succédaient. Elle dormait toute la journée, ne s'éveillant que pour s'empiffrer. Elle ne lisait plus. Ne vivait plus que pour la bouffe et pour le cul.

— Ce furent, dit-elle, six mois de rêve. Les délices de Capoue.

On lui retira ses broches, puis ses plâtres. Elle fit ses premiers pas. Mais dès qu'elle fut en mesure de se déplacer, de redevenir autonome, les internes se désintéressèrent d'elle. Maintenant qu'elle était à nouveau une personne à part entière, ça ne « prenait plus ». Elle se remit à lire. Surveilla son régime. Quand elle sortit, elle avait retrouvé son poids normal.

Les années ont passé. Jamais, dit-elle, elle n'a rien retrouvé d'équivalent. A l'hôpital, elle vivait un fantasme. Depuis, elle utilise sa période plâtrée comme un réservoir où elle puise quand elle se branle ou quand elle se fait branler par une copine ou un copain. Elle a essayé, pour retrouver ce sentiment d'impuissance, d'immobilisation, de participer à des séances de bondage, dans un bar S.M. Ça n'a rien donné. Elle n'arrive pas à y croire.

« C'est trop débile, ils font tous semblant. Pour que ça marche, il faudrait que ce soit "pour de bon". Etre ficelée n'agit pas : il faudrait que je sois plâtrée ! »

Elle pense sérieusement à refaire de la moto.

Ce souvenir dont elle a fait un fantasme, maintenant qu'elle l'a écrit, va devenir, paradoxalement, une source de plaisir pour d'autres qu'elle. Par exemple sur Zaza, une correctrice, que j'utilise souvent comme « lectrice cobaye » pour vérifier si un texte porno « fonctionne ». Car c'est un fait (écrirait-on des pornos, sinon ?), les mots peuvent agir sur la chair autant sinon plus que des attouchements.

LE POUVOIR DES MOTS

Dire que les mots font mouiller Zaza serait un euphémisme. Rien de ce qu'on lui fait, prétend-elle, n'agit autant sur elle que ceux qu'on lui dit ou que ceux qu'elle lit. L'idéal étant, bien sûr, qu'aux mots s'associe au moment opportun (quand ils ont déjà fait le plus gros du travail) ce qu'on lui fera subir pour en vérifier l'effet.

Une séance de lecture à deux

La voici donc chez moi pour une séance de lecture, en tenue de travail (toute nue), assise sur le canapé, en train de se nourrir du texte dont nous testons l'efficacité pour ce recueil. Celui de Laure T., la fille plâtrée, par exemple. En le lisant, Zaza s'imaginer dans la même situation, et se branle mentalement (ou me laisse la branler) comme l'interne branlait Laure. Mais ça peut être un autre texte du même acabit, n'importe lequel, pourvu qu'il soit bien « crade », comme elle dit, pourra faire l'affaire.

Tenez, pour rester dans les mêmes eaux, la lettre d'un lecteur que nous appellerons « l'amateur de culottes sales ».

Moi, je suis en face d'elle, et pendant qu'elle lit, je l'observe. Naturellement, elle a les cuisses bien écartées, de façon à ne rien me cacher des effets de sa lecture. J'épie sur sa chair les progrès de l'émotion sexuelle que lui procurent les mots qu'elle lit. Voilà, ça commence... les boutons violets des seins surgissent insidieusement des aréoles. Elle tourne une page et ses yeux se jettent sur un nouveau paragraphe.

J'abaisse les miens ; il me semble que les lèvres du con sont un peu plus disjointes que tout à l'heure. A moins que je ne me fasse des idées, que je prenne, comme nous avons tendance à le faire, nous, les mecs, dès qu'il est question du cul des femmes, mes désirs pour la réalité. Mais non, je ne rêvais pas, la fissure est bien en train de s'accroître : la preuve, les petites lèvres dont je ne voyais qu'un

minuscule grumeau mauve entre les poils sont maintenant distinctes l'une de l'autre, et dans leur commissure, mais oui, je n'ai pas la berlue, ce petit machin couleur de jambon d'York, c'est bien le clitoris qui montre le bout du nez.

Autre signe des ravages qu'exerce le texte sur la lectrice : dans la zone basse du con, juste au-dessus du double bourrelet velu qui surmonte l'anus, naissent ces reflets rosâtres qui annoncent l'ouverture de l'estuaire vaginal. Et voilà que la première larme pleure dudit vagin. Laisant mes yeux remonter vers les pages déployées qu'elle tient devant son visage pour m'en cacher les réactions, je constate qu'elle arrive à la fin. Il est temps de donner à ce con la récompense qu'il réclame : du bout des doigts, achevons de séparer les grandes lèvres, aussitôt se révèle entre les poils toute la débandade des muqueuses congestionnées luisantes de mucus...

Etrange bestiole qu'un con de femme ! Chaque fois que j'en vois un s'ouvrir comme un fruit blet, c'est la même débâcle intérieure. Je m'étais pourtant juré de ne pas la toucher, de la laisser jouir rien qu'avec les mots, mais non, c'est plus fort que moi, il faut que j'y mette les doigts, que je flaire, que je suce... Que je suce ? Nenni, les sucements viendront plus tard, après le premier orgasme, serviront à convoquer le second. Puisque je bande et puisqu'elle mouille, avançons-nous sur les genoux et fourrons notre gland dans le trou. La dame retient son souffle et colle les feuillets sur son visage pour ne pas voir celui qui l'enfile. C'est avec le personnage du texte qu'elle vient de lire qu'elle veut prendre son pied, pas avec moi. J'ai beau laisser couler ma bite au fond du vagin, et lui tordre méchamment les tétons, elle soupire, certes, elle bafouille des mots inaudibles, des mots mouillés de salive, mais je n'y suis pour rien, je ne suis qu'un gode sur lequel son vagin se masturbe tandis que les mots qu'elle a lus tourbillonnent dans sa tête et coulent de sa bouche...

Ecoutez-la râler, voyez son visage hagard, ses yeux fermés, la grimace d'agonisante de sa bouche, vous croyez que vous la baisez jusqu'à l'os, que vous la « possédez » ; vous possédez peau de balle... Elle ne sait même pas que vous êtes là. Tout à l'heure, quand nous sablerons le champagne, elle se plaindra d'une voix dolente :

- Tu vois comme tu es ? Tu m'avais dit qu'on ne baiserait pas.
- Mais on n'a pas baisé, chérie, tu t'es branlée.

Et moi, qu'ai-je fait ? Ne sais-je pas que lorsque je feins de la baiser, en fait, je me branle dans son vagin sur l'image d'elle qu'elle me renvoie, celle d'une vicieuse salope qui vient se faire enfiler par un vieux taré de pornographe ?

L'amateur de culottes sales

Au cours de cette « séance de lecture », je peux le dire maintenant, nous avons été singulièrement perturbés par la confession véridique de l'amateur de culottes sales. Les mots qu'il avait écrits s'étaient imprimés dans notre tête, et nous avons tenté de les « vivre ».

C'est exactement de cette façon que fonctionnait la libido dudit amateur de culottes sales. Il avait commencé dans son jeune âge à se branler en flairant les culottes de sa mère qu'il repêchait dans le panier du linge à laver. Il fallait que ce soit un peu jaune à l'endroit où la fente vulvaire avait exsudé ses humeurs au cours de la journée et un soupçon de pipi n'était pas inutile à son bonheur.

Toute sa vie amoureuse allait se trouver codifiée par ce trauma initial : entre les cuisses de toutes les femmes qu'il croirait aimer, il rechercherait les parfums qui avaient imprégné les culottes maternelles. Au point que l'acte d'amour, pour lui, perdait toute saveur si sa partenaire était trop propre. Et quand il baisait cette dernière, il avait besoin pour « allumer la mèche » de s'imaginer en train de renifler les culottes de son enfance. De la même façon qu'il s'était branlé alors en imaginant qu'il baisait sa mère, il se branlait maintenant dans le vagin de sa femme en imaginant qu'il était encore ce petit garçon qui volait en cachette des plaisirs parfumés au pipi maternel.

Et nous voici, Zaza et moi, en train de nous branler l'un l'autre dans son vagin avec ces odeurs du passé que nous n'avons jamais senties, qui ne sont plus que des mots jetés sur le papier. Et de nous « aider », quand ceux que nous lisons ne suffisent plus, avec ceux que nous nous crions pour attiser notre délire.

Vous avouerez, amis, que le cul est une chose compliquée.

Ne pas voir ce qu'on lui fait

Une fois qu'elle eut pris son pied, Zaza, histoire, sans doute, de récupérer sa dignité de « femme libérée », me fit remarquer, en revenant sur le fantasme de la femme plâtrée, qu'il s'agissait là d'un fantasme type de branleuse. Dans la vie, m'assura-t-elle, contrairement

aux culottes sales (elle gardait parfois les siennes plusieurs jours pour complaire à certains amateurs d'odeurs, dont je suis), ça ne pourrait pas fonctionner.

Nous convînmes donc, à titre de test, d'un jeu érotique où la contrainte du plâtre serait remplacée par un bandeau sur les yeux et, de sa part, par une passivité totale, quoiqu'on lui fasse. C'est à dessein que j'avais employé « on » à la place de « je », et, si elle l'avait remarqué, toute correctrice qu'elle était (devinait-elle la suite ?), elle ne m'en avait rien dit.

Huit jours plus tard, voyez-la donc, cette femme « libérée », dans sa tenue de travail habituelle (à poil, sauf les escarpins), un bandeau sur les yeux, assise sur mon canapé, une coupe de Taittinger à la main. En attente. Nous parlons de tout et de rien. De temps en temps, une main lui soupèse un nichon, pince négligemment le mamelon, l'étire. Elle se tait, attentive. Rien d'autre. Nous blablatons à nouveau, puis deux mains lui prennent les mollets et tirent latéralement sur ses jambes pour la contraindre à ouvrir les cuisses davantage. L'instant d'après, « on » lui pince à nouveau le téton, on le fait rouler sur lui-même, puis on le lâche dès qu'il est érigé.

Une longue minute s'écoule sans qu'un mot soit prononcé (c'est long une minute, quand on ne dit rien), et voilà qu'un souffle tiède caresse l'intérieur de sa cuisse, près du genou. Lentement, ce souffle remonte, il arrive aux poils du pubis, il descend le long de la fente, il s'attarde sur l'orifice du vagin.

La femme « libérée », malgré elle, se cambre pour mieux s'ouvrir au souffle qui s'attarde, qui insiste... qui insiste tant que le clitoris sort progressivement de sa léthargie et pointe son dard. Zaza, agacée, ouvre la bouche pour dire quelque chose mais se souvient à temps qu'elle n'a pas le droit de parler. Alors, quelque chose de cylindrique, à l'extrémité arrondie, de consistance ferme mais élastique, se pose sur le cratère du vagin et commence à y pénétrer. La dame maîtrise un léger sursaut ; est-ce un pénis, se demande-t-elle, mais non, elle est assise, c'est donc un gode ; elle n'a rien contre les godes, ce sont des objets fonctionnels, elle reste donc passive, et muette. Cependant on la sent attentive, perplexe ; son vagin, lui, engloutit sans état d'âme la saucisse élastique qu'on lui fourre dans la gueule. Lorsque la chose arrive au fond du vagin et touche l'utérus, une bouche se pose sur son clitoris et l'aspire délicatement, puis des dents se mettent à le mordiller tandis que l'objet cylindrique coulisse de plus en plus vite dans le vagin.

Jusqu'ici, direz-vous, ne se passe rien de bien fracassant : plaisir clitoridien dispensé par la bouche du suceur, plaisir vaginal provoqué par le gode ; certes, tout cela, en dépit des yeux bandés, ne sort pas des jeux badins auxquels peut consentir une femme « libérée » ; mais

voilà que comme elle commence à répondre au va-et-vient du gode par des avancées et des reculs du bassin de moins en moins contrôlés, une main s'empare avec beaucoup de familiarité d'un nichon et recommence à en triturer la pointe. Instinctivement, Zaza se cambre pour mieux offrir sa poitrine à la caresse, cependant le gode continue à coulisser, la bouche continue à lui téter le clito et le climax n'est plus loin.

Elle est donc excusable, en proie aux désordres qui précèdent le spasme, de ne pas réagir tout de suite, quand une autre main s'empare de l'autre nichon pour lui faire subir simultanément les mêmes taquineries que le premier, sans que cessent pour autant les mouvements de piston du gode dans son vagin.

Ce n'est que lorsqu'elle aura joui, après les convulsions et les clameurs de rigueur, qu'elle commencera à s'interroger. Et à compter les mains qui ont touché sa chair et manipulé le gode. Pour ne rien dire de la bouche qui la suçait...

Alors, délivrée du bandeau, elle laissera ses yeux aller du gode qui repose sur le canapé, encore tout luisant, à mes mains, dont l'une lui propose une coupe de champagne, et elle me demandera :

« Tu n'aurais pas fait ça, quand même ? »

Et comme je ne réponds rien, et qu'on entend la porte du couloir se refermer avec précaution, elle ajoutera :

« Etait-ce quelqu'un que je connais ? »

*
* *

J'ai oublié de préciser que si Zaza est « équilibrée », elle n'est pas bégueule pour autant. Aussi, après cette expérience, la trouvant concluante, n'a-t-elle fait aucune difficulté pour pousser encore plus loin le fantasme de passivité. A une condition : que son anonymat soit préservé. Ce qui l'a chiffonnée dans la scène que je viens de décrire, c'est qu'elle n'avait qu'un bandeau sur les yeux et donc, que l'invité avait pu voir son visage. C'est la raison pour laquelle elle refuse de fréquenter les clubs échangistes : tout s'y passe à visage découvert. L'idée d'être baisée sans savoir par qui la titillait, mais à condition qu'on ne puisse pas voir son visage. Assurée d'être méconnaissable, elle était la première à exiger sa « part de folie contrôlée ».

Colin-maillard

Voilà comment, quelques semaines plus tard, nous avons mis au point une séance de « colin-maillard. »

Dès que nous arrivons sur le palier des amis à qui j'ai promis une amusette (sans entrer dans les détails), j'enfile sur la tête de ladite amusette une cagoule de sex-shop, vous savez, une de ces choses infâmes en caoutchouc noir où il n'y a qu'un trou pour la bouche. Je sonne, et dès que la porte s'ouvre, je mets un doigt devant mes lèvres pour demander le silence à l'hôtesse qui m'accueille. Puis je la suis au salon où sont réunies plusieurs personnes des deux sexes qui pérorent dans une atmosphère parfumée au cannabis. Dès que nous entrons, le silence se fait. Tous les yeux se jettent sur cette femme encagoulée que je tiens par le bras.

« Voici, dis-je, l'amusette que je vous avais promise. Nous allons pouvoir jouer avec elle à colin-maillard. Parmi vous, il y en a peut-être quelques-uns qui connaissent cette jeune personne, mais comme son visage est dissimulé, vous ne pourrez savoir de qui il s'agit. S'il y en a qui l'ont déjà vue nue, ils auront un avantage sur les autres, mais rien n'est moins sûr, en tout cas, elle, comme vous vous tairez, elle n'aura aucun moyen de savoir qui s'amuse avec sa chair. C'est ce qui lui plaît. »

Tout en parlant, j'ai commencé à déshabiller Zaza. Il ne s'agit pas de strip-tease, le tout est qu'elle soit nue le plus vite possible. Nue, sur ses souliers, la voici au milieu de la pièce, qui attend. Autour d'elle, hilares mais muets, s'assemble la demi-douzaine de personnes qui sont présentes, hommes et femmes. Les yeux des femmes ne sont pas moins luisants que ceux des hommes. Quant à Zaza, tout son buste et le haut de ses cuisses sont couverts de chair de poule. Les bouts de ses seins pointent d'une façon éhontée.

« Ne sois pas si pudique, lui dis-je, tu es venue ici pour qu'on s'occupe de ton con, alors écarte les cuisses. »

Elle obtempère aussitôt. Je tends à une femme le pot de vaseline que j'ai sorti de ma poche et je lui montre l'anus de Zaza. La femme enduit son index de vaseline et l'introduit dans le cul de Zaza qui sursaute violemment, mais n'oppose aucune résistance. Nouveau sursaut quand une main d'homme se plaque sur sa vulve et que deux doigts lui fouillent le vagin. Puis un autre lui malaxe un nichon. Une autre lui palpe une fesse. A partir de ce moment, c'est la curée. Aucune parole n'est prononcée à voix haute, les rares échanges verbaux se produiront sous la forme de chuchotements.

« J'ai l'impression de connaître ce vagin.

— Et moi, ce trou du cul. »

Je devine Zaza aux aguets s'efforçant de percer l'anonymat de ces commentaires, tandis que des mains palpent sa chair et visitent ses orifices. Je suis le seul à parler à voix haute. J'explique donc que j'ai apporté la vaseline pour ceux qui voudront enculer l'invitée ; mais qu'on la prenne par le vagin ou par l'anus, il faudra se gainer, et je

distribue les préservatifs que nous avons achetés avant de venir au distributeur automatique de la pharmacie du coin.

— On peut l'enculer et elle est d'accord pour sucer, ou pour lécher les femmes. Vous pouvez donc la considérer comme un objet utilitaire. Et la traiter en conséquence.

L'affaire ne traîne pas, on conduit Zaza jusqu'à une table basse d'apéritif sur laquelle on la fait s'agenouiller, puis se prosterner. La voici donc dans la posture de chienne dont elle raffole et qui met tous ses orifices à la disposition de ceux qui veulent s'en servir. Ainsi, à tour de rôle, on l'encule et on la baise, et pendant qu'on se sert de son cul et de son vagin, d'autres se contentent de sa bouche dans laquelle ils enfilent leur bite (Zaza est une suceuse chevronnée).

Ce qui rend l'affaire encore plus insolite, c'est que les invités n'ont pas forcément couché les uns avec les autres. Les hommes se contentent donc de sortir leur pénis de leur braguette comme s'ils allaient pisser, et les femmes de baisser leur culotte quand elles viennent se faire lécher par Zaza en rabattant leur jupe par-dessus sa tête pour que les autres invités ne voient pas leur cul.

L'affaire dure environ deux heures, au cours desquelles Zaza enchaîne orgasme sur orgasme ; on l'entend gémir, on l'entend même sangloter, il lui arrive de crier, mais les bruits qui s'échappent de sa bouche sont aussi anonymes que les chuchotements de ses bourreaux, presque toutes les femmes piaillent et râlent de la même façon quand le délire du cul s'empare d'elles.

Vient le moment où chacun s'est rassasié de la chair de Zaza, il ne me reste plus qu'à lui essuyer le trou du cul qui dégouline de vaseline fondue et à la rhabiller. Après quoi, je la prends par le bras pour la guider jusqu'à l'ascenseur. Elle attendra d'être dans la cabine pour retirer sa cagoule et me montrer un visage mouillé de sueur où la grimace de son dernier orgasme s'est comme incrustée.

Au bout de quelques pas sur le trottoir, sa main prend la mienne. Nous avons l'air de deux amoureux qui marchent dans les rues de Paris. Nous croisons des dizaines de couples qui nous ressemblent. Au sortir du taxi qui la dépose chez elle, Zaza m'embrasse gentiment, et me dit :

« On se voit la semaine prochaine ? On pourra aller voir un film, j'aurai mes règles. »

*

* *

Avant de quitter Zaza, je voudrais faire une petite parenthèse sur son rapport avec les mots. Vous le savez aussi bien que moi, il n'y a pas que ceux qu'on lit qui agissent sur la libido, ceux qu'on dit ont aussi leur effet.

Volant hors de nos bouches, ils vont se poser à l'endroit critique comme des mouches sur un morceau de viande. Toute blindée qu'elle soit par la lecture des bouquins que je lui fais tester, Zaza est la première à en convenir. Ainsi, un de nos jeux favoris consiste, avant de passer à l'action, à ce que je lui décrive, avec mes « mots à moi », le morceau de sa personne que je convoite ; le fait est : rarement une vulve m'a autant fasciné que la sienne... En elle tous les caractères de l'organe féminin sont poussés à un tel point que par moments, elle en devient presque caricaturale...

« Ton con, lui dis-je, quand je lui fais ma cour, c'est le nec plus ultra de tous les cons de femme que j'ai vus. Il est proprement sidérant, j'irai jusqu'à dire, médusant, comme devait l'être le visage de la Gorgone qui changeait en pierre ceux qui le contemplaient. »

C'est quasi immédiat : je peux voir, sous l'effet de ce que je lui dis, s'écrouiller toutes les bizarres petites choses rosâtres qui fleurissent entre ses poils, quand elle est velue, entre les lèvres de la plaie, quand elle s'est épilée, et je hume l'arôme du vagin. Zaza n'est pas de ces idiots qui pourchassent leurs senteurs (quoi de plus inepte qu'une fleur sans parfum !) : aucune puanteur chimique, le sain remugle marin de la femelle en rut, cette odeur iodée d'huître grasse (elle ne s'est pas lavée en sortant de son lit). Et d'ailleurs, si je remonte vers le clito, une délicieuse senteur de pipi vient épicer le tout, et je suis obligé de me taire un instant pour mieux la déguster (car la langue ne sert pas qu'à parler, Dieu merci).

Bref, sa grosse vulve bouffie règne sur moi sans partage. Au point que Zaza, qu'au début de notre liaison, ma curiosité maniaque pour sa fente avait flattée, arrive à s'en sentir gênée.

— C'est si laid, me dit-elle, tu ne trouves pas « ça » hideux ?

Je ne vais pas lui mentir ; le fait est, « ça » n'a rien d'une fleur des champs, et les mots habituels des « auteurs érotiques », tels que « corolle » ou « calice », refusent de s'accoler sous ma plume à cet insolite morceau de barbaque chauve (à ma demande, elle a consenti à s'épiler). Vues de derrière, les grandes lèvres qui pendouillent sous son anus évoqueraient presque les couilles glabres d'un adolescent, et quand je l'étripe en lui rabattant les genoux sur les nichons avant d'y fourrer mon groin comme un chien qui cherche des truffes, le bâillement lubrique du viscère m'inspire quasiment de l'épouvante. Mais quel infâme bonheur quand j'y vautre mon visage... Je voudrais presque y enfoncer ma tête : outre du fist-fucking, faire du head-fucking... Que verrais-je de l'intérieur ? Qui sait...

Bref, il s'agit bien d'une « cramouille », et seule la plume d'un pornographe peut s'y attaquer.

Soit dit en passant, je me suis souvent interrogé pour chercher à comprendre d'où me viennent par moments (moi qui aime tant les poils de femme) ces accès de voracité pour les chattes épilées, surtout

les grosses, comme la sienne, car ça n'a rien à voir avec une pédophilie déguisée, je n'éprouve aucune attirance pour les fentes de tirelire des fillettes pas encore formées, pour moi, ça ne peut leur servir qu'à pisser : pour qu'une chatte épilée attire mes curiosités et agisse sur moi, il faut, comme celle de Zaza, qu'elle soit très « mûre », et même, un peu « blette ».

Il doit y avoir en elle de l'excès, une surabondance inquiétante, quelque chose de proliférant... Des petites lèvres excessives, un clitoris en mégot de havane, et là-dessous, un vagin en suçoir de pieuvre, molle ventouse élastique qui avoue cyniquement sa voracité d'ogresse... Y fourrer sa bite est une aventure auprès de laquelle celle du Petit Poucet se perdant dans la forêt n'est qu'une gentille promenade.

— Tu ne crois pas que tu exagères, me dit Zaza. J'ai une grosse moule, d'accord, elle est charnue, d'accord, mais à t'entendre ou à te lire, on croirait, je ne sais pas, moi... une de ces excroissances spongieuses qui s'attachent au flanc des vieux chênes... Tu n'arrêtes pas de me la bouffer, de me la mordiller, de me la tirer dans tous les sens, et tu t'étonnes ensuite que mes muqueuses soient dépenaillées... Je voudrais te poser une question, c'est moi que tu baisses, ou c'est ce machin ?

Vous l'avouerais-je ? Je n'en sais trop rien.

Et revenons à nos moutons.

Si Zaza avait un reproche à faire à Laure T, (et son fantasme de femme plâtrée), c'était de prendre le cul trop au sérieux. Pour Laure, le cul était la grande affaire de la vie. En dehors de ça, rien ne comptait. Chez elle, cela confinait au fanatisme. Ce en quoi Zaza et moi différions : pour nous, le cul n'était qu'un jeu ; pour ne pas se laisser bouffer la vie par lui, il n'y avait qu'une solution : jouer avec.

Maintenant, attention. Ne versons pas dans l'excès contraire. Quand je dis jouer, je ne dis pas rigoler : je dis jouer, comme les enfants, d'une part, au sens de faire joujou, mais aussi au sens qu'a ce mot quand on parle d'un acteur qui joue plus ou moins bien. Il s'agit de bien jouer son rôle, d'interpréter dans la vie, en scène, donc, les mots et les images qu'on a dans la tête, et qu'on va partager avec son partenaire. Inventer sans cesse de nouvelles façons d'aborder les rivages du cul – si désolés, dans la répétition conjugale ou quand, comme Laure T., on le prend au tragique. Fuir l'ennui sans pour autant côtoyer la folie.

Et pour ça, inventer sans cesse de nouveaux jeux.

*

* *

Jouer avec le cul des femmes...

Un qui sait jouer avec le cul, c'est mon ami Italo... Le cul, c'est son jeu préféré (avec le badminton). Il faut dire que son métier est particulièrement propice aux jeux de cul. Italo est masseur, kinésithérapeute et esthéticien. Mêler le travail et le plaisir, il prétend que dans sa profession, ça n'a rien d'exceptionnel. Il n'est d'ailleurs pas le seul dans son coin à concilier ainsi l'utile et l'agréable. Dans le Var, où il sévit, prolifère à l'en croire une véritable mafia de la baise organisée, une confrérie secrète d'obsédés de la chatte qui se refilent au téléphone les bonnes clientes, à charge de revanche.

(Tu peux y aller franco, c'est une salope finie. Mais mets une capote ! Elle est très à cheval là-dessus.)

Ces hommes que leur métier (coiffeur, masseur, kinési, pédicure, etc.) met en contact physique avec les femmes ont d'emblée un « contact privilégié » avec leur chair, j'irais jusqu'à dire un droit de cuissage. Ils les touchent, pour commencer. Et quand on touche une femme, la moitié du travail est déjà faite. Il faut préciser que leurs clientes, riches femmes oisives, ne les considèrent pas tout à fait comme les autres hommes. Avec eux, elles n'ont pas besoin d'être sur leurs gardes. Elles les appellent par leur prénom. Jacky. Sam. Italo. Jean-Luc. Momo... Et versent aisément dans la confiance égrillarde ; cela, pour elles, ne tire pas à conséquence. De rapides complicités, tissées de sous-entendus, se nouent au gré des effleurements et des tripotages plus ou moins professionnels.

A quel moment la main qui malaxe ces seins ou ces fesses perçoit-elle qu'on l'autorise, de celle asexuée de masseur à se transformer en celle, peloteuse, de partenaire sexuel ? C'est une affaire de peau, dit Italo. Le contact de la peau, quand la femme est excitée, n'est plus le même. Et aussi d'odeur. Quand elle commence à mouiller discrètement, elle dégage des effluves différents. Pas forcément sexuels, attention ! Ça peut très bien être, simplement, l'odeur de sueur de ses aisselles qui devient un peu plus prenante, ou même, carrément, le parfum qu'elle a mis. Il ne vire pas, non, mais, tout à coup, il sent plus fort. La femme, dit Italo, « embaume » littéralement. Et comme elle a fermé les yeux, que les bouts de ses seins durcissent, que ses cuisses s'écartent... Le reste va de soi. Et même, dans ce cas, il faut agir vite, sinon la cliente, vexée qu'on ne réponde pas à ses discrètes avances, se reprendra vite. Et vous taillera une réputation d'impuissant dans tout le canton !

A cette espèce appartenait Gisèle F., une aoûtienne qui voulait se faire épiler le minou pour mieux profiter des bienfaits du soleil à la plage naturiste de Pampelonne. Elle débarque donc à l'institut de beauté d'Italo, et après s'être étonnée (sans excès) d'avoir affaire à un

homme, elle lui montre l'objet en question. Tout de suite, Italo fut au parfum. Une certaine forfanterie dans la façon de baisser culotte, de remonter sa jupe, d'écarter les cuisses en dévisageant narquoisement le mercenaire pour juger de l'effet produit par l'exhibition. Ensuite, petite conversation anodine pendant qu'Italo s'accroupit pour étudier l'objet sous toutes ses coutures. Faut-il laisser une petite barbiche sur le périnée ou tout enlever ? Deux minces moustaches à la Dali, le long des grandes lèvres ? Ou juste une minuscule brosse à la Hitler sur le mont de Vénus ? Finalement, d'un commun accord, ils optent pour la totale.

« Vous avez un très joli sexe, assure Italo (compliment qu'il fait à toutes ses clientes, mêmes celles qui ont des vulves de génisse). Vous avez tout avantage à le montrer. Les grandes lèvres sont admirablement proportionnées. Et le clitoris est d'une rare insolence. »

Bref, l'opération se fait, en présence de l'assistante, une jeune Vietnamiennne. Une épilation, à la cire, contrairement à ce que fabulent les pornographes, n'est jamais propice à la gaudriole. Ça fait trop mal, pour commencer, et même les masos n'apprécient guère le traitement. Mais une fois débarrassée de sa toison superflue, et ointe d'onguent apaisant, ma foi, il n'est pas interdit de passer à d'autres jeux. Par exemple, alors que la femme, épilée et nue, admire le résultat dans un petit miroir, on peut lui suggérer un soin des pieds. Tripoter les orteils d'une femme est tout un art, Italo le possède à fond.

Vous voyez le tableau ? La nana, assise sur la table de massage, les jambes dans le vide, et cet homme en blouse blanche qui lui tripote les pieds. Sous ses yeux bée la fente glabre du sexe aux bords encore enflammés. Ici, un silence, plein de pensées non dites, mais qui volettent de l'homme à la femme et de la femme à l'homme.

« Vous trouvez vraiment que j'ai un joli sexe ? demande enfin Gisèle F., qui se décide à lui tendre la perche comme il lui fait replier un genou afin de mieux lui masser la cheville.

— Un bijou. Et je parle en connaisseur.

— Je suis un peu confuse... vous n'arrêtez pas de le regarder. Il est vrai que vous pourriez difficilement l'éviter, vu que vous l'avez sous les yeux.

— A moins d'être aveugle, en effet, je ne vois pas comment... »

Petits rires. On grille une cigarette.

— Sincèrement, Italo... vous permettez que je vous appelle Italo ? Vous qui en voyez du matin au soir, vous n'en avez pas marre ?

— Cela dépend des femmes. Toutes ne le montrent pas de la même façon !

— Ah bon ? Parce que je le montre d'une façon particulière ? Et peut-on savoir laquelle, s'il vous plaît ?

— De la façon d'une femme qui a envie qu'on le regarde. Et à qui ça fait de l'effet...

— De l'effet ! Le grand spécialiste de la femme a parlé !

Alors lui, du tac au tac, sans cesser de lui pétrir le pied :

— Vos muqueuses sont humides. Maintenant que vous êtes épilée, vous ne pouvez plus le cacher !

— C'est la chaleur.

— Non (très affirmatif). Et ce n'est pas non plus la chaleur qui le fait s'entrebâiller... Jugez plutôt. »

Dans le miroir qu'il lui tend, elle contemple sa vulve ouverte de fausse fillette : l'intérieur des lèvres, du même rose que celui des gencives.

— L'ouverture du vagin, dit Italo, vous avez remarqué ? La forme parfaite du zéro.

Elle rit : « Bon, mettons. (Bref silence. Puis, coquette) : Et vous ? Ça vous en fait, de l'effet, de le reluquer ? Ne me dites pas que vous avez envie de le toucher ! Vous l'avez assez manipulé en m'épilant.

— Ça n'a rien à voir. Ce qui compte, ce n'est pas de toucher, mais la raison pour laquelle on le fait.

— Je sais, je vous taquinais. Bon. Maintenant, entendons-nous. Que les choses soient claires : je ne trompe pas mon mari. Cela dit, si vous avez envie de me... toucher... vous pouvez. Mais attention : rien d'autre.

Elle lui dit encore, pour que les choses soient encore plus claires :

— C'est un fantasme que j'ai, vous comprenez. En réalité, vous n'existez pas. Vous avez des fantasmes, vous aussi, non ?

Il la « touche » donc. Elle s'est recouchée pour bien le laisser opérer. A fermé les yeux pour mieux se concentrer. Italo, pour elle, n'est plus là. Il y a juste des doigts anonymes qui la masturbent. Une fois qu'elle a abondamment mouillé, l'opérateur redevient professionnel en diable, ne se permet surtout pas la moindre plaisanterie. Il s'agit juste d'un service rendu. Il essuie la dame avec des kleenex parfumés. Essuyage profond, méthodique, silencieux. Il sait qu'il vient de passer le test. Il se retire discrètement pendant que la cliente, pensive, se rhabille.

En réglant la note, à la caisse, elle glisse un billet à la jeune Vietnamiennne. Décemment, elle ne peut lui donner un pourboire à lui ! Et rendez-vous est pris pour le surlendemain, en fin d'après-midi. Pour un drainage lymphatique. On raccompagne la dame à la porte. Discret baisemain.

« Il faut toujours jouer les charmants, me dit Italo. Plus elles sont pouffiasses, plus elles apprécient les ronds de jambe. Elles donnent leur cul, mais tiennent à conserver un certain décorum. Avant de leur mettre la queue, toujours y mettre les formes. »

Elle est revenue tout le mois d'août, deux fois par semaine. Toujours en fin d'après-midi. Plus besoin de prétexte, c'était juste pour le sexe. La petite Vietnamiennne s'en allait, les laissait seuls. Cela se passait toujours dans la salle de massage.

« J'y ai beaucoup pensé à l'avance, déclarait Gisèle F. en arrivant. Je suis affreusement excitée. Et vous ? Il faudra faire vite, mon mari doit passer me prendre. Il klaxonnera. Faites voir, si vous êtes excité, vous aussi ? Montrez votre queue. »

Italo laissait dépasser du pantalon son sexe en érection. Il devait le laisser dehors tout le temps de la prestation.

« Parfait. Maintenant, léchez-moi. Je ne sens pas trop fort, au moins ? J'ai beaucoup transpiré. Mais je sais que vous aimez ça. C'est salé ? Un peu acide, peut-être ? Je vais avoir mes règles dans deux ou trois jours, mon P.H. est toujours plus élevé. Il paraît que j'ai un goût de pomme verte. L'anus aussi. Oui. Comme chat. Pardon, je bafouille. Comme ça. Oui. Ouvrez-le bien. Enfillez le bout de la langue dedans. Parfait. »

(Une bavarde intarissable. Mais ce n'était pas sans charme. Lui, sa langue, il ne la gaspillait pas en paroles inutiles.)

Elle finissait par jouir, concentrée sur elle-même, les yeux fermés, avec des cris rauques de corbeau.

« Ouf, soupirait-elle, quand c'était fini. Et vous, vous avez envie ? Vous voulez que je vous soulage ? Allons, pas de chichis, donnez-moi ça. »

Elle le masturbait après lui avoir enduit le gland de crème mentholée.

S'il s'avisait de prendre une initiative, elle le rembarrait aussitôt. Il devait se laisser branler, comme elle s'était laissé branler, un point c'est tout. Surtout, pas d'échanges. Chacun pour soi !

« Ne me touchez pas quand je vous touche, ou je dis tout à mon mari. Et votre femme, elle le sait ce que vous faites avec vos clientes ? »

Souvent, elle s'arrêtait avant qu'il éjacule. Et il devait rester au garde-à-vous, la queue dehors. Pendant qu'elle se rhabillait, se coiffait, revoyait son maquillage. Une fois prête à sortir, elle revenait vers lui, s'agenouillait, et le prenait en bouche. Un simple coup de langue suffisait. Il partait comme un canon, les yeux hors de la tête.

« Elle me rendait fou, cette pouffiasse mondaine ! Cinglé ! »

Elle avalait tout. Puis reprenait la cigarette mentholée qu'elle avait laissée au bord du cendrier, et passait dans l'antichambre. Où elle

signait chaque fois un chèque pour une séance de soins. Pas question qu'elle ne paye pas. Elle était la cliente. Chacun à sa place. Ne mêlons surtout pas les genres.

Au cours des deux séances de la dernière semaine, il fut enfin autorisé à la pénétrer. Mais par l'anus. Il n'avait le droit d'éjaculer que dans son rectum. Le vagin, assurait-elle, était réservé au mari. Et les deux fois, il fut persuadé qu'elle n'avait éprouvé aucun plaisir. Physiquement, s'entend. Mais ses yeux brillaient. Il pouvait le voir dans le miroir devant lequel ils opéraient. Pour elle, il s'agissait uniquement d'un plaisir de tête. L'idée de donner son cul. De donner son cul à un inférieur. Un simple masseur. Pendant que son mari l'attendait dans la petite rue, en bas de la pente, au volant de la Mercedes.

Elle se garnissait l'anus d'un tampon. Se reculottait. Lui tendait la main.

« Eh bien, c'était parfait. C'était bon, au moins, pour vous ? Vraiment, je n'ai jamais compris quel plaisir vous pouvez avoir, vous, les hommes, à faire ça à cet endroit. Enfin, tous les goûts sont dans la nature. »

« Un drôle d'oiseau, je te jure, me dit Italo. Une sacrée nana ! Cela dit, j'en ai connu d'encore plus cinglées. L'été, Saint-Trop en est plein. »

Mais faut-il s'en étonner ?

L'été, dans le Var, toutes les femmes, les indigènes comme les estivantes, sont déboussolées. Le soleil ne leur tape pas que sur la cabèche, il leur met le feu aux fesses. Elles se disent que c'est les vacances, que personne n'en saura rien, alors, elles en profitent. Le cul n'est plus qu'un jeu de société, une distraction de vacances.

*
* *

Chloé, la chienne au téléphone portable

Prenez Chloé, par exemple. Chloé, la chienne blonde, Chloé la chieuse. Voyez-la, grande pouffiasse altière au verbe haut, faire son entrée dans l'institut de beauté d'Italo, en claironnant dans son téléphone portable des menaces voilées à un sous-fifre :

— Je tiens absolument à ce que ce dossier soit prêt pour demain matin, vous entendez ? clame-t-elle à tout vent. Je n'aimerais pas m'aviser au dernier moment qu'il y manque une pièce !

Et toc, elle braque sur Italo un de ces éblouissants sourires inanimés

qui ne montrent que les dents. Grandes dents de carnassier, très belles. Au reste, Chloé tout entière est ce qu'on appelle une belle plante. Beaucoup d'allure, grande, élancée, mince sans être maigre, longues cuisses de mannequin, poitrine généreuse mais bien formée, sapée avec une élégance tape-à-l'œil de fausse bohémienne qu'elle parvient à maintenir dans les limites du bon goût par une savante harmonie des couleurs.

Dès qu'il l'a vue débarquer, froufroulante, pérorant, Italo a pigé. Une emmerdeuse qui a le feu au cul. L'article abonde dans la région. Entre deux faux ongles en or gris où sont serties des miettes de diamant, elle lui tend un bristol en papier recyclé où se pavane en caractères gothiques un nom à rallonge aussi toc qu'un chevalier de Malte. Aussitôt, Italo se souvient de ce que lui a confié un confrère de Ramatuelle.

— La baronne de Mes Deux ? Une hystérique de première ! Elle fait tous les salons, et toujours pour la même chose : le cul. Une vraie cannibale ! Chaque fois, elle invente de nouveaux prétextes, et pour ne pas essuyer d'affront en cas de refus, elle n'arrête pas de jacasser dans son portable. Cela dit, plus chaude qu'elle, je ne connais que le Vésuve. A toi de voir si tu te sens à la hauteur.

Illico, Italo prend la vache par les cornes. Il ne reçoit que sur rendez-vous, déclare-t-il à l'arrivante. Et les deux heures qui suivent sont prises par deux clientes, dont il lui montre les noms sur le cahier. Chloé ne daigne pas y baisser les yeux. D'ailleurs, son portable grésille.

— Une minute, Pedro ! crache-t-elle dans le micro. Je vous reprends à l'instant, chéri. Un petit problème à régler.

A Italo :

— Je sais que les deux heures qui suivent sont prises, puisque c'est moi qui les ai retenues. Les noms que vous me montrez sont ceux de mes secrétaires. (Sourire pleins phares.) Je tiens toujours à voir l'individu à qui je vais confier mon corps. Et vous (elle le balaie de la tête aux pieds), je crois que vous ferez l'affaire. C'est par là ?

Elle fonce au salon de massage, balance son sac Vuitton sur un fauteuil. Puis, toujours roucoulant à son interlocuteur, à propos de Machin, qui doit arriver du *Venezuela* (au cours de la séance, elle se gargarisera de ce mot de Venezuela et du nom d'un producteur connu, pour bien montrer à Italo qu'elle n'est pas de la petite bière), elle commence à se défroquer. Debout, près de la table de massage, dont elle a tâté le rembourrage. Se déshabiller en téléphonant n'est pas commode. D'un geste impérieux, elle suggère à Italo de l'aider.

— Qu'est-ce que je dois enlever ? lui demande ce dernier, habitué aux chichis pudiques des clientes qui viennent pour la première fois.

— Mais tout, voyons ! Je ne suis pas ici pour dire la messe !

Flegmatique, Italo la déshabille donc ; elle l'aide passivement : levant un bras quand il faut lui retirer une manche, changeant son téléphone de main, s'asseyant sur la table de massage pour qu'il la déchausse. En gourmet qu'il est, Italo attend le dernier moment pour dégrafer le soutien-gorge et faire descendre la culotte. Un string minuscule, un article de la Saint-Valentin orné d'une devise coquine : « Rien que pour vous. »

Après quoi, il prend du recul pour admirer le tableau. Comme elle continue à jacter (en espagnol, maintenant), Italo l'interroge des yeux. D'un geste vague, elle balaie son anatomie.

— Vérification d'ensemble, pour commencer, lui chuchote-t-elle, en masquant le micro de sa main. Après, nous aviserons...

Reprise du bla-bla castillan. Flegmatique, Italo vérifie la carrosserie du dos de la main, comme on flatte les flancs d'un cheval, puis du plat, carrément, empoignant la chair des cuisses, du ventre, des fesses... Un peu lourdes, les fesses, il y a de quoi faire. Mais fermes, sentant le club de mise en forme. Mine de rien, il les écarte pour lorgner l'anus. Et là, coup au cœur : la rondelle est maquillée d'un rouge assorti à celui des lèvres et des ongles. Histoire de tâter le terrain, il effleure la corolle du bout des doigts. Réaction immédiate : loin de se rétracter, l'orifice adopte la forme d'un zéro parfait. Ayant enregistré le message, il laisse ses mains descendre aux chevilles et, via la face interne des cuisses, reprend l'escalade jusqu'à la touffe. Chloé ouvrant les cuisses, il prend possession de la motte qu'il comprime comme une éponge. La fente humide adhère au creux de sa paume. Pour voir jusqu'où il peut pousser la plaisanterie, il aventure un doigt entre les lèvres. Elles s'écartent pour l'accueillir.

Maintenant qu'il est fixé, Italo se relève, fait le tour de la statue, vient se placer en face d'elle et, la fixant dans les yeux, lui malaxe les nichons à pleines mains. Les adversaires s'étudient, sans que s'interrompe la mélodie au téléphone. Chaque fois que Chloé prononce le mot *Venezuela*, ses lèvres bougent d'une façon très évocatrice, comme si elle commençait à faire une pipe...

Figure suivante : Italo lui tient un nichon et a posé son autre main à plat, sur l'entre-cuisse de la dame, deux doigts repliés dans le vagin. En téléphonant, Chloé bouge doucement son bassin, d'avant en arrière, pour se masturber sur la main du kinési. Ses joues ont rosé, ses yeux luisent, elle parle d'une façon de plus en énervée dans le portable. Soudain, elle pose la main sur le micro et foudroie Italo du regard.

— Je ne suis pas venue ici pour me faire branler, lui lance-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes impuissant ?

Impuissant, lui ? Outré, Italo ouvre son pantalon, puis un tiroir, ou il pêche un préservatif à picots, dont il se gaine. En le regardant faire, Chloé se titille d'un doigt allègre tout en vociférant dans son portable.

Italo s'engage. La chienne blonde le récompense d'un sourire courtois et de la main, comme un chef d'orchestre, lui indique le tempo (*allegro ma non troppo*) avant de reprendre sa conversation intercontinentale en se calant confortablement les fesses au bord de la table de massage. Juchée sur ses talons échasses (Italo s'est bien gardé de lui retirer ses chaussures), elle est juste à la bonne hauteur. Il s'introduit donc dans le Vésuve. Et sans hâte excessive, en gourmets, ils entament la danse du cul.

— Mais non, mon chéri, susurre Chloé à son interlocuteur, pourquoi voudriez-vous que je vous fasse des infidélités, vous savez bien, amour de ma vie, qu'il n'y a que vous ?

Cependant, Italo a pris le mors aux dents. Alarmée, Chloé bredouille dans le micro :

— Je vous rappelle dans une minute, Pedro ! Je vais faire pipi et je reviens. A tout de suite.

La communication coupée, elle lève son mufle distingué vers le plafond, et *meugle*. Plainte lugubre de vache aux pis gonflés qui appelle pour qu'on vienne la traire. N'y tenant plus, Italo envoie la sauce.

Pendant qu'il retire le préservatif, Chloé renfile sa culotte.

— C'était très bien, lui dit-elle. Je reviendrai vous voir. Maintenant, il faut que j'y aille. Soyez gentil, aidez-moi à me rhabiller, je suis déjà en retard.

Sonnerie du téléphone. Tout en reprenant sa conversation interrompue, aidant Italo à la rhabiller, elle ouvre son sac, en tire quelques billets qu'elle pose sur la table de massage. Et la revoilà au Venezuela, à discuter férocement de pourcentages et de droits annexes.

*
* *

Le vagin de Chloé

Elle s'était tapé tous les kinési de la région. Ils se donnaient le mot : Chloé de Mes Deux, la chienne blonde, la pouffiasse au portable sévit à nouveau dans le Var !

Un jour, vint le tour de Marco, qui officiait à Cogolin.

— Tu vas te marrer, lui téléphona Italo. Attends-toi à voir rappliquer la chose d'un jour à l'autre. Je lui ai fait croire que tu étais un spécialiste du vagin. Elle a des problèmes avec le sien. Son amant du moment n'est pas aussi membré que le précédent, mais il finance son affaire, alors, elle tient à le satisfaire. Tant qu'elle tchatte dans

son engin de malheur, c'est qu'elle te laisse la voie libre. Tu peux lui faire tout ce qui te passe par la tête.

Depuis le temps que ses confrères lui en rebattaient les oreilles, Marco n'y croyait plus. Il faut dire que Cogolin, contrairement à Grimaud ou Ramatuelle, est un bled assez peu couru. Et voilà qu'en plein août, toutes voiles dehors, Madame Du Vagin débarque d'une Rolls de location.

Mais laissons parler Marco.

« Avec moi, ça ne s'est pas du tout passé comme chez Italo. Ce fut beaucoup plus nuancé. Au début, d'accord, son entrée en fanfare, claironnant dans son portable (cette fois, ce n'était pas au Venezuela, mais à Moscou que se trouvait son interlocuteur, à qui elle demandait des nouvelles de Poutine. *Il va mieux ? Dis-lui que je ne l'ai pas oublié. Et Popov non plus. Remercie-le pour le caviar ! Etc.*), la fausse réservation par les secrétaires, tout collait. Que j'ai dû la déshabiller sans qu'elle cesse de baratiner son interlocuteur. Et que tout le long de la séance, elle n'a pas arrêté de téléphoner : encore O.K. Mais pour le reste...

— Par quoi commence-t-on ? je lui demande, dès qu'elle est à poil.

— Mes seins, qu'elle me dit. Dans mon métier, j'en joue beaucoup pour faire cracher les commanditaires.

Je les prends donc en mains. Ils sont un peu mous, mais encore bandants. Les aréoles larges, sensuelles, les bouts longs, étroits, en tétine, très sensibles. Dès qu'on les tripote, ils s'étirent comme des cornes d'escargot.

— Je ne vois pas ce que vous leur reprochez, que je lui dis, ni ce que je peux faire pour eux. Tout me paraît en état de marche.

Mettant provisoirement hors circuit son biniou, elle me révèle alors qu'elle doit se rendre à une soirée d'une importance cruciale, pour pêcher des capitaux, et qu'elle a bien peur d'être contrainte d'user d'arguments convaincants. Se tapotant l'arrière-train, elle précise sa pensée : il y a de fortes probabilités qu'elle sera obligée de passer à la casserole si elle veut décrocher des *clauses préférentielles*. J'examine donc son cul. Là non plus, rien à redire. Bien joufflu. Lisse. A la fois ferme et moelleux. Pas une ride. Une merveille.

Et nous voici au terminus. En fait, ce ne sont pas tant les fesses qui la chagrinent, que (chuchoté pudiquement) le vagin. Ses pontes (elle a eu six enfants de cinq pères différents) le lui ont quelque peu distendu, et n'ayant pas envie de passer sur le billard pour se le faire rafistoler, elle me demande ce qu'on peut faire.

« On m'a dit que vous étiez un spécialiste ? »

N'aurais-je pas dans ma boîte à malice quelque astringent à action rapide, qu'elle s'en mette une noisette avant de passer à l'action ? Pas trop puissant quand même, elle ne va pas jouer les vierges martyres. Si

je pouvais la dépanner au moins pour une soirée ! Enfin, faites pour le mieux. Voilà la chose, jugez vous-même.

Opportunément, le téléphone tinte. Elle se jette dessus.

— On s'en fout, des chiennes de garde, braille-t-elle. Sexiste ? Mais bien sûr qu'on est sexiste. C'est pour une chaîne câblée ! Je prends tout sous mon bonnet ! Etc.

Tout en se renversant sur la table de massage pour m'exhiber une grosse chatte bouffie, qui a dû en voir de toutes les couleurs, elle poursuit sa conversation un ton plus bas, en espagnol Assimil. J'entre donc dans le sujet. Diablement humide, le sujet, et souple comme un gant à vaisselle.

La main sur le micro, elle m'interroge. J'en pense quoi ? Il n'est pas trop large ? Pendant que mes doigts font *floc flocc*, je lui dis que c'est une affaire d'appréciation. Mais que si elle veut qu'on le rétrécisse, je dispose d'une pommade norvégienne à base d'alun. L'avantage de cet onguent est qu'il resserre effectivement les parois du vagin ; l'inconvénient : il congestionne le clitoris et les nymphes, d'où des effets secondaires aphrodisiaques.

En fait de crème astringente, la purée dont je lui injecte une généreuse giclée est une vaseline érogène d'un effet échauffant garanti, qu'on vend partout dans les sex-shops. Pendant que je touille cette mayonnaise diabolique, le portable n'arrête pas de sonner. Et elle de piailler dedans d'une voix de fillette énervée, le corps animé de soubresauts de plus en plus véhéments. Aux gouttes de sueur qui perlent au-dessus de sa bouche et entre ses seins, je constate que le traitement commence à agir. L'incendie doit la ravager. En lui en rajoutant une dose à rendre hystérique une jument frigide, je surveille les mouvements de son bassin. Chaque fois que j'enfonce mes doigts et que mon pouce lui aplatit le clito, Chloé, hagarde, soulève les fesses et son pelvis réagit par une violente poussée verticale, pour augmenter la pression. Elle mouille comme une truie, ça ruisselle entre ses fesses. Livide, elle se mord les lèvres, n'aboie plus que de rauques monosyllabes... entrecoupés de silences haletants. N'y tenant plus, elle coupe la communication et m'informe que les effets secondaires commencent à se manifester. Est-il nécessaire que je la malaxe d'une façon aussi énergique ?

— Il faut savoir ce que vous voulez, que je lui dis, en retirant ma main du fournil.

Elle l'attrape au vol pour l'y maintenir. Que je comprenne bien, ce n'est pas que ça lui déplaise, mais est-ce que les parois du vagin ne vont pas se relâcher ? Est-ce que ça ne va pas le lui dilater davantage ? Je la rassure : cette pommade miracle a un effet retard. L'idéal serait même qu'elle coïte en cours de traitement ; ça aiderait à faire pénétrer le principe actif dans les tissus muqueux. Gobe-t-elle ces inepties ? Je

poursuis : pour éviter de distendre les chairs internes, il conviendrait d'adopter une posture dans laquelle le vagin serait naturellement très ouvert : comme la levrette. En m'objectant que cette posture n'est pas très esthétique, et qu'elle met à mal la dignité de la femme, elle se retourne sur la table pour l'adopter, les avant-bras à plat, la croupe haut levée, ouverte comme une chienne qui s'offre au mâle.

Et toc : le téléphone se manifeste. Tout en répondant, elle désigne la cible d'un doigt replié, surtout que je ne me trompe pas de trou. Et la voici tout miel : Oh, c'est toi, mon chou. Figure-toi que suis à l'institut, je me fais belle en ton honneur.

Je fais bâiller l'estuaire, je pousse ma pointe, m'y voici. Tudieu, c'est l'enfer, là-dedans...

— A ce soir, m'amour. Il faut que je te quitte, on m'appelle de Los Angeles. Si tu savais ce que je suis obligée de faire pour toi, quelle torture je subis en ce moment.

A moi (tout en se mettant sur la boîte vocale) : qu'est-ce que vous en pensez ? Est-il assez souple ? Assez serré ? Puis, d'une voix aiguë : oh, zut, je crois bien que je vais avoir un orgasme.

Chose faite (très bruyamment), elle s'affaisse à plat ventre. Me tend la main, derrière elle. Je la prends. Elle me la serre avec gratitude.

— Merci. C'était super. Mais si vous n'y voyez pas d'objection, j'en prendrais volontiers une deuxième dose... à titre de précaution : ce soir, je vais vraiment devoir payer de ma personne.

Et de rebrancher son téléphone de malheur... en ramenant ses genoux sous elle pour bien écarquiller tous ses orifices.

Je veux bien payer de ma personne, mais mon dévouement a des limites. J'ai donc sorti mon assortiment de vibromasseurs. Pendant que je la pommadais, elle s'est remise à baratiner. Avec un type qui téléphonait du Chili. Alberto, qu'il s'appelait.

*
* *

Bon, assez déconné ; faisons un peu le point sur ce que vous venez de lire.

C'est quoi, au fait ? Dans le Var ou ailleurs : des mots, rien que des mots, comme ceux qui font mouiller Zaza... Ceux que j'ai écrits, certes, mais aussi, on l'a vu, ceux qu'on dit, et notamment, dans le feu de l'action, quand on veut attiser la libido de la dame...

Il me semble, à propos de Zaza, justement, grande consommatrice de mots, que je n'ai pas assez insisté au sujet de ceux-ci ; vous savez, quand on commence à perdre la tête, ces vocables insensés qui sortent de notre bouche, ce flot d'insanités dont on arrose la femme qui se tortille sous nous... Autant de fléchettes que nous plantons dans sa libido...

A ce propos, vous l'avez sans doute remarqué, ce vocabulaire amoureux s'est singulièrement émancipé depuis quelques années. C'est ainsi que souvent, pour « s'aider », quand, quoi que je lui fasse, les prémices de l'extase tardent à se manifester, Zaza m'aiguillonne pour que je lui envoie quelques bonnes giclées verbales :

« Ça va venir... Vas-y, parle-moi, dis-moi des choses... Vite, dis-moi que je suis une grosse pute...

— Tu es une grosse pute !

— Mieux que ça, écoute ! Pour de bon, ne fais pas semblant !

— Une pouffiasse en chaleur !

— Oui, continue...

— Une salope, une chienne...Tiens, prends ça, connasse !

— Encore, encore ! Bourre-moi !

— Une détraquée qui aime l'ordure !

— Oh oui, oh oui ! Oh comme c'est vrai...

— Donne ton gros cul, grognasse, donne-le bien, ton cul de pétasse marseillaise... Sale vicelarde que tu es !

— Tiens, tiens, prends-le, mon gros cul ! Il est à toi ! Etripe-moi !

— Ouvre le davantage ! Jusqu'à l'utérus ! Jusqu'aux trompes de Fallope !

— Oui, comme ça, continue !

— Espèce de truie en rut !

— Etc.

*

* *

J'en étais là, quand Marie-Catherine, une amie de Toulouse de passage à Paris, a sonné à ma porte. Toute parfumée, très élégante, encore très baisable aux abords de la cinquantaine. Très comestible, même, avec ses nouvelles prothèses mammaires. J'en ai profité pour lui demander son avis sur ce que je venais d'écrire. Ses yeux n'ont fait qu'effleurer l'écran de mon P.C. Et tout de suite, elle m'a dit qu'elle n'était pas du tout d'accord. Mais alors, pas du tout ! En prenant ses aises sur mon canapé, elle m'a longuement expliqué pourquoi.

Marie-Catherine et les phrases clefs

En ce qui la concerne, les mots jouent, certes, un grand rôle, mais s'ils sont trop vulgaires, ils ne lui font aucun effet. Zéro. Pour qu'ils agissent sur elle, il faut que ce soit des mots de tous les jours, mais détournés. A qui elle fait jouer un rôle inhabituel. Ce sont les expressions toutes faites qui agissent le mieux sur sa libido. Quand

elles recèlent une ambiguïté. Il suffit de les décaler un peu. Elles portent déjà en germe toute la situation.

— Par exemple, me dit Marie-Catherine, ne riez pas, un sésame dont j'use et abuse, au cours des scènes que j'imagine pour en nourrir mes caresses nocturnes, c'est : « Et sans indiscrétion ? »

— Forcément, lui dis-je. Cela précède toujours une question indiscrète.

— Ou : « Surtout, ne vous croyez pas obligée de... »

— Contrainte morale. Ce sont des mots de passe, en somme ?

Dans les délires organisés de Marie-Catherine, ces expressions reviennent comme un leitmotiv et ponctuent toutes les phases de sa reddition.

— Vous vous masturbez les yeux fermés ?

— Dans le noir, oui, c'est mieux. La nuit, au lit. Entre deux insomnies. En écoutant ronfler mon compagnon.

— Ils ont des visages, ceux qui emploient les mots magiques ?

— Oui et non. En général, il s'agit de quelqu'un avec qui, pour rien au monde, ne me viendrait, dans la vie, l'idée d'avoir des rapports sexuels. Ou encore, un inconnu croisé dans la rue que je n'ai fait qu'entrevoir.

— Et, « sans indiscrétion », que vous demandent-ils, les personnages de ces fictions ?

— Vous vous en doutez bien, voyons, toujours la même chose : leur montrer ma chair. Ce n'est pas très varié. Au début, quand on n'a pas encore entamé les hostilités, qu'on n'en est qu'aux travaux d'approche, que je n'ai encore rien fait avec eux, on commence par la poitrine. Vous me connaissez, et mon goût pour les décolletés.

« Sans indiscrétion, chère amie, me disent-ils, pourriez-vous me montrer vos nouveaux seins... »

— Cette notion d'indiscrétion est la clef de ma libido, ces salopards me connaissent bien, à moins qu'ils ne se soient refilets la recette.

— Et vous les leur montrez ?

— Evidemment ! Je chipote un peu, bien sûr, il faut toujours se faire désirer... Je leur en montre un, pour commencer... Vous voulez voir comment je fais ?

— Si ce n'est pas trop vous demander...

— Le contraire m'aurait étonnée ! Eh bien, vous voyez, je glisse un pouce dans le haut du décolleté et dans le bonnet du soutien-gorge, en même temps, et je fais glisser le tout sous le globe du sein.

Joignant le geste à la parole, Marie-Catherine fait (uniquement pour que je comprenne bien, hein ?) ce qu'elle vient de dire, et la voici avec un nichon dehors. C'est toujours fascinant, un sein de femme qui met le nez dehors, et qui se dresse hors de l'étoffe sous vos yeux, tout pâle d'émotion, avec son tétin stupidement érigé. Comment résister à la

tentation ? Vous admettez qu'il est difficile de ne pas le prendre en main, c'est donc ce que je fais.

— Surtout, ne vous gênez pas, proteste d'une voix pointue Marie-Catherine, sans pour autant esquisser le moindre recul pour soustraire son nichon aux doigts qui le malaxent.

— C'est ce que je leur dis, commente-t-elle, quand, comme vous le faites en ce moment, coquin que vous êtes, ils le prennent dans leur main, le palpent, et, oui, comme ça, me tortillent le bout... Mais vous vous en doutez bien, cette molle protestation ne leur fait guère d'effet... au contraire !

« Si ce n'est pas trop vous demander, chère amie, me demandent-ils, pourriez-vous me montrer aussi l'autre ? »

— Comment pourrais-je le leur refuser ?

Et voilà Marie-Catherine qui se dépoitraille des deux mains. Ses deux nichons à l'air, elle se tourne vers moi pour bien me les offrir. Il n'y a pas à dire, son chirurgien a vraiment fait un beau travail. J'en suis ébloui. A ce stade, nous sommes si bien entrés dans la peau des personnages de sa fiction que la suite coule de source. Je questionne, elle répond, et elle fait ce que je demande, tout en protestant coquettement. Ainsi, quand j'évoque à voix haute les rondeurs de son élégante croupe, de nouvelles phrases clefs de sa libido s'ajoutent aux précédentes :

« C'est bien parce que c'est vous, hein, minaude-t-elle. Pour que vous vous rendiez bien compte... Il ne faut surtout pas me prendre pour ce que je ne suis pas... »

Et parce que c'est moi, donc, qu'on est entre amis, toujours pour bien me faire comprendre comment elle se comporte avec ses amants imaginaires, elle retrousse sa jupe et me tourne le dos pour m'exhiber ses fesses que sépare un string exigü. Naturellement, je prends en mains ses rondeurs arrière, comment résister à leur appel ingénü, et je les manipule sans vergogne.

— J'aurais dû me douter, s'offusque d'une voix pointue Marie-Catherine, que vous vous comporteriez comme un goujat... Tous les hommes à qui, dans mes rêves, hein, seulement dans mes rêves, je montre mes fesses, font comme vous. Voilà, comme ça, ils baissent ma culotte... Et maintenant que j'ai le cul nu, devinez ce qu'ils me demandent ?

— Si ce n'est pas trop vous demander, pourrais-je voir votre anus ?

Alors, Marie-Catherine creuse gracieusement les reins, et je vois s'arrondir son délicat orifice arrière. Immédiatement, m'échappe une nouvelle phrase clef :

— Je ne voudrais pas abuser, mais si vous l'ouvriez un peu plus, votre corolle, ce serait parfait... voilà, comme ça, chère amie... Oui, comme ça, faites-la bien éclore... Faites-lui dire « Oh ! »

Après quoi, tout s'enchaîne : « J'espère que vous ne m'en voudrez pas si... »

Si je me permets de mettre ma main dans la fourche de ses cuisses pour lui prendre le con. Qui est on ne peut plus béant... Et pendant que mes doigts pataugent dans sa cyprine, ce n'est pas seulement la mouille qui sort d'elle, mais un récita! de phrases toutes faites...

« Oh, j'aurais dû me douter que... Quelle sotte je suis de... etc. »

Et moi :

— Etant donné que j'ai une érection... si ce n'est pas trop vous demander, maintenant que vous avez ouvert vos orifices, puis-je me permettre de vous mettre juste le bout de mon gland dans le trou du cul, pour le goûter ?

— Juste le bout, c'est bien vrai ? Voilà, comme ça... Non, pas davantage ! Vous voyez comme vous êtes ? Quelle sotte je suis ! On ne peut jamais vous faire confiance... Bon, bon, puisque vous y êtes, entrez donc jusqu'au fond... Faites-moi boire le calice jusqu'à la lie ! Faites-moi toucher le fond l'ignominie, j'aurais bien dû me douter, en vous laissant baisser ma culotte, que vous finiriez par m'enculer jusqu'à l'os...

A ce stade, vous le remarquez, le dialogue, devient de moins en moins contourné, de plus en plus cru. Voire, ne lui en déplaise : carrément vulgaire !

« Ce qui agit sur moi, me dit Marie-Catherine en se reculottant, chose faite, c'est que rien qu'avec ces phrases toutes faites, une fois que j'ai cédé aux premières indiscretions de mes amants d'un soir, outre l'emploi rituel des expressions clefs, c'est, comme vous venez de le faire, l'extrême précision de leurs demandes (il faut que ce soit presque chirurgical) et comment ces personnages fictifs qui hantent mes nuits solitaires parviennent à me faire adopter (devant un miroir, parfois) les postures les plus bestiales pour mettre à leur disposition les "orifices de ma féminité".

« Cela étant, je ne vous ai pas tout avoué, ajoute-t-elle, j'ai omis de vous signaler dans le dialogue qui accompagne mes ébats, aussi bien dans la bouche de mon partenaire que dans la mienne, une outrance cocasse dans les intonations qui tendraient à me faire passer pour une perruche mondaine.

« Et d'ailleurs, dans le dialogue que nous échangeons en moment, vous et moi, tandis que j'enfile ma plantureuse poitrine dans les bonnets de mon soutien-gorge, on peut déceler la même ambiguïté, cette élocution précieuse, ampoulée, qui s'accompagne d'ironie, semble se moquer de ce qu'elle énonce, se tourner elle-même en dérision. Voyez-vous, il ne me déplaît pas du tout d'être prise pour une conne à l'instant où comme vous venez de le faire, on me fourre le

gland dans l'anus... Car, vous en conviendrez avec moi, le cul n'est qu'une vaste plaisanterie. »

*
* *

Dans le même ordre d'idées, un des fantasmes que Marie-Catherine met mentalement en scène pour amuser sa libido, tourne autour du thème de l'inspection. L'inspection du corps de la femme, pour être plus précis. Et voici comment il était né, pour elle (alors qu'elle était encore adolescente). En jouant, là encore ironiquement, sur les mots.

L'inspecteur d'académie

Des expressions anodines se métamorphosent du jour au lendemain. On les entendait sans les entendre, et voilà qu'elles agissent. A peine pubère, en visitant un musée, Marie-Catherine apprend que le mot « académie » pouvait désigner la nudité du corps féminin. Voilà comment « L'inspecteur d'académie » dont elle avait entendu parler au collège se métamorphosa en sadique tripoteur d'académies féminines. Et depuis, il occupe une place de choix dans son bestiaire amoureux.

Les saynètes où elle le met en scène obéissent plus ou moins au schéma de la visite médicale telle qu'on la pratique dans les établissements scolaires. Les grandes élèves attendent leur tour dans le couloir. L'inspecteur les reçoit une à une. Certaines restent plus longtemps que d'autres et en sortant, elles ont un air très bizarre.

Il arrive que la séance soit collective, se transforme en revue de détail, comme au régiment. Les candidates, nues, sont alignées en rang d'oignons devant un mur. L'inspecteur les passe en revue. Elles montrent leurs mains, leurs pieds, leurs dents. Il palpe leur poitrine, leur ventre, leurs cuisses. Elles écartent les fesses pour qu'il vérifie qu'elles n'ont pas d'hémorroïdes. Il émet des réflexions sarcastiques sur leur hygiène intime. Les seins des filles s'alourdissent, leurs tétons s'érigent, elles échangent des regards, des rires nerveux leur échappent. Arrive enfin ce qu'elles attendent toutes : l'inspection des « parties génitales externes », qui doivent être maintenues ouvertes en tirant sur les lèvres, long et minutieux questionnaire accompagné d'attouchements de vétérinaire.

« Et ça finit comment ?

— Par extinction.

— Pas d'orgasme ?

— Non. Au bout d'un temps plus ou moins long, les mots perdent leur pouvoir et je ne sens plus rien. Alors, j'arrête.

— Il ne vous pénètre pas ?
— Pour quoi faire ? J'ai mon mari pour ça. Non. Je sirote. Je fais durer le plus que je peux. »

*
* *

Mais il est d'autres façons de jouer sur les mots que celles de Marie-Catherine. Et certaines, frisant le calembour, peuvent confiner à la gaudriole, voire à la grosse gauloiserie, quand ce n'est pas à la pure connerie. Tenez, par exemple : « Baiser le cul de la Fanny. »

Baiser le cul de la Fanny

Si vous avez jamais touché une boule de pétanque, vous connaissez certainement l'expression. Tous les boulistes (même ceux du jardin du Luxembourg, c'est dire) la connaissent. Et que la Fanny en question désigne un cul de femme peint sur une plaque de tôle, que les vaincus qui n'ont marqué aucun point en cours de partie, qui ont été « capot », viennent baiser à tour de rôle. *Vae victis*, comme disaient les Romains.

(J'ignore s'il y a un rapport avec le mot anglais ou américain qui désigne en langage vulgaire le cul de la femme : dans les années 80, une revue érotique spécialisée dans les photos de fessiers plantureux s'appelait Fanny.)

Dans un club de vacanciers, un soir où l'on avait trop arrosé les parties, un joueur proposa de modifier les règles. Et si l'on prenait le mot Fanny au pied de la lettre ? Supposons qu'au lieu d'un cul de tôle, il désigne un vrai cul. Autrement dit : la Fanny serait vivante. Ce serait sa propre femme. Seulement, nuance : loin d'être une punition (l'épouse était charmante) ce serait une récompense que de lui baiser les fesses. N'y auraient droit que les membres de la quadrette qui aurait mis capot leurs adversaires. Je vous laisse imaginer si les parties qui suivirent furent disputées. Pendant longtemps, la « Fanny » n'eut pas besoin de baisser sa culotte.

Et voilà qu'un beau soir, déjouant tous les pronostics, la quadrette qu'animait l'époux, pourtant fin joueur, fut mise capot ! On se rendit en procession sous le hangar où l'on rangeait les boules. Et là, prise de fou rire, l'épouse fut bel et bien contrainte de relever sa robe et de baisser culotte, afin qu'à tour de rôle, les quatre vainqueurs vinssent poser respectueusement les lèvres sur l'autel : une croupe grasse et rose qui fit l'admiration de chacun, ainsi que la touffe couleur de blé mûr qu'on entrevit quand elle se pencha. Ce qui frappa le plus la Fanny (confia-t-elle par la suite à sa meilleure amie, qui s'empressa de

le colporter), outre la douceur amoureuse des lèvres qui se posaient avec dévotion sur son cul (ce qui, confia-t-elle à la même amie) lui procurait de délicieux frissons, ce fut le silence religieux qui entourait la cérémonie.

A partir de ce jour, il y en eut chaque soir. Tantôt une quadrette, tantôt l'autre, se retrouvait capot. Et les vainqueurs se rendaient sous le hangar, précédés de leur récompense. Force fut de remarquer à quel point, maintenant, elle soignait ses culottes. Avec quelle ferveur cérémonieuse, en prenant tout son temps, le chef de la quadrette victorieuse la lui baissait lui-même. Et la rougeur de la Fanny, quand elle se relevait, l'hommage reçu, et leur faisait face, son pubis offert à la vue de tous, pour remonter sa culotte.

Des rumeurs coururent, comme quoi les parties étaient truquées, et le mari un authentique maquereau, à qui il suffisait de graisser la patte. Doublé d'un vicelard qui faisait exprès de perdre pour avoir le plaisir d'exhiber aux copains le cul de sa femme. On nota qu'elle en montrait maintenant davantage. Ainsi, le point de mire devint le trou rose et soigneusement épilé de son anus. Sans qu'on se soit donné le mot, en écartant respectueusement des mains les fesses charnues de la *récompense des vainqueurs*, on embrassait maintenant carrément le cœur de la cible, son trou du cul carmin parfumé au patchouli. Pour rendre l'hommage plus agréable, la Fanny en rehaussait la corolle d'un soupçon de rouge à lèvres, dont quelques indiscrets, qui s'avisèrent d'y mettre la langue (ce dont jamais on ne l'entendit se plaindre) reconnurent le goût.

Avant chaque partie, elle s'isolait dans le chalet de nécessité pour faire un brin de toilette intime. Une collection de dessous affriolants, les joues coquettement poudrées de son fessier, les rouges de plus en plus coquins dont elle accentuait la joliesse de son plus intime ornement étaient autant d'indices de la bonne volonté qu'elle mettait à honorer sa part du contrat. Ai-je dit que le mari était le trésorier du club ? Non ? Eh bien, voici mon oubli réparé. Les vacanciers se pressèrent en foule pour s'inscrire au club. On louait les boules sur place.

« On en fait une sérieuse », ce qui veut dire ordinairement qu'on « intéresse » la partie, en jouant de l'argent, signifiait dorénavant qu'aux vainqueurs (plus question de pousser l'affaire jusqu'au capot) échoirait l'honneur de s'isoler dans le hangar avec la Fanny. Laquelle, prise d'un subit accès de pudeur, ne voulait plus de spectateurs. Là en présence du mari trésorier, l'hommage rendu à l'épouse traînait de plus en plus en longueur.

Des mauvaises langues prétendirent qu'on ne se contentait plus de n'y mettre que les lèvres, dans le trou parfumé de la Fanny. On n'oubliait pas maintenant, en venant au club, d'apporter ses

préservatifs, comme quand on va en boîte. La vaseline était fournie par le trésorier. Vertueuse à sa manière, la Fanny ne donnait en effet que son anus. Le reste appartenait au trésorier. Il est possible que de l'argent ait changé de mains. Où l'affaire se corsa, c'est quand un club concurrent se monta, sur la même plage, où faisait office une autre Fanny. On s'y rua pour admirer cette nouveauté. La rivale, une brune osseuse, très velue, oubliant pendant l'hommage de serrer les cuisses, exhibait aux assistants une vulve proéminente à la toison de chèvre, d'où pendaient, comme d'un ourlet déchiré, des nymphes excessives. Aussi large d'esprit que de vagin, elle ne se formalisait jamais si l'on tirait dessus pour bien ouvrir la cible. Qu'on y mette autre chose que la bouche allait de soi. Le mari, également trésorier, fournissait les préservatifs. Et vendait le pastis. Dont on lui payait force rasades, car il buvait sec. Si sec, qu'il en oubliait sa femme et que profitant de sa distraction, pendant que les tournées se succédaient, d'autres boulistes, et même des vacanciers qui n'avaient jamais touché comme boules que celles dont la nature les avait ornés, au fur et à mesure qu'un « vainqueur » sortait du petit réduit, au fond du hangar où l'on enculait la Fanny, allaient prendre leur tour.

L'affaire aurait pu mal finir, mais les deux trésoriers opérèrent une transaction. Les clubs s'unifièrent. Désormais, on avait le choix entre deux Fanny. Les parties duraient très tard, dans la nuit, et quand les dames quittaient enfin le hangar, bras dessus, bras dessous, une atmosphère obscure enveloppait la plage, si bien que personne n'aurait pu déceler l'intime satisfaction qui faisait luire leurs yeux.

Derrière elles, soûls comme des Polonais, les trésoriers braillaient des chansons folkloriques.

*
* *

Parties de dames

Dès qu'on s'avise de jouer sur les mots, un fantasme se greffe aisément sur un autre. Une dame aurait pu entendre que la Fanny dont je viens de parler se laissait « embrasser les parties » pour récompenser ceux qui avaient gagné la leur (de partie). De cette confusion entre « parties » (au sens d'euphémisme pour désigner, comme font souvent les femmes entre elles, les organes féminins) et les autres sens du mot « parties » (parties de plaisir, par exemple) peuvent naître d'insolites quiproquos. Ainsi, cette dame, qui joue souvent aux dames avec un ami de son mari pourrait très bien, en laissant broder sa libido, fantasmer qu'après une partie de dames

qu'elle aurait perdue, elle se verrait contrainte de laisser ses propres parties de dames à la disposition du vainqueur.

Au début, elle ne consentirait qu'à lui laisser admirer ses parties. Comme dans un jeu de vilains enfants, la « partie » perdue, elle soulèverait le rideau pour laisser l'adversaire jouir du spectacle de ses parties. Il va de soi que, la libido étant ce qu'elle est, on n'en resterait pas là. Des dialogues frivoles pourraient alimenter les « parties », aux deux sens du mot. Poussant son pion pour faire dame, tout au fond du casier, l'adversaire pourrait suggérer qu'il aimerait pousser autre chose dans les parties de la dame, pour faire l'homme.

« Voyons, monsieur, vous n'y pensez pas ! »

Ou encore, souffler n'est pas jouer. Le monsieur pourrait souffler sur ce que la perdante lui montrerait. Un souffle chaud et prolongé, si chaud, si prolongé qu'elle ne pourrait plus qu'abandonner ses parties au vainqueur.

Ou encore : « Je me suis laissé dire que vous étiez de première force au jeu de dames. Aimerez-vous que j'amène une amie ? J'aime beaucoup voir les dames jouer entre elles. »

Le clou du fantasme, pour cette insolite joueuse de dames, le voici : elle vient de perdre sa partie. Les joues écarlates, elle baisse pavillon, et le vainqueur enfouit son nez dans ses parties pour en respirer l'arôme. La dame se tient coite. Qu'une langue s'aventure timidement à l'orée du vagin, va-t-elle se gendарmer pour autant ? Consultante sa montre, elle murmure simplement d'une voix polie quelques mots à propos d'une course qu'elle a oublié de faire, et ajoute, affairée, faites vite, je vous prie, il faut que je sois à telle heure à tel endroit.

« Que diable, objecterait le renifleur qui aime prendre son temps, soyez un peu plus conviviale.

— Con quoi ? »

Désarmée, prise de fou rire, elle se montre bonne perdante, écarte les cuisses, livre ses « parties » à l'ennemi qui n'a plus, d'un mouvement reptilien, qu'à prendre d'assaut la citadelle de sa vertu.

Moue de la dame au plus fort de l'assaut.

« Vous voyez comme vous êtes, on ne peut pas vous faire confiance, vous aviez promis d'y déposer simplement un baiser.

— Eh bien, madame, baisons. »

On peut broder ad libitum. Tout ceci, ne l'oublions pas, se passe dans la tête d'une femme solitaire. Ce ne sont que les rêveries lascives dont elle agrmente les sensations qu'elle se procure, de ce petit mouvement du doigt, vous savez, à la frénésie calculée, qu'on fait pour compter les billets d'une liasse, ou pour tourner (très vite) les pages d'un livre ennuyeux. (J'ose espérer que vous ne tournerez pas si vite celles de celui-ci.)

L'Épiphanie (les pis de Fanny)

Celui-ci, de fantasme (j'allais dire celle-là, car ça me fait tout l'effet d'être une galéjade) m'a été conté l'année dernière, le soir de l'Épiphanie, alors que nous fêtions les rois chez un gendarme arlésien. Nous étions là toute une bande, sérieusement avinés, si bien que je ne prendrais pas sa fable pour parole d'Évangile. Mais s'il inventait, chapeau ! Si j'y pense à l'instant, c'est à cause du prénom de la femme dont il va être question. Fanny. Eh oui, comme celle des joueurs de pétanque. Sauf qu'elle, c'était vraiment son nom.

Et qu'elle lui devait bien de mauvaises plaisanteries, m'assurait mon gendarme, à cause du calembour qu'on ne se faisait pas faute de répéter à chaque fête des rois. L'Épiphanie, et les pis de Fanny ! Vous le voyez, ça ne vole pas très haut. Il faut dire que Fanny était très richement dotée par la nature, question mamelles. Le mot pis n'avait rien d'exagéré, sauf qu'il s'agissait de très beaux pis. De véritables splendeurs, à en croire mon gendarme. Et lorsqu'on l'avait fait boire, Fanny se laissait aisément persuader de dégrafer son corsage pour vous laisser les admirer.

Pour l'Épiphanie proprement dite, quand on tirait les rois, seul celui qui avait tiré la fève avait le droit de disposer pour la soirée des « pis de Fanny ». Il les lui mettait à l'air, et s'en amusait à son gré. Bonne fille, un peu paf, Fanny restait ainsi, sous sa couronne de carton doré, les seins à l'air, dont chacun taquinait à son gré les gros bouts roses toujours tendus. Et chacun avait l'air de trouver ça naturel. Au lieu de donner son cul, Fanny donnait ses pis à sucer. Une armée de nourrissons adultes et moustachus (tous gendarmes) venaient la téter. Mais seul le « roi » avait le droit de disposer du reste pour la soirée. Comme elle était très sensible des tétins, il ne tardait pas à l'emmener dans la chambre du fond.

Toujours à propos de la fête des Rois, un des gendarmes présents m'assura que dans sa région, le mot « fève » servait à désigner la partie du pénis que nous appelons le gland. Et chez lui (je vous le donne sous toute réserve), pour la fête des Rois, celle qui avait trouvé la fève, quand c'était une femme, devait désigner son roi, et c'est de sa fève à lui, exclusivement, qu'elle s'occuperait pendant toute la soirée.

Un autre jeu consistait à ce qu'un des participants fourre sa propre fève, par-dessous, dans la tarte. Les dames, les yeux bandés, devaient attaquer le gâteau en commençant par la circonférence. La première

qui prenait la fève en bouche devait bien faire attention à ne pas la mordre. Les yeux bandés (pour ne pas savoir à qui elle avait affaire), elle devait sucer la fève jusqu'à ce que s'ensuive le résultat habituel. Alors seulement, on l'autorisait à enlever son bandeau. Si vous ne savez pas comment animer vos soirées d'Épiphanie, vous pouvez toujours essayer.

Le gendarme qui m'a parlé des pis de Fanny avait la langue bien pendue. C'était ce qu'on appelle un « drôle ». C'est dans sa bouche que j'ai entendu pour la première fois une expression qui fait florès, me dit-on, en Camargue : « Un bel attelage. »

« Cette Fanny, me dit-il, n'avait pas que des nichons. Elle avait aussi du répondant à l'arrière. Le mistral ne risquait pas de lui faire piquer du nez, question contrepoids, il ne lui manquait rien. Se baisant le bout des doigts, il ajouta : Parole de gendarme, c'est le plus bel attelage que j'aie jamais monté de ma vie !

— Attelage ?

— Ho, le Parisien ! Tu ne sais pas ce que c'est qu'un bel attelage. Je vais te l'expliquer : « Lorsqu'on dit d'une femme qui passe, vise un peu le bel attelage, on veut simplement souligner ses avantages naturels. Un bel attelage se dit d'une femme mamelue et fessue. La calèche, c'est le cul, les nichons, les chevaux. L'attelage, c'est le tout. Entraînée par le poids de ses seins, la femme remorque celui de son cul ! L'impression qu'on éprouve est renforcée quand elle trotte sur des talons très hauts et sangle ses appas dans un soutien-gorge très élastique. A chacun de ses pas, les « têtes des chevaux » montent et descendent, tandis qu'à l'arrière, son derrière, « la calèche », danse sur ses amortisseurs. Un coup à gauche, un coup à droite. Ça ne vous donne pas envie de vous accrocher derrière, vous ? Et d'allonger vos bras pour attraper les chevaux par les naseaux ? Qu'est-ce que vous avez dans les veines, à Paris, de la sève de salsifis ? Et dans les couilles ? Du lait sans matières grasses ? »

*
* *

Sans jouer sur eux, comme on vient de le lire, on peut se donner avec les mots, en les prenant au pied de la lettre, beaucoup de plaisir. Comment ? Tout bêtement en « disant » ce qu'on « fait ». Pourquoi le dire, si on le fait, me direz-vous ? Mais parce que le dire transforme ce qu'on fait.

Celle qui voulait qu'on lui dise tout ce qu'on lui faisait

Il y a trente ans (vous voyez, ça ne date pas d'hier), j'ai eu pendant

quelques mois pour amie une adepte convaincue de ce pléonasme sexuel : elle voulait, quand on la baisait, qu'on lui « dise » tout. Tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on lui faisait. Elle avait besoin qu'on le lui dise pour y croire. Sans la pratique de cette redondance verbale qui soulignait et alimentait ses actes sexuels, elle les trouvait incomplets. Il leur manquait quelque chose. Il faut dire qu'elle faisait du théâtre, donc, prédisposée à savourer les mots, qu'elle laissait volontiers fondre dans sa bouche comme des bonbons, avec son accent un peu niais de poupée nordique.

Elle s'appelait Laura, elle était finlandaise, je l'avais connue au Théâtre des Déchargeurs dans une pièce absolument ringarde, sur Gilles de Rais, où le metteur en scène, un de mes amis, mort depuis, Vicky Messica, m'avait demandé de tenir le rôle du grand inquisiteur qui juge Barbe-Bleue. Elle, Laura, jouait un personnage de fée, elle n'avait quasiment rien à dire, juste aller et venir en scène, en se dandinant, parée de voiles plus ou moins transparents... Elle était là pour orner la scène... Le soir, après la représentation, nous allions souvent prendre un pot dans un bistrot du coin, et papoter. Elle s'était intéressée à moi en apprenant que j'écrivais des pornos.

Je lui en avais prêté un que je venais d'écrire, et elle m'avait avoué, après l'avoir lu, que les mots l'avaient beaucoup excitée et qu'elle s'était fait masturber par son ami en lisant des passages de mon livre.

J'étais célibataire, à l'époque, et sa blondeur de poupée, sa chair dodue, sa voix mièvre m'avaient singulièrement titillé. Cela étant, les premières fois où nous avons baisé, ce ne fut pas franchement une réussite ; placide, elle subissait, les yeux absents. Comme nous en parlions, une nuit où elle s'était soûlée avec moi dans un bar de la rue Delambre (le Rosebud), elle m'avoua qu'elle ne jouissait jamais par le vagin, seulement en se masturbant, ou quand on la masturbait, et qu'elle fermait les yeux pour « penser à des choses »...

En riant un peu jaune, elle me suggéra :

« Il faudrait que tu m'en dises, des choses... pour voir si ça me fait le même effet que celles que tu écris. »

Voilà comment, entre deux verres de sangria, je lui révélai que la première fois que j'avais vu son sexe, j'avais été déçu, le trouvant presque enfantin, mais que j'étais vite revenu sur cette impression quand j'avais vu émerger son clitoris qui était vraiment d'une longueur phénoménale et qui se rétractait au moindre contact, comme une corne d'escargot, pour s'ériger à nouveau...

« Il est long, approuva-t-elle, je sais, on me l'a souvent dit ! Tu crois que c'est parce que je le touche trop souvent ? Et si c'était le contraire, si je le touchais parce qu'il dépasse ? Tu comprends, dès que je pense à une chose érotique, il sort de sa coquille et je le sens frotter contre ma culotte... J'essaie de penser à autre chose, mais il pointe de plus en

plus, comme s'il demandait que je m'occupe de lui... Quand je me masturbe, à la fin, je le pince et je tire dessus très fort... Comme si je voulais le punir de ne pas me laisser en paix... »

Nous étions au Rosebud, dans un renforcement, au coin du comptoir, il était tard, personne ne s'occupait de nous, et j'en avais profité pour glisser ma main sous sa robe après l'avoir envoyée retirer sa culotte aux toilettes. Pendant qu'elle se livrait à ses confidences sur ses habitudes de masturbation, je lui faisais ce qu'elle me racontait qu'elle se faisait, tapotant sur son clitoris, tirant sur ses nymphes comme sur des languettes de caoutchouc, lui frottant la fente de bas en haut avec la paume en lui touchant l'anus du bout du majeur...

Et elle me murmurait à l'oreille que je lui donnais beaucoup plus de plaisir qu'en la baisant à « la papa baise maman ». Ce que me confirmait la bave qui inondait le tabouret qu'elle chevauchait...

Et moi, dans le miroir qui nous faisait face, derrière le comptoir, je contemplais ses yeux fixes de poupée de porcelaine où je ne pouvais lire qu'un étonnement enfantin...

« C'est parce que j'ai bu que je t'ai raconté tout ça, me dit-elle en montant dans son taxi, et parce que tu es pornographe... Demain, je te détesterai... »

Mais le lendemain, au théâtre, elle m'avoua qu'après m'avoir quitté, en retrouvant son compagnon endormi, elle l'avait réveillé pour qu'il s'occupe d'elle, et qu'elle n'avait pas arrêté de penser à ce que nous avions fait pendant qu'il s'échinait sur elle.

Il avait été tout faraud de l'entendre crier, car jamais encore, il ne l'avait autant fait jouir.

A partir de ce soir, les mots jouèrent un rôle de plus en plus actif quand nous étions au plumard. Elle exigeait que je lui dise mot à mot tout ce que je lui faisais, il ne suffisait pas de « lui faire des choses », je devais les dire en même temps, lui décrire ce que je lui faisais comme je l'aurais fait si j'avais écrit, avec les mêmes mots...

« Il faut tout me dire, suppliait-elle, tu comprends, tout... sans rien oublier... c'est ce qui me plaît dans la pornographie : on dit tout... On dit ce qu'on ne dit jamais dans la vie... Et par exemple, tu sais ce que j'aimerais vraiment : que tu me parles de mon con... »

— Que je t'en parle ?

— Mais oui, pourquoi pas ? Comme si tu en parlais à quelqu'un d'autre, que tu lui décrivais comment il est... C'est ton métier, non ? Regarde-le bien et dis-moi ce que tu vois ! »

Pour bien me le montrer, elle remontait ses genoux en écartant largement ses cuisses. Et je regardais ce qui bâillait au bas de son ventre. J'essayais de mettre des mots sur ce que je voyais.

« Ton mont de Vénus est très prononcé, il est carrément dodu, et la

fente verticale semble faite au couteau... Les grandes lèvres sont à peine ombrées d'un léger duvet roussâtre à travers lequel transparaît la blancheur de l'épiderme...

— Mais qu'est-ce que tu racontes, je ne te demande pas de faire de la littérature, sois plus cru !

— D'accord, je vais essayer : ce qui étonne, une fois que ton con est ouvert, c'est qu'il n'est pas du tout aussi délicat qu'au premier abord... Le fond de la fente, avant le vagin, est couleur de naseau de cheval, mais le clitoris est d'un rouge écarlate... Et le sillon qui sépare les petites lèvres est d'un rouge sombre et luisant de viande crue fraîchement tranchée, presque sanguinolente...

— Ça veut dire quoi sanguinolent ? Emploie des mots plus faciles, dis-moi ce que tu fais, ce que tu vois...

— Eh bien, maintenant, maintenant, je pose mes pouces à la base de ton vagin... je repousse les grandes lèvres vers le haut pour faire remonter l'anus... qui s'étoile... en même temps, j'écarte les lèvres pour que se déploient les muqueuses... voilà, plus je tire sur les côté, plus ça s'ouvre... maintenant, les petites lèvres qui étaient encore collées se séparent, elles bâillent...

— Voilà, c'est ça ! Elles bâillent sur quoi ? Dis tout, tout...

— Elles bâillent sur la muqueuse qui, à cet endroit, forme un repli, ou plutôt un sillon d'un rouge sombre bordé de marron clair...

— Après ? Après ?

— Je vois perler des larmes de mouille... Et le clitoris... Le clitoris...

— Le clitoris... comment il est ? Dis tout...

— Il est très... très gros... je te l'ai déjà dit, non ? On ne s'y attend pas en voyant ton visage de poupée. Il est vraiment très développé, presque hypertrophié, il a vraiment quelque chose d'obscène. En ce moment, ça ne se voit pas encore, vu qu'il est encore caché sous son capuchon... Mais comme tu es excitée, sans que je fasse rien, il commence à gonfler, voilà, ça y est, il émerge...

— Oui, oui !

— ... il sort tout doucement... comme un escargot qui sort de sa coquille... il se dresse... comme une minuscule crête... parce que tu es de plus en plus excitée...

— C'est vrai, c'est vrai !

— ... en bas, le vagin cède à la contagion, il s'arrondit, et ça forme comme l'entrée d'un tunnel rouge, et des spasmes le font tour à tour s'ouvrir et se fermer, tandis que de grosses gouttes coulent dans la raie des fesses, sur l'anus...

— Sur le trou du cul, le trou du cul, pas l'anus... et maintenant, dis ce que tu vas faire...

— Maintenant, divine salope, maintenant, sale petite vicelarde...

— Oui !!!! Dis-moi ce que tu vas faire...

— Je vais te sucer... ou plutôt, je vais te donner un très long coup de langue, un coup de langue bien baveux, en partant de l'anus, pardon, du trou du cul, et en remontant, ensuite, j'aspirerai doucement ton obscène clitoris entre mes lèvres... »

Je n'eus pas le temps de faire ce que je venais de dire qu'elle avait son premier orgasme. Et tout de suite, elle repoussa du plat de la main mon visage, parce qu'elle était si excitée, encore, que ma langue lui faisait mal...

A chacune de nos rencontres suivantes, nous procédâmes de même.

Elle répétait comme un leitmotiv : « Dis-moi tout ! Dis-moi tout ! »

C'était son mot magique, le sésame qui faisait s'ouvrir son vagin. Dès que ce « dis-moi tout » franchissait ses lèvres, je n'avais pas encore pris la parole que la sienne suffisait à faire surgir son clitoris. C'est de sa propre bouche que se déversait le flot de paroles qui la conduisait au plaisir, elle se masturbait verbalement...

« Et mon trou du cul, comment il est ? Il te plaît, mon trou du cul ? Il t'excite ? Tu me trouves dégueulasse, non ? Je suis une cochonne, non ? Dis-le, dis-moi que je suis une cochonne, une vraie truie... une pouffiasse finlandaise... »

Pour corser le breuvage verbal dont j'arrosais sa libido... elle exigeait des mots de plus en plus crus. Elle n'en avait jamais assez.

« Encore ! Encore ! Dis-m'en encore... Comment il est, maintenant, mon trou du cul... »

Déferlement verbal qu'accompagnait le mouvement saccadé de ses doigts, jusqu'à ce qu'elle se libère de son premier orgasme. Venait alors la seconde phase : maintenant que je l'avais aidée à se donner son plaisir, venait mon tour de prendre le mien. Je lui montais donc dessus, et je me servais de son vagin ou de son anus pour me branler dedans. En fait, j'avais plus de plaisir à lui en donner qu'à lui en prendre. La possession elle-même n'étant plus qu'une sorte d'exutoire hygiénique, comme dit Joë Bousquet, « un acte que je commettais pour ne plus avoir envie de le commettre ».

Nous avions en commun ce refus total de la fusion. Même quand nous baisions, nous ne sortions pas du domaine de la masturbation. Je me servais de son vagin ou de son anus comme de ceux d'une poupée gonflable. Je devais juste tirer mon coup « comme avec une putain », sans m'occuper d'elle... Pendant que je m'évertuais, elle manipulait son clitoris, tirant dessus comme sur un tétin, pour se procurer des sensations qui n'avaient rien à voir avec celles que lui avaient données les mots, juste une sorte de prurit agréable, une vague titillation... tout en surveillant froidement sur mon visage la montée de mon plaisir, les grimaces involontaires de l'éjaculation...

C'est après que ça repartait, pour elle. Après m'être retiré, je couchais ma joue sur le flanc de sa cuisse pour la regarder se branler et ses mots recommençaient à couler :

« Regarde bien, surtout, regarde, tu vois comment je fais... maintenant je me mets un doigt dans le cul... non, ne me touche pas, toi, tu regardes, c'est tout ce que tu fais... et tu ne dis plus rien... c'est moi qui parle, maintenant... là, j'ai vraiment envie, tu sais, de me pincer, mais tu vois, je tapote juste dessus, ça me donne des secousses électriques, tu vois mon vagin, il s'ouvre, je le sens, le sperme que tu m'as versé dedans ressort, il coule... je me branle avec ton sperme... je frotte de bas en haut... voilà, voilà, ça vient... je vais me pincer, regarde, regarde comme je me pince... »

Elle pinçait comme la crête d'un coq son appendice et se cambrait, les muscles des cuisses tétanisés, agitée tout entière non pas d'un tremblement, mais d'une vibration, d'une sorte de séisme...

Après quoi, elle s'abandonnait à une crise de sanglots sans larmes, et si j'essayais de la prendre dans mes bras pour la consoler, elle me repoussait méchamment, se rencognait contre le mur. Il fallait attendre, et souvent, je dormais quand elle revenait vers moi, mettait sa joue sur mon épaule, et prenait mon sexe qu'elle jouait doucement à faire durcir pendant mon sommeil, surveillant mes ronflements... Et quand elle descendait pour me sucer, je ne devais absolument pas bouger, elle me suçait comme si elle me tétait, d'une façon enfantine, juste le gland. Et quand elle m'avait bien fait durcir, elle se retournait et s'agenouillait pour me donner son anus, car nous finissions toujours par une lente enculade ; là, c'était très paisible, presque religieux, une sorte de communion où nous nous enlisions ensemble, ma queue dans son cul, son con dans sa main...

Et je savais que des mots bourdonnaient dans sa tête, comme des mouches, mais ceux-là, elle les gardait pour elle.

LES ADORATEURS DE LA VULVE

Nous finirons par un hommage à Joë Bousquet, en compagnie d'une fidèle cliente de La Musardine.

D'un mouvement maladroit...

Dans la librairie vous feuillotez un livre¹. Tout à coup, de la grisaille d'un paragraphe, surgissent ces mots : « ... d'un mouvement maladroit, vous lui avez montré combien vous étiez brune ».

Et vous voici pétrifiée. Pourquoi ces mots vous ont-ils bondi aux yeux ? Est-ce parce qu'il ne s'agit pas d'un livre érotique, et que vous vous y attendiez si peu ? Toujours est-il que sur-le-champ, vous vous souvenez d'un minuscule événement de votre enfance.

Vous aviez douze ou treize ans et votre toison pubienne commençait à peine à ombrer votre pubis. Or, ce jour-là, vous n'aviez pas mis de culotte. Dans le jardin du voisin, qui vous avait proposé de cueillir des fraises, vous vous étiez accroupie en toute innocence pour mieux choisir les plus mûres, sans vous rendre compte que vous lui montriez ce qu'une fille ne doit jamais montrer. En mordant dans une fraise, vous avez levé les yeux et surpris son regard. Ses yeux se plantaient littéralement entre vos cuisses. Vous vous êtes levée d'un bond, le sang aux joues. La cueillette des fraises a repris, mais cette fois vous gardiez les genoux bien joints. Entre le voisin et vous, il y avait ce que vous lui aviez montré si maladroitement.

Cet épisode anodin, vous vous êtes empressée de l'oublier.

« Quel vieux cochon ! », avez-vous alors pensé.

Et cela vous est sorti de l'esprit.

Vingt ans plus tard, quittant la librairie, les mots que vous venez de lire font que vous vous interrogez sur une plaisanterie récente de votre sœur :

« Tu es si naturellement impudique qu'on pourrait prendre ça pour

un appel au peuple ! Hier, X ne savait plus où mettre ses yeux. Ou plutôt, il le savait trop bien ! Toi, vautrée sur le divan, tu riais à cuisses déployées, à je ne sais quelle blague idiote... »

Se pouvait-il qu'il y eût un lien entre ce lointain souvenir soudain ressuscité et les remarques que vous lançaient si souvent vos intimes sur vos attitudes involontairement impudiques ? Vous vous le demandez. A cause de ces quelques mots sur lesquels, tout à fait par hasard, vos yeux viennent de tomber. Comme, tout à fait par hasard, les yeux du voisin étaient tombés sur ce que vous lui aviez si innocemment montré.

Ces pensées ne vont plus vous lâcher. Est-ce encore un hasard si votre vie sexuelle bat de l'aile ? Entre vous et votre conjoint, la routine s'est installée. Aux soirées télé succèdent les soirées restaurant, aux soirées restaurant, les soirées cinéma. Quant à la bagatelle, tintin. Au lit, près de cet homme qui ronfle, votre imagination vagabonde. Depuis que vous avez lu ces mots, elle brode sur le thème de votre prétendue maladresse. Vous savez, désormais, qu'elle est moins réelle qu'elle cherche à le faire croire et que même la première fois, quand vous étiez gamine, en cueillant les fraises du voisin, elle n'avait rien d'involontaire.

La vérité est difficile à avaler. Même si elle a un goût de fraise. Vous ergotez donc. Autant que vous sachiez, opposez-vous intérieurement à cette voix qui vous susurre que vous n'êtes qu'une salope d'exhibitionniste, pas une seule fois, il ne vous est arrivé de sortir le cul nu sous votre robe comme certaines qui cherchent à se donner à bon compte des petites peurs en jouant avec l'idée d'un coup de vent. Non. Si par hasard, descendant de taxi vous en avez, l'espace d'un instant, montré plus que la bienséance ne l'autorise, ce que vous avez montré, après tout, et encore, de façon très furtive (rien à voir avec les fraises du voisin et votre fente béante) n'était jamais qu'un morceau de tissu. De tissu noir. Etant très brune, en effet, vous ne portez que des culottes noires, pour qu'on ne puisse pas voir par transparence à quel point vous l'êtes. Justement. Brune.

Et voilà (*m'écrivez-vous*) que quelques jours après votre passage dans la librairie, vous décidez que le noir commence à vous fatiguer la vue. Après tout, vous n'êtes pas en deuil. S'ensuit une flambée d'achats de lingerie. Aux teintes ravissantes : bleu pâle, rose bonbon, pêche, crème, et même, hérésie suprême, blanches. Toutes en dentelles. Vous vous découvrez une passion pour la dentelle. Ce n'est pas tout : vous qui ne portiez que des culottes rétro, bien couvrantes, vous optez pour les strings. Les plus succincts, les plus coquins ne vous effraient plus. Tous quasiment transparents, comme le veut la mode actuelle, si libertine. Dans ces strings, en mangeant des fraises, vous vous pavanez devant vos miroirs, et vous vous exercez à la maladresse.

Vous imaginez mille fausses chutes, mille façons de vous asseoir trop brusquement, de traviole, ou de décroiser vos jambes, en affichant l'air distrait de celle que traverse une pensée. Seulement, voilà : vous n'êtes pas actrice, vos prétendues maladresses sont cousues de fil blanc. Devant le miroir, vous le voyez bien, vous, que vous écartez les cuisses exprès. Comment l'autre ne le verrait-il pas ? Certes, ce n'en serait que plus excitant pour le voyeur d'occasion, mais le moyen, ensuite, de résister à ses avances. Or, vous n'êtes pas encore décidée à sauter le pas. Autrement dit, à vous faire sauter, vous, par le premier venu. Vous tenez à « conserver le contrôle de la situation ».

Quelques timides exercices de maladresse, sur des bancs de square, croisant, décroisant les jambes, absorbée par un livre, ne vous donnent pas pour deux sous de plaisir. A supposer qu'on en profite, comme vous avez les yeux sur votre livre, vous ne pouvez pas le savoir. Or, ce qui vous avait donné cette brusque pointe de chaleur dans les entrailles, lorsque vous aviez surpris dans son jardin le regard indiscret de votre vieux voisin, c'était de l'avoir vu, lui, en train de regarder ce que vous montriez. C'était de l'avoir pris les yeux dans le sac.

Même problème quand, descendant d'un taxi que vous avez fait s'arrêter, comme par hasard, devant la terrasse bondée d'un café, feignant d'avoir oublié un paquet à l'autre bout de la banquette, vous vous penchez à l'intérieur pour le récupérer, tout en ayant déjà un pied posé sur le trottoir. Certes, la sensation du string s'enfonçant entre vos fesses vous fait monter le sang aux joues. Mais ça s'arrête là. Vous, vous n'avez rien vu. Vous n'avez pas vu s'imprimer sur les traits figés du voyeur éventuel la stupeur produite par l'image que vous lui avez jetée en pâture. Cette subite acuité du regard qui fait que ses yeux plongent entre vos cuisses et que leur morsure intime vous ramène dans le jardin du voisin. C'est ça que vous voudriez voir. Les yeux du voyeur. Vous montrer sans voir ceux à qui vous vous montrez, c'est comme vous montrer à des aveugles.

Nous arrivons à l'ultime étape de votre évolution. Puisque vous n'êtes pas assez adroite pour singer la maladresse de façon convaincante, il ne vous reste plus qu'une solution, vous exhiber délibérément. Carrément. Avec un cynisme total. Comme ces maniaques qui ouvrent leur imperméable à la sortie des écoles. Mais comment dénicher celui qui ne pourra en profiter qu'avec les yeux. Qui ne se jettera pas ensuite sur vous, pour prendre ce que vous lui proposez ? Un paralytique sur son fauteuil roulant ? Les occasions sont plutôt rares. Et puis, serait-ce vraiment excitant ?

Qu'ils sont longs, et tortueux, les cheminements du désir. Ignorez-vous vraiment que vous aviez sous la main la proie rêvée ? Mais oui, le petit Adrien ! Votre neveu ! N'a-t-il pas justement l'âge que vous

aviez lorsque vous avez si maladroitement montré à votre voisin à quel point vous étiez brune ? Et songez donc que vous jouerez sur du velours. Un garçon si gentil, si timide. La proie rêvée ! Votre sœur vous l'a dit : il est en adoration devant vous. Vous avez bien remarqué, quand il vous embrasse, comme il respire votre parfum. Comme il rougit si le contact entre vos corps se prolonge et qu'il sent malgré lui les formes du vôtre.

Malgré lui ? Est-ce si sûr ?

Maintenant que vous y pensez, vous revient une manie de votre jeune adorateur, lire par terre, couché à plat ventre sur la moquette. Avec plein de magazines éparpillés autour de lui. Vraiment, vous n'aviez jamais remarqué que ce lecteur enragé choisissait toujours un emplacement qui se trouvait juste dans le prolongement de vos jambes. Tout particulièrement lorsque vous êtes assise dans ce vieux fauteuil dont les ressorts sont si fatigués que le cul s'y enfonce comme dans un trou. Si bien que lorsque vous voulez prendre un objet sur la table basse, ou ne serait-ce que secouer la cendre de votre cigarette dans le cendrier, il vous faut plonger de l'avant, en prenant appui sur les accoudoirs. Jusqu'ici, vous avez toujours veillé en vous livrant à cette contorsion à garder, comme toute femme qui se respecte, les genoux pudiquement joints. Supposons que vous l'oubliiez ; que sous votre robe vous étrenniez un des plus transparents de vos strings ; et que vous mettiez un temps infini à écraser votre mégot dans le cendrier ? Rien que d'y penser vous enflamme les joues. Et pas seulement les joues !

C'est bien pis quand vous passez à l'acte. Comme le cœur vous tape sous les côtes, comme vous avez chaud ! Comme vous tremblez, intérieurement. Cette fois, vous êtes vraiment retournée dans le jardin de votre enfance ! Et comme la flèche du regard qui s'enfonce sous votre robe vous brûle ! Dès le premier essai, vous avez fait mouche. Adrien est écarlate, et vous mouillez votre culotte.

« Mais dis donc (lui lancez-vous), on se rince l'œil ? Alors, comme ça, tu t'intéresses aux culottes des femmes ? »

Que vous répond l'ingénu ? Qu'il préférerait que vous n'en portiez pas du tout ? J'ai du mal à voir la « scène ». Je n'étais pas là quand (*comme vous l'écrivez*) vous vous êtes déculottée devant lui ; pour moi, ce ne sont que des mots. Les vôtres. Que je lis dans la lettre que vous m'avez envoyée. Comme vous n'écrivez pas tout, j'ignore si vous avez simplement écarté votre string sur le côté pour lui montrer votre touffe, ou si l'avez fait rouler à vos chevilles avant de vous en débarrasser d'une ruade. Toujours est-il que vous voici dans la posture rêvée pour montrer au gamin ce qu'il mourait d'envie de voir. Pour mieux lui enseigner sur sa demande les premiers rudiments de la gynécologie, ce sont les genoux, et plus les coudes, que vous avez fait

passer sur les accoudoirs. Vous ne sauriez (*écrivez-vous*) sans vous faire hara-kiri être plus « ouverte » aux yeux d'Adrien. Lequel, pour se repaître du spectacle, s'agenouille devant vous comme devant la madone un dévot en prière. Quant au dialogue chuchoté qui accompagne la leçon d'anatomie, son désir exprimé de vous voir vous ouvrir encore plus, auquel vous obéissez en l'autorisant à se servir de ses mains, je ne m'appesantirai pas dessus ; cet ouvrage est un recueil de fantasmes, on doit le vendre dans les librairies ayant pignon sur rue – pas un de ces livres de gare aux couvertures criardes dont (*écrivez-vous*), vous faites une grande consommation.

Que désormais vous filiez avec votre neveu une liaison ininterrompue où même votre anus n'est pas épargné par sa lubricité juvénile et son insatiable besoin de « tout connaître de la femme », je veux bien le croire. Et que tout ceci ne soit advenu qu'à cause de quelques mots de Joë Bousquet lus par hasard, je suis tout prêt, là encore, à l'admettre.

D'où vous vient alors, cet accès de pudeur qui termine votre lettre ? Cette rage de démentis rageurs ?

« Eh bien, pas du tout, écrivez-vous ; rien de cela ne s'est passé pour de bon. Ce ne sont que des mots. Ceux que je me répète, dans mon lit, près de mon mari endormi. Jamais je n'oserai dans la vraie vie passer à l'acte. Mon neveu, pauvre garçon, serait fort étonné de savoir de quels délires j'orne mes nuits de femme frustrée, et quel rôle je lui fais jouer dans mon théâtre intime. »

Vous appartenez (*m'écrivez-vous*) au troupeau de ceux et de celles qui ne jouissent que par les mots. A la meute anonyme des lecteurs de romans pornographiques. Vous ne pouvez atteindre au plaisir qu'en lisant certains mots, certaines phrases, dont les pornographes comme moi vous approvisionnent. Vous êtes, m'assurez-vous, une branleuse, et rien qu'une branleuse. Vous avez bâti à ce sujet une théorie que vous développez longuement. A vous croire, pour vos pareils, le sexe n'est qu'une idée. Sans les mots qui la nomment, la chose ne serait rien. Disons qu'elle serait d'une telle simplicité qu'elle ne mériterait pas la peine qu'on en parle. On se grimperait dessus comme au printemps font les animaux, et la « chose » faite, on n'y penserait plus. Seulement, il y a les mots. Ce sont eux qui nous distinguent des animaux. Tous ces mots qu'on lit par hasard, qu'on dit sans y penser, et les autres, qu'on dit exprès pour qu'ils agissent.

Sans eux, le sexe n'existerait pas.

Dois-je vous croire ? Toute lectrice enragée que vous soyez, ne vous arrive-t-il pas de recourir à d'autres exutoires ? Vous êtes, m'écrivez-vous, une cliente assidue de La Musardine, aussi je veux bien admettre

que vous aimiez les romans pornographiques. Mais que vous en nourrissiez exclusivement votre libido, ça, j'ai du mal à l'avaler.

*
* *

Les échanges de fantasmes

Comme j'arrivais à la fin du chapitre précédent (qui vous est entièrement consacré), j'ai demandé à Fred, le libraire de La Musardine, s'il m'autorisait à l'y faire entrer. Il m'a dit qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et même, que ça l'amuserait plutôt, lui, libraire, de se retrouver dans les pages d'un de ces vilains livres qu'il vend. Je n'ai donc eu aucun scrupule à lui demander s'il pouvait, muni des renseignements que je lui donnais, vous identifier parmi les habituées qui viennent, comme vous écrivez, fureter aux heures creuses de l'après-midi dans les rayons de la librairie.

Il a tout de suite vu qui vous étiez. Vous faites partie, m'a-t-il dit, des « feuilleteuses » du rayon du fond.

Laissons-lui la parole :

« Ces clientes de l'après-midi ne viennent qu'aux heures creuses, quand tous les mecs sont au bureau, sauf les retraités. La plupart sont des branleuses qui viennent chercher de quoi nourrir leur libido, et, à première vue, celle qui vous intéresse en est une chevronnée : elle a un faux ongle en or collé au majeur de sa main droite ; c'est un signe qui ne trompe pas : ce faux ongle, sous lequel le vrai est coupé ras, elles le retirent quand elles veulent s'astiquer le bonbon. Mais votre correspondante n'est pas exclusivement branleuse. Disons que c'est une branleuse d'un genre spécial. Je m'explique. Elle, elle vient toujours le vendredi. Tout en fin d'après-midi. Elle me salue d'un petit signe de tête et file au fond de la boutique, où elle se met à feuilleter les dernières parutions. Après quoi, elle va se poster devant les albums de photos, où il y a toujours des vieux messieurs qui se rincent l'œil, page après page, en prenant tout leur temps. Des inoffensifs... Veufs, divorcés, solitaires, collectionneurs... ceux que Stéphanie, ma collègue, appelle des couilles molles...

« Votre correspondante, mon cher Esparbec, est une prédatrice. J'ignore à quoi elle voit que celui qu'elle choisit correspond à ce qu'elle cherche, elle entame la conversation avec lui, à voix basse, comme à l'église. Au début, les types ont l'air tout étonnés. Mais elle les apprivoise vite. Il ne lui faut que quelques mots dont ils commentent les images qu'ils ont sous les yeux (gros plans de sexes de femmes). C'est parmi eux qu'elle recrute celui avec qui elle quittera la

boutique.

Voici maintenant ce qu'un de ces habitués a raconté à Fred.

« Vous n'allez pas me croire, monsieur Fred, mais cette dame procède à des échanges de fantasmes : en voyant les photos qui m'intéressaient, elle a tout de suite su que je ferai l'affaire : son fantasme était de montrer son sexe à un homme de l'âge de son père, un homme qui ne devait plus souvent avoir l'occasion d'en voir dans sa vie autrement qu'en photo... Cela lui était arrivé quand elle était petite fille, alors qu'elle s'était accroupie dans un jardin en face d'un vieux voisin, et depuis elle cherchait à retrouver l'émotion qu'elle avait éprouvée alors. Elle m'a donc proposé de me montrer son entrecuisse.

« Elle a bien stipulé qu'elle faisait ça pour le plaisir, elle ne tapinait pas, je n'aurais rien à payer ; c'est elle qui paierait de sa personne ; en me montrant ce que je regardais dans les albums de photos. Mais rien de plus, il ne fallait surtout pas que j'imagine que j'allais la baiser. Tout au plus m'autoriserait-elle peut-être à toucher ce qu'elle me montrerait. Ce qui vous fait plaisir, à vous, c'est de le regarder, m'a-t-elle dit ; ce qui me fait plaisir, à moi, c'est de le montrer. Nous sommes donc faits pour nous entendre. »

La voiture de la dame était garée à proximité, elle y fit monter le quidam et l'emmena chez elle, dans un immeuble de l'avenue de la République, à dix minutes de la librairie, après lui avoir précisé qu'il faudrait faire vite, ce serait seulement pour un moment, car son mari devait rentrer à telle heure, il revenait de Lyon par le TGV.

Pour pratiquer l'échange de fantasmes, on ne perdit donc pas de temps. Sitôt entré dans le salon, l'homme repère qu'il y a des albums de photos répandus sur le sol. Et parmi eux, un miroir posé par terre... La dame à l'ongle d'or alla tout de suite se placer au-dessus de ce miroir, retroussa sa jupe et s'accroupit en écartant les cuisses, comme si elle voulait pisser dessus.

Pendant que le client de la librairie et elle contemplaient dans le miroir l'image de sa vulve glabre largement ouverte, elle expliqua qu'elle s'était épilée de façon à ne rien en cacher et tout en parlant, elle écartait de ses doigts (comme sur certains albums de photos de la librairie) les grandes lèvres pour que l'invité puisse voir tout ce qu'il y avait à voir.

« Vous voyez, monsieur, je ne vous cache rien. Et vous pouvez remarquer que ça me fait de l'effet ; voyez comme je suis humide, et comme mon clitoris est tumescent. Vous avez vu ? On dirait une petite fraise ! En ce moment, je ne vous mens pas, je suis au bord de la

jouissance. »

Elle l'autorisa alors, s'il le souhaitait, à faire ce qu'il ne pourrait jamais faire à une photo : tendre la main pour toucher du doigt ce qu'elle lui montrait. L'homme s'exécuta, il s'accroupit devant elle et regarda dans le miroir sa main s'approcher de la vulve béante et cueillir la fraise qui s'y cachait.

Pendant une minute, sans parler, ils regardèrent ce que les doigts de l'un faisaient à la vulve de l'autre. Et ce faisant, ils échangeaient des commentaires. Oui, oui, elle aimait beaucoup ça ! Quand elle était petite, le monsieur ne le lui avait pas fait. Et lui, est-ce que ça lui plaisait ? C'était mieux qu'en photo, non ? Bien sûr, bien sûr, voyons, qu'il pouvait enfiler son doigt dedans ! Elle était grande, maintenant. Sentait-il comme sa chair intime s'ouvrait bien, comme son vagin aimait ça ? Et son clitoris ! N'en parlons pas, voyez comme il pointe ! Voilà, voilà, elle était en train de jouir. Voyez comme ça bave ! On pouvait en rester là ; elle avait eu ce qu'elle voulait ; c'était son tour à lui, maintenant.

Et le type s'exécuta, il se masturba en regardant l'image béante que reflétait le miroir. Quand il eut éjaculé dans un kleenex, sa partenaire se releva et le conduisit dans le corridor. L'instant d'après, il se retrouva sur le seuil...

Sur la demande de la dame, tout en reboutonnant sa braguette sur le paillason, il lui donna sa carte de visite avec son numéro de téléphone, en lui disant qu'il vivait seul, et qu'il ne serait que trop heureux, chaque fois qu'elle en aurait envie, de revenir la voir s'accroupir au-dessus du miroir.

C'est elle qui l'appelle. En général dans l'après-midi. Et il prend un taxi, le cœur battant, comme un amoureux... Cela étant, pas question qu'il s'amène, le bec enfariné, avec des fleurs ou une bouteille : qu'il ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas d'une amourette mais d'une simple transaction...

Elle l'avait prévenu, il était à l'essai ; au cours des semaines suivantes, elle le convoqua à plusieurs reprises pour de brèves séances d'échanges de fantasmes : ces séances n'excédaient jamais une demi-heure. Avant de passer au salon, elle lui accordait quelques minutes d'entretien devant un verre de Perrier, dans la cuisine. Pas question de parler de la pluie ou du beau temps, ni des événements politiques ou des derniers films... Ils discutaient uniquement de ce qu'ils allaient faire. Et de la façon dont ils procéderaient. C'est surtout elle qui parlait : chaque fois, elle insistait : qu'il ne se fasse pas d'idées fausses, ce qui allait se passer entre eux serait tout à fait anodin, un simple échange de civilités... Pour qu'il ne s'incrute pas, elle lui rappelait qu'elle n'avait que vingt minutes à lui accorder, il était là uniquement

pour lui ouvrir l'appétit car elle attendait son mari ; et c'est lui, son mari, qui la baiserait.

Tout en lui faisant ces recommandations, elle défaisait sa ceinture, laissait tomber sa jupe, retirait sa culotte, et, cul nu, se rendait au salon. Ce qui avait changé, maintenant, c'est que le miroir était sur la table. C'était plus pratique, pour lui ; quand elle montait s'accroupir dessus et qu'il s'asseyait sur une chaise, juste en face, la vulve s'ouvrait juste sous ses yeux, à portée de sa main. Et il pouvait voir dans le miroir, sous elle, son anus, et de quelle façon ses doigts, devant, exploraient les muqueuses de la fente.

D'autres fois, quand il arrivait, il n'avait même pas besoin de sonner, la porte palière était simplement poussée ; il ouvrait sa braguette et, la bite à la main, se rendait directement au salon. Là, il la trouvait sur la table, entièrement nue, accroupie au-dessus du miroir, un bol de fraises à la main : il n'avait plus, comme au restaurant, qu'à s'attabler en face de ce qu'elle lui proposait (ses fraises et son con) et à retirer ses gants...

Le mot de la fin

Je vais maintenant résumer la fin de ce chapitre car nous n'avons déjà que trop traîné. Ce que j'apprendrais par la suite, de la bouche de Fred qui le tiendrait lui-même de certains habitués, c'est qu'ils étaient plusieurs, en fait, parmi les amateurs d'albums de photos, avec qui la cliente du vendredi procédait à ses échanges. Ils étaient bien une dizaine à venir, sur un coup de fil, l'aider à réveiller ses souvenirs d'enfance.

Certains après-midi, il lui arrivait d'en recevoir plusieurs d'affilée, comme un médecin, des fois trois ou quatre dans l'après-midi, échelonnés à une heure d'intervalle. Elle les recevait toute nue et c'est elle, maintenant, quand ils arrivaient, qui ouvrait leur braguette et mettait à l'air leurs attributs...

Ce n'est pas tout ; parmi les plus anciens, il y en avait qui se connaissaient entre eux et qu'elle recevait en groupe. Ceux-là constituaient une petite secte : « le Club des adorateurs de la vulve ». Entre eux, régnait une sorte de fraternité, et en leur compagnie, les échanges de fantasmes prenaient une tournure quasi religieuse...

Ils se rendaient au salon, comme dans une salle d'attente et s'asseyaient après avoir retiré leur pantalon. Il était essentiel, pour faire ressortir l'obscénité de leurs bas morceaux, que toute la partie supérieure de leur personne soit habillée ; ils devaient même garder

leur cravate. Quant à elle, toute nue, elle passait de l'un à l'autre ; c'était son tour de jouer avec leur bite ; au lieu de manger des fraises, c'est leur gland qu'elle suçotait ; ils avaient pris du Viagra avant de venir et ils avaient le droit, maintenant, quand elle les avait bien sucés, de mettre leur pénis dans son vagin... Mais attention, hein, ne vous y trompez pas, pas de la baiser, juste se masturber avec son vagin et lui masturber le vagin avec leur pénis...

Certaines après-midi un peu folles, quand elle en suçait un, le cul en l'air, un second était autorisé à la sodomiser en la tenant par les fesses et tous les autres se masturbaient autour en psalmodiant des chansons cochonnes. Bref, ça tournait au bordel organisé... Dans ces moments, elle reconnaissait qu'elle n'avait plus toute sa tête. Et pour eux, c'était comme un rêve d'enfant qui se réalisait, le père Noël existait, et leur apportait en cadeau une poupée gonflable vivante...

Je ne sais si je dois croire tout ça, ma correspondante, la cueilleuse de fraises, ne m'a plus rien écrit depuis que j'ai eu la bêtise de lui confier qu'elle ferait partie de ce livre. Tout ce que vous venez de lire, je le tiens de la bouche de Fred, qui prétend le tenir lui-même de celle de certains de ses clients. Quant à savoir si ces derniers ne lui ont pas raconté des craques, mystère. Il n'est pas impossible, convient Fred, qu'ils aient pris leur rêve pour la réalité ; n'est-ce pas ce qui nous arrive à tous quand, à l'approche des fêtes de fin d'année (*ce livre sera publié en mai, mais je l'ai terminé en décembre*), nous nous laissons aller à vouloir réaliser nos fantasmes ?

Je laisserai donc au libraire le mot de la fin :

« En matière de cul, me dit-il, vous êtes bien placé pour le savoir, mon cher Esparbec, vrai ou faux, peu nous chaut, la question n'est pas là : le tout, c'est que ça fasse bander vos lecteurs (et mouiller vos lectrices) ; il ne vous reste donc plus qu'à l'écrire pour en faire un de ces livres à lire d'une main qui sont votre spécialité. »

N'est-ce pas ce que j'ai fait ?

[1] Traduit du silence, de Joë Bousquet.

Cet ouvrage a été numérisé le 4 juin 2012 par Zebook.

ISBN de la version numérique : 978-2-36490-358-6

© La Musardine, 2012 pour l'édition originale.

© La Musardine, 2012 pour la présente édition numérique.
122, rue du Chemin-Vert – 75011 Paris

ISBN de l'édition papier : 978-2-84271-505-2

En couverture :

Photographie © Chas Ray Krider

www.motelfetish.com – chasray@motelfetish.com

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites.

La Musardine

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com